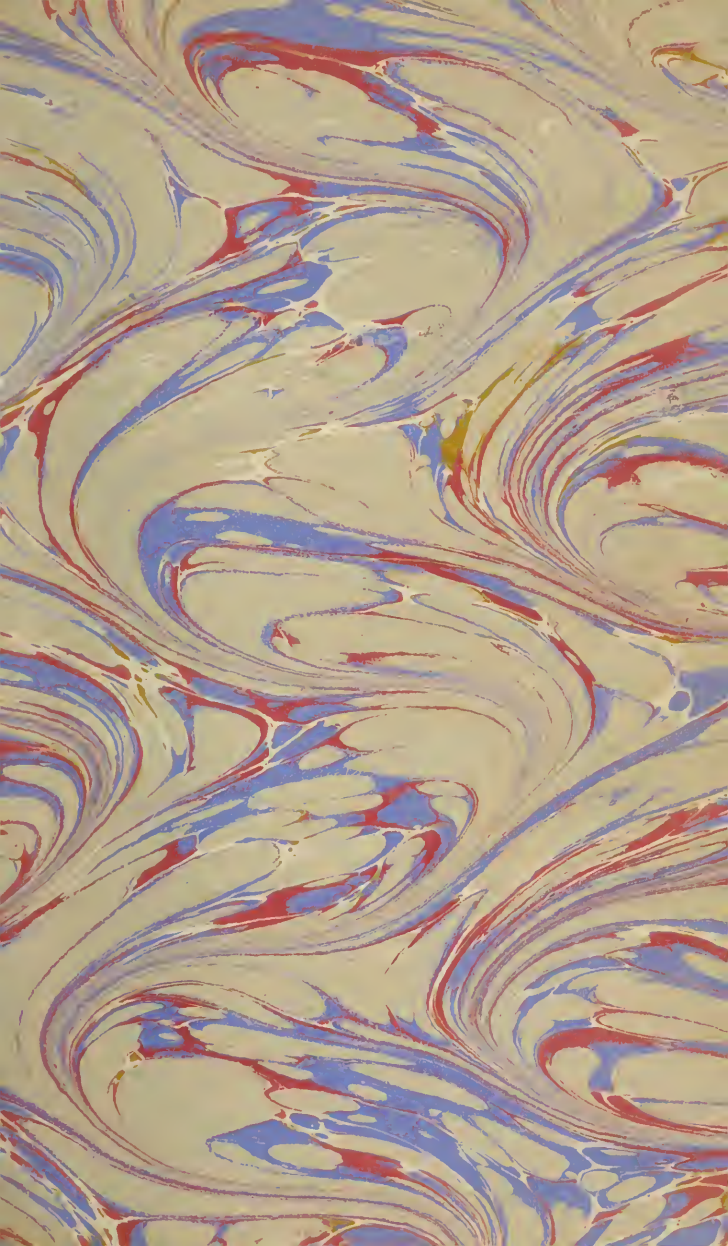
U d'/of OTTAWA
39003002246758



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/undrameenfamill01foud

UN

DRAME EN FAMILLE

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

I

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.
—
1853

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2253
.F75D7
1853
V.1

PROLOGUE.

—

LE MARIAGE DE SAINTE CATHERINE.

405900

CHAPITRE PREMIER.

Une chaude et splendide journée du milieu de l'été approche majestueusement de sa fin.

Les rayons obliques du roi des astres, qui va bientôt disparaître derrière le vaste rideau de pourpre étendu sur les collines dont les ondulations gracieuses marquent la limite de l'horizon lointain, colorent d'une riche teinte dorée le feuillage vigoureux des pampres entrelacés aux branches

de l'ormeau, et font scintiller la grappe qui, bien que dure et âpre encore, annonce déjà par une demi-transparence pleine de promesses, et des reflets rosés réjouissants à l'œil, sa future maturité, consolation du mélancolique automne et joie de toutes les autres saisons.

Le déclin du jour, dans cette magnifique phase de l'année, est un moment que bien peu de personnes peuvent voir approcher avec un sentiment de complète indifférence.

Pour quelques-unes, il est même l'heure préférée, bénie, attendue ; l'heure des tristes et douces évocations des souvenirs du passé, et des ardentes aspirations vers les rêves de l'avenir.

Quel poète ne l'a pas chantée avec amour, cette heure toute remplie de chastes mystères et de célestes harmonies?

Quel cœur soudainement envahi par les enivrants transports de la passion heureuse en espérance ne l'a pas saluée avec délire, en songeant qu'elle précède de

quelques minutes seulement la nuit qui doit envelopper dans ses ombres protectrices le bonheur qu'on lui a promis?

Quelle âme en proie à l'amère et incurable souffrance des illusions perdues ne l'a pas vue se lever avec un tendre sentiment de gratitude pour le soulagement qu'elle lui apporte par sa demi-obscurité et son demi-silence, qui lui permettent tous deux de savourer sa douleur en la cachant?

N'est-ce pas d'elle que le chantre lamentable des nuits et des tombeaux, Young, a dit :

« Je vous salue, moments solitaires si favorables aux larmes! restes précieux échappés aux ravages des journées! »

Quand la lumière s'éteint par degrés, comme pour inviter la terre à jouir en repos des biens que le soleil lui a prodigués pendant le jour avec une magnificence toute royale;

Quand la brise du soir s'élève fraîche et vivifiante, et passe portant sur ses ailes

harmonieuses et légères les parfums plus pénétrants et plus suaves des fleurs que la tiède rosée de la nuit va bientôt ranimer;

Quand l'esprit de l'homme recueilli en lui-même s'abandonne librement à des pensées plus pures et plus graves, conformes au calme profond de la nature, qu'on croirait plongée elle-même dans la méditation;

Quand le bruit lointain et toujours plus faible des chars rustiques regagnant la ferme isolée sur la lisière du bois, ou le village groupé autour de son église, les tintements de l'*Angelus*, les chants des pâtres, les mugissements des troupeaux et toutes les rumeurs champêtres se confondent, puis s'évanouissent dans l'universel silence, que trouble seul alors le murmure poétique des eaux;

Quand tout enfin se penche vers ce monde enchanté et sans limites des rêves, le seul où règnent sans mensonge la liberté et l'égalité, puisque l'imagination qui le gouverne permet aux plus humbles de se

hausser au niveau des plus superbes et d'atteindre à la félicité des plus heureux;

Presque toujours s'éveille au fond de l'âme ce sentiment voluptueux de mélancolie, dans lequel se confondent, comme des harmonies venues de points opposés et lointains, le souvenir adouci des souffrances évanouies, et les radieuses espérances du bonheur qui se cache encore dans les replis sans nombre de ce nuage brillant et cependant voilé qu'on appelle l'avenir.

« C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
« Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
« S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
« Et semble offrir à Dieu, dans son muet langage,
« De la création le magnifique hommage (1). »

Nous sommes dans une province quelconque du nord ou du midi de la romanesque Allemagne.

Pour ceux qui trouveraient cette indica-

(1) Lamartine, — *Premières Méditations poétiques.*

tion un peu trop vague, nous ajouterons, sans grand espoir qu'ils trouveront notre excuse suffisante, que les évènements qui vont se dérouler sous leurs yeux reposant sur un fond vrai, nous avons pensé qu'il ne serait ni convenable ni délicat de désigner d'une manière plus précise la contrée qui en fut le théâtre.

Et, pour ce qui est de l'époque à laquelle ces évènements ont pu se passer de l'autre côté du Rhin, nous prendrons le parti de nous en remettre à nos lecteurs du soin de la fixer au gré de leur fantaisie, ou suivant le souvenir plus ou moins confus qu'ils peuvent avoir gardé d'aventures à peu près semblables à celles qui vont, nous l'espérons du moins, prendre place dans leur mémoire.

L'Allemagne est grande, et le siècle est déjà vieux, ainsi ces chers lecteurs, et nous souhaitons que le nombre en soit considérable, pourront donner libre carrière à leur imagination.

En nous imposant le devoir d'être dis-

cret, nous n'avons point entendu leur imposer l'obligation de se conformer à notre réserve en mettant un frein à leur curiosité, comme nous en avons mis un à notre penchant à l'indiscrétion.

Nous ne prétendons qu'à les intéresser par un récit simple et touchant, dont il leur sera peut-être possible de tirer quelques enseignements utiles, si en lisant avec les yeux les pages qui le renferment, ils les lisent aussi un peu avec le regard plus étendu et plus pénétrant de l'intelligence.

Et pour qu'ils ne nous trouvent pas trop ambitieux de les vouloir instruire après les avoir intéressés, nous nous hâterons de dire que nous n'inventons pas, nous racontons... nous allons raconter.

***

Les dernières étincelles d'un couchant radieux resplendissent encore sur les cimes les plus élevées, que déjà les ombres trans-

parentes du crépuscule naissant s'étendent graduellement sur une plaine riante et fertile, où quelques groupes de chênes et d'ormes séculaires se dressent çà et là dans des champs de blé dont les riches moissons ondoient au vent du soir comme une mer doucement agitée. Dans l'éloignement, une large bande argentée et miroitante, qui paraît et disparaît tour à tour, suivant les ondulations du terrain, trahit la présence d'un cours d'eau considérable, sur la surface duquel glisse rapidement une brume légère et diaphane, qui, de distance en distance, s'élève et se suspend, comme des écharpes de gaze lumineuse, aux branches des saules et des peupliers dispersés ou groupés sur ses deux rives. De loin en loin, des hameaux à demi-cachés dans le feuillage des vergers qui les entourent, et des clochers déjà envahis par l'obscurité croissante, révèlent leur existence par des colonnes de fumée rougeâtre, que le souffle de la brise fait tourbillonner dans l'espace avant de les empor-

ter, ou par une croix brillante qui se détache sur l'azur d'un ciel sans nuages.

Partout le sol cultivé avec une intelligence dont les résultats merveilleux annoncent que la fertilité naturelle de la contrée est puissamment secondée par l'activité industrieuse de la population. La tige flexible du blé s'incline mollement sous le poids de l'opulent épi qui la couronne; les prairies sont restées verdoyantes et plantureuses malgré les ardeurs de la canicule ; les haies sont robustes et touffues, et la végétation des grands arbres, si vieux qu'ils soient, est magnifique de vigueur, de jeunesse et de variété. La nature éternellement adolescente et forte apparaît là dans toute sa beauté féconde, mère bienfaisante d'une contrée heureuse, que le travail, toujours béni de Dieu, maintient dans la paix, mystérieux et inépuisable bonheur des cœurs simples et croyants.

C'est au milieu de cette petite Arcadie qu'est situé l'antique et noble château de Falckenstein.

Il appartient à la famille de ce nom, l'une des plus considérées, et sans contredit la plus illustre de cette partie de l'Allemagne.

Il est bâti sur le point culminant d'une éminence peu considérable, et sa façade principale, à laquelle quelques adjonctions de date assez récente ont donné une certaine apparence moderne, est surmontée d'un triple fronton qui rappelle le style plus compliqué de l'architecture à la fin du moyen-âge. Un large escalier de pierre placé à l'extérieur, conduit par une double pente circulaire ménagée avec art, à la porte d'entrée que couronne une plaque de marbre grossièrement sculptée, sur laquelle on lit les noms des fondateurs du vieil édifice, gravés au-dessous de leur écusson en relief. Un second escalier aboutit de la partie la plus soignée du parc à une autre issue latérale. Il communique aussi avec les appartements de réception par une longue galerie le long de laquelle règne une vaste terrasse préservée du soleil par d'élégants treillages que tapissent

les coquets et capricieux enroulements de la clématite, du lierre, de l'aristoloche et de la glycine, ces emblèmes railleurs de l'amitié dévouée et fidèle, qui contribuent plus qu'on ne le croit généralement à la ruine des édifices qu'ils ont l'air de soutenir et de protéger.

L'ensemble de cette remarquable construction, œuvre de plusieurs siècles et de générations nombreuses, est noble sans être sévère, et élégant avec cette apparence de solidité qui semble défier la main irrespectueuse et destructive du temps. Un parvenu trouverait peut-être qu'elle manque de cette régularité sans laquelle, selon lui, il n'y a ni majesté ni grâce, mais un poète ou un antiquaire serait à coup sûr d'un autre sentiment, et cela nous suffit pour fixer le nôtre. Le château de Falckenstein, tel que nous venons de le dépeindre, est au nombre des vieux manoirs d'outre-Rhin qui donnent le mieux aux bons Allemands l'idée d'une de ces imposantes demeures féodales dont l'aristocratie anglaise

est si justement orgueilleuse, parce qu'en même temps qu'elles étonnent par leur aspect imposant, elles charment par une foule de détails pittoresques qui semblent raconter dans ses phases diverses l'histoire du passé.

Le parc qui environne de toutes parts ce noble témoin des faits et gestes du bon vieux temps, serait digne par sa vaste étendue, la fraîcheur et l'abondance de ses eaux et la beauté de ses ombrages séculaires, d'entourer une habitation royale. Le plus considérable des ruisseaux qui le sillonnent en tous sens le traverse au midi dans sa plus grande largeur, et sur ses bords verdoyants s'élèvent, protégés par une exposition favorable, des massifs ou des groupes d'arbres appartenant pour la plupart à des espèces qui d'habitude ne croissent que sous les climats tempérés de l'Europe. Le palmier, l'oléandre, le myrthe, l'aloès et le laurier-cerise y mêlent leur feuillages divers et les parfums variés qu'exhalent les fleurs suspendues à leurs

rameaux, ou la sève généreuse qui circule mystérieusement sous leur écorce. Quand on approche de ce fleuve en miniature on pourrait se croire transporté tout à coup dans la contrée la plus poétique de l'Espagne ou de l'Italie. Un pont en fil de fer, d'une grâce hardie et d'une légèreté robuste, sert de communication d'une rive à l'autre, et dès qu'on l'a franchi, en venant du château, on rencontre de délicieuses promenades qui s'étendent à de grandes distances dans différentes directions. Les sentiers revêtus d'un gazon fin, et les allées couvertes d'un sable sec et brillant; les pelouses unies et réjouissantes à l'œil comme un tapis de velours vert; les massifs élagués avec entente et nettoyés avec soin attestent la vigilance du maître, et cependant le charme incomparable de la belle nature abandonnée à elle-même apparaît, dans toute sa grâce sauvage, au milieu de cette correction élégante. Le sol, d'ailleurs presque partout accidenté de la manière la plus heureuse, se prête mer-

veilleusement à ce mélange de rusticité et de recherche, évidemment inspiré par un goût intelligent et délicat qui a su conserver, au milieu des jouissances raffinées du luxe, l'amour des beautés plus modestes de la campagne. Ici une large trouée ouverte dans une majestueuse futaie permet aux regards de traverser librement l'espace jusqu'aux plus lointaines limites du vaste domaine seigneurial; là, des bosquets mystérieux, aux branches amoureusement entrelacées, invitent le promeneur solitaire à venir rêver sous leurs ombrages frais et murmurants ; plus loin, un banc de gazon caché dans le feuillage semble dire aux amis et aux amants : — *approchez, je suis discret.* — Sur la pelouse la plus voisine du château, un étroit sentier, dont la courbe est des plus heureuses, conduit au pied d'un gigantesque tilleul, véritable patriarche des vieux arbres d'alentour. Son tronc, qui est chargé de chiffres, d'inscriptions et d'emblêmes, hiéroglyphes à demi-effacés d'amours tout à fait évanouis, et qu'au-

raient de la peine à déchiffrer ceux-là mêmes qui les ont tracés jadis, sert de dossier à un siége circulaire d'aspect rustique dans lequel on reconnaît instinctivement, parce qu'on l'adopterait soi-même de préférence à tous les autres, le lieu favori de repos et de rêverie des maîtres du vieux manoir. De cet endroit vraiment privilégié le parc et le château se présentent sous leur aspect le plus avantageux, le premier dans toute sa grâce riante et sauvage à la fois, et le second dans toute sa beauté élégante et majestueuse : on dirait que l'un et l'autre vous ont envoyé à cette place pour les admirer.

Au moment où la vibration qui a suivi les derniers tintements de l'Angelus cesse de se faire entendre, deux personnes dont la démarche lente semble indiquer qu'elles sont à la fin d'une longue promenade, se dirigent vers le banc du vieux tilleul par le sentier tracé dans la pelouse.

L'une de ces personnes est la comtesse de Falckenstein.

Celle qui marche derrière elle dans le sentier est le président de Reinach, l'un des plus anciens amis et le meilleur de la famille.

A ce double titre le président est tuteur du jeune Conrad de Falckenstein, fils unique de la comtesse qui est veuve depuis quelques années déja.

Quoique Conrad n'ait pas encore dépassé le milieu des belles années de l'adolescence, le visage de sa mère a pris l'expression de sérénité mélancolique de l'époque avancée de la vie, et le deuil de son veuvage, qu'elle porte toujours, est dans une harmonie parfaite avec le caractère doux et résigné de sa physionomie et la gravité de son maintien qu'anoblit à son insu le sentiment légitime de la fierté maternelle dans ce qu'il a de plus exalté et de plus saint.

Le président de Reinach est un homme de soixante ans environ. L'ensemble de ses traits prévient d'abord en sa faveur ; son regard est intelligent, loyal et réfléchi, et

tout son extérieur annonce que nul n'est plus digne que lui du rang honorable qu'il occupe dans la hiérarchie sociale du pays.

La comtesse et lui se sont assis côte à côte sous le dôme de verdure formé par les rameaux du tilleul trois ou quatre fois centenaire, et d'un commun accord ils laissent tomber tout à coup la conversation qui avait été très animée depuis le commencement de leur promenade jusqu'à ce moment.

On dirait qu'ils veulent jouir avec une satisfaction plus recueillie des dernières beautés du jour à son déclin, ou que quelque dissentiment amical les a déterminés à garder l'un et l'autre le silence, pour chercher consciencieusement à se mettre d'accord par la réflexion avant de discuter de nouveau.

La comtesse tourne de temps en temps son regard mélancolique et doucement résigné vers l'escalier qui, de la partie du château qui longe la terrasse, descend di-

rectement dans le parc à peu de distance du vieux tilleul.

Quant au président, il dessine, du bout de sa canne à pomme d'or, sur le sable de la petite allée qui finit sous ses pieds, des lettres et des figures de géométrie qu'il efface presqu'aussitôt.

Parfois ils échangent un regard de sérieuse affection dans lequel ils semblent se dire mutuellement qu'une même pensée n'a pas cessé un seul instant de les occuper malgré leur silence.

Lorsque la lune entourée de son brillant cortège de scintillantes étoiles commença à confondre sa douce et poétique clarté avec la lumière incertaine du crépuscule défaillant, et que même les cris joyeux des enfants du hameau voisin eurent cessé de se faire entendre, la comtesse se tourna lentement vers M. de Reinach, et comme si elle reprenait au point où ils l'avaient laissée leur conversation pendant quelques moments interrompue, elle lui dit à demi-

voix avec un accent qui témoignait d'une certaine anxiété :

— J'ai beau me raisonner, mon cher président ; cette proposition de mon excellente amie, madame de Stolberg, m'inquiète ou du moins m'agite, et je ne veux pas vous faire un mystère de ma faiblesse.

Le président témoigna par un geste expressif, mais amical, qu'il ne partageait en aucune façon l'inquiétude de madame de Falckenstein.

Celle-ci reprit aussitôt, du ton d'une personne qui interroge, comme si elle n'était pas tout à fait sûre d'avoir bien compris :

— Il me semble, mon cher Reinach, que la réflexion ne vous a toujours pas déterminé à être de mon avis ?

— Je suis resté du mien, ma chère comtesse, parce que je le crois bon ; mais je comprends le vôtre si je ne le partage pas.

— Comment ne sommes-nous pas d'accord dans cette circonstance ?

— C'est tout simple : en ma qualité de

tuteur et d'ami je vois les choses avec calme, tandis que vous, qui êtes sa mère, un peu d'exagération est bien permise à votre prudence. Qui ne sait d'ailleurs que l'inquiétude est au fond de toutes les joies, de toutes les espérances et même de tous les orgueils de la maternité la plus complètement heureuse? Ceci est une vérité qui date des premiers jours du monde.

— Croyez bien cependant, — repartit madame de Falckenstein avec un sourire mélancolique qui fit rayonner d'un doux éclat l'angélique sérénité de sa physionomie, — que je n'ignore pas qu'il est passé le temps où je pouvais conduire mon fils par la main au milieu des premiers écueils dispersés sur la route de la vie. Oh ! j'ai plus de courage et de raison que vous ne pensez, mon cher président. Je vous accorde que je suis mère craintive, mais je vous promets que je ne serai jamais mère faible.

— Cela étant, ma chère comtesse, vous ne devez faire nulle difficulté de recon-

naître avec moi qu'il serait impossible, dans le cercle très étendu de vos relations, de s'arrêter à un choix meilleur que votre charmante amie la baronne de Stolberg, pour guider votre fils à ses débuts dans le monde.

— De tout mon cœur, mon excellent ami ; et même je suis convaincue d'avance que la baronne sera une parfaite seconde mère pour lui ; qu'elle ne lui inspirera que des pensées nobles et des sentiments élevés ; qu'elle l'initiera mieux qu'aucune autre femme ne le pourrait faire à sa place aux beautés sans nombre des richesses artistiques de l'Italie ; qu'elle éveillera dans son âme l'instinct de la politesse envers les femmes, qui semble étouffé dans son germe chez la plupart des jeunes gentilshommes d'aujourd'hui... Je sais tout cela, mon cher président, et pourtant mon cœur bat avec une inexprimable angoisse à la pensée de cette séparation si longue, comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort pour moi, c'est à dire pour lui.

— Pour lui, ma chère comtesse! mais que pouvez vous craindre?

— Il me serait impossible de vous le dire.

— Sa santé est parfaite.

— Dieu en soit mille fois béni, elle ne me laisse rien à désirer.

— Son caractère est déjà prodigieusement formé pour son âge.

— C'est la vérité, mon excellent ami.

— Et cependant son âme est pure encore comme celle d'un enfant.

— Qui le sait mieux que moi? Mais que voulez-vous? l'imagination n'est pas maîtresse de ses pressentiments, et tous les miens sont tristes.

— Eh bien! ma chère comtesse, — répliqua vivement M. de Reinach, — je vous répondrai avec une entière franchise que je ne saurais en aucune façon les partager, alors même que vous pourriez me les expliquer, ce que vous ne faites pas.

— Je serais bien en peine de le faire.

— Permettez-moi de vous dire que vous

n'êtes guère raisonnable de vous tourmenter pour des rêveries que vous avouez vous-même être sans objet. Cela n'est pas digne d'une intelligence aussi élevée que la vôtre. Quoi ! notre cher Conrad, qui devait tôt ou tard entreprendre ce voyage, peut maintenant l'accomplir dans des conditions inespérées tant elles sont heureuses, et vous vous alarmez de je ne sais quels périls imaginaires ! Il faut de toute nécessité, ma chère comtesse, que vous soyez dans une fâcheuse disposition d'esprit pour envisager la question à ce point de vue.

— Cela passera, mon cher président.... Ainsi votre sécurité est entière ?

— Aussi entière que possible, tout scrupuleusement examiné, comme le doit faire un tuteur de mon âge qui a pris ses devoirs au sérieux. Par exemple il n'en serait pas de même, je ne fais nulle difficulté d'en convenir, si vous redoutiez de voir votre fils s'attacher plus que de raison à la fille aînée de votre amie, mademoiselle

Amélie de Stolberg, qui doit être du voyage, suivant ce que vous mande sa mère. Mais du moment que vous n'avez, ainsi que vous me le disiez tout à l'heure, aucune objection à faire contre un sentiment plus tendre que la simple amitié qui pourrait naître dans ces deux jeunes cœurs, destinés à battre bien près l'un de l'autre si vous donnez votre consentement à cette vie commune de deux années peut-être, sous un ciel qui n'a pas la renommée de calmer la passion, je trouve que la compagnie de ces deux aimables femmes ajoutera un grand charme au plaisir qu'aura Conrad à parcourir la plus belle contrée de l'Europe. La baronne est, sans contredit, l'une des femmes les plus distinguées que je connaisse, et quant à sa fille, sous le rapport de la beauté, de l'élévation du caractère, de l'ancienneté illustre de la race et aussi de la fortune — un tuteur de soixante ans ne saurait passer sous silence ce dernier détail — je pense que vous ne me démentirez pas lorsque je...

— Oh! mon ami, — interrompit la comtesse, — je partage entièrement votre manière de voir sur le compte de cette charmante enfant, que j'aime depuis longtemps comme si elle était l'ombre d'une des filles que j'ai perdues ; et ce n'est pas d'aujourd'hui que je me dis tout bas : — *Heureux celui qui l'épousera un jour, s'il connaît bien le prix d'un pareil trésor!*

— Voilà, ne vous en déplaise, chère comtesse, des paroles qui rendent de plus en plus vos craintes incompréhensibles pour moi.

— N'exigez pas des âmes profondément aimantes d'être toujours conséquentes avec elles-mêmes.

— Cependant cet éloge si complet...

— Le trouveriez-vous exagéré? — interrompit de nouveau madame de Falckenstein, mais cette fois avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle, et en interrogeant plus encore son ami du regard que de la parole.

— Pas précisément, ma chère comtesse;

cependant je dois vous dire que les hommes, en général, ne partagent pas votre admiration, et quoique mademoiselle Amélie ne manque pas de pretendants à sa blanche et noble main, il n'y en a pas encore eu un seul, à ma connaissance du moins, dans le nombre de ceux dont les intentions matrimoniales se sont plus ou moins révélées, qui ait éprouvé pour elle une de ces passions violentes qu'inspirent souvent des femmes auxquelles elle est très supérieure à tous égards, je me plais à le reconnaître, sans que de ma part il y ait complaisance pour votre opinion si favorable à cette jeune fille, que sa mère songe déjà sans doute à marier.

— C'est justement ce qui me fait dire, — repartit la comtesse en aiguisant d'un peu de malice bienveillante son sourire habituellement doux : — *Heureux celui qui l'épousera un jour, s'il connaît bien le prix d'un pareil trésor!* — Car, mon ami, le charme auquel tous les hommes se laissent prendre est dangereux et n'apporte pas

toujours le bonheur dans les liens d'une union aussi sérieuse et aussi indissoluble que le mariage.

— Pour cette fois, ma chère comtesse, vous pourriez bien être dans le vrai; mais beaucoup d'années s'écouleront encore avant que Conrad pense comme vous.

— Hélas! je ne le sais que trop!

— Réjouissez-vous-en au lieu de vous en affliger : la sagesse trop tôt mûre chez un jeune homme annonce quelquefois plus de défauts que de qualités. Les adolescents dont le jugement est lucide de bonne heure ont presque toujours l'esprit juste, mais il n'arrive presque jamais qu'ils aient le cœur généreux.

— Celui de mon cher Conrad l'est jusqu'à l'enthousiasme.

— L'âge et surtout les épreuves de la vie le calmeront. En attendant, ma chère comtesse, quel parti comptez-vous prendre au sujet de la proposition tout amicale de madame de Stolberg?

— Ne le savez-vous pas d'avance et sans

qu'il soit nécessaire que je vous fasse part de mes intentions?

— Non, en vérité, car jusqu'à présent ce n'est que sous la forme d'objections que vous me les avez manifestées.

— Auriez-vous vu par hasard dans mes craintes vagues une arrière-pensée de refus, alors que je n'ai pas même encore consulté mon fils?

— Sinon cela tout à fait, ma chère comtesse, du moins peu d'empressement, ce me semble, et tout autre à ma place...

— C'est un moment de faiblesse que vous auriez dû laisser passer inaperçu, mon vieil ami, — repartit madame de Falckenstein sans donner au président le temps d'achever sa phrase, — et pour qu'il ne vous reste aucun doute sur l'usage que je compte faire de mon autorité maternelle en cette circonstance, — reprit-elle avec la vivacité fiévreuse qu'on met parfois à exprimer une résolution pénible qu'on vient de prendre avec effort, — j'ajouterai tout de suite que Conrad accompagnera

certainement madame de Stolberg en Italie, si toutefois, en votre qualité de tuteur, vous n'avez pas d'objections bien sérieuses à opposer au surcroît de dépense qu'occasionnera nécessairement ce long voyage.

— Vous pouvez être aussi dans une sécurité parfaite sur ce point, ma chère comtesse. Dieu soit loué ! les coffres de mon pupille sont assez bien garnis pour que j'ose, sans le moindre scrupule, l'autoriser, de concert avec vous, à prendre largement, comme il convient à quelqu'un de son rang, de son âge et ayant sa fortune, un plaisir que nous devons, vous et moi, envisager comme le complément nécessaire, indispensable de l'éducation d'un gentilhomme. De tous ces adages vulgaires qui font faire tant de sottises aux pauvres humains, le moins absurde peut-être est celui qui dit que *les voyages forment la jeunesse.*

— Cela étant, ce sera du fond de mon âme que je donnerai à mon bien-aimé Conrad ma bénédiction à l'heure du dé-

part, et que ma pensée le suivra jusqu'à celle de son retour près de moi... Ainsi voilà qui est entendu, mon cher président : aussitôt que nous lui aurons parlé, ce que nous pourrons faire d'ici à peu d'instants, selon toute apparence, j'écrirai dans le sens affirmatif à madame de Stolberg, afin qu'il n'y ait plus d'incertitude pour personne... N'est-ce pas ainsi que vous agiriez si vous étiez à ma place?

— Ce serait bien de l'orgueil à moi de répondre affirmativement, ma noble amie, car le courage de votre raison égale la bonté de votre cœur ; mais je n'hésite pas à vous dire que vous vous conduisez en mère éclairée, dévouée et forte. Dieu, croyez-le bien, vous en récompensera dès ce monde.

— Que ce soit en couvrant mon fils de sa bénédiction maintenant et toujours, — murmura madame de Falckenstein.

— C'est bien comme cela que je l'ai entendu : il n'y a pas d'autre récompense pour une mère telle que vous.

Ce fut avec l'accent d'une profonde émotion que M. de Reinach prononça ces dernières paroles, parce qu'il connaissait trop bien sa vieille amie la comtesse, pour ne pas comprendre l'étendue du sacrifice qu'elle faisait en se résignant d'aussi bonne grâce à se séparer pendant deux mortelles années, — c'était le temps que madame de Stolberg devait consacrer à son voyage, — de ce fils, son unique bonheur sur cette terre où elle avait déjà vu se briser cruellement bien des liens qui lui étaient chers, et qu'elle avait dû croire plus durables que sa propre vie. Peu de mères aussi éprouvées auraient montré autant de courage.

— Et vous pensez, mon cher président, que ce voyage sourira à Conrad?

Madame de Falckenstein n'adressa cette question au tuteur de son fils qu'après un silence de quelques instants, qu'elle employa, selon toutes les probabilités, à se remettre du trouble intérieur qu'avait dû nécessairement exciter en elle le grand et généreux parti auquel son dévouement

maternel venait de se résigner, au prix du repos de la portion la plus certaine de sa vie.

— Vous me demandez si ce voyage sourira à notre jeune homme? Mais je n'en doute pas, ma chère comtesse. Que pourriez-vous lui proposer qui lui parût plus agréable qu'un magnifique voyage dans la plus charmante compagnie?

— Au fait vous avez raison : à son âge tout se présente à l'imagination sous un aspect si riant; c'est la saison des illusions et des espérances, fleurs délicieuses dont on ne connaît pas encore les fruits souvent bien amers.

— J'ajouterai même que s'il en pouvait être autrement dans la circonstance qui nous occupe, — reprit M. de Reinach, — cela modifierait un peu la bonne opinion que j'ai prise depuis longtemps de la belle et précoce intelligence de mon aimable pupille.

— Et pourquoi, mon ami! — demanda

madame de Falckenstein avec l'accent de la sollicitude.

— Pourquoi, ma chère comtesse ? Parce que, dans ma manière de voir, celui qui, à l'âge auquel est parvenu Conrad, n'est pas dévoré du désir de voir et de savoir, ne sera vraisemblablement jamais un homme supérieur, et je ne crois pas qu'on puisse citer beaucoup d'exemples de personnages remarquables qui n'aient pas commencé par être curieux de connaître et de sentir : suivant moi, la curiosité, quand elle se porte sur des objets vraiment dignes de l'exciter, est la première et la plus sûre révélation d'une intelligence d'élite.

— Souhaitons donc que mon fils soit curieux de toutes les belles et nobles choses, mon excellent ami, — répondit la comtesse avec une hésitation qui permettait de supposer qu'elle regretterait peu que son souhait ne fût qu'imparfaitement et pas trop vite accompli.

— Il le sera, n'en doutons point, ma chère comtesse, et c'est pour cela qu'il me

paraît sage d'occuper dès à présent, et d'une manière utilement intéressante, sa vive imagination, qui, si on la laissait trop longtemps oisive, courrait le risque de s'égarer ou tout au moins de se consumer sans profit.

En ce moment un jeune homme vêtu d'un élégant costume de chasseparut sur le haut de la terrasse dont nous avons parlé, et sembla disposé à diriger ses pas vers l'escalier conduisant plus particulièrement au vieux tilleul qui abritait pour l'instant sa mère et son tuteur.

La clarté de la lune, qui était devenue plus vive depuis que le jour avait disparu complètement, permettait de distinguer l'élégance de la taille et la noblesse de la démarche de ce nouveau personnage.

Après avoir fait quelques pas dans la direction de l'escalier, il rejeta sa tête en arrière, comme pour mieux contempler le firmament lumineux et poétique, et, se croyant seul, il vint s'accouder sur la balustrade de pierre de la terrasse, laissa

errer sa vue sur le beau parc, dont les ondulations gracieuses se déroulaient devant lui, coupées çà et là de grands jets de lumière et de larges bandes d'ombre; puis un soupir s'échappa de sa poitrine gonflée par le souffle puissant de cette seconde vie qu'on appelle l'adolescence.

Ce n'était pas le soupir de la douleur, mais celui de la jeunesse, des désirs confus, des aspirations ardentes sans objet encore, des rêves infinis et indéfinis, le soupir de l'âme, enfin, quand, tout à la fois heureuse et inquiète, elle s'éveille aux émotions inconnues, se cherche et s'interroge avec un trouble rempli de délicieuse volupté, et voudrait en même temps tout connaître, tout comprendre et tout embrasser, tant le sentiment de sa force, qui prend sa source dans la révélation de son immortalité, lui donne de superbe confiance et éveille dans tout son être d'impétueux instincts.

Ce jeune homme, — il serait presqu'inu-

tile de l'apprendre à nos lecteurs, — est Conrad de Falckenstein.

Sa mère, qui l'a aperçu la première, sans doute parce qu'elle souhaitait le plus ardemment sa présence, prononce son nom avec tendresse.

Cette voix aimée n'a pas besoin de se faire entendre deux fois, pour arracher le jeune rêveur à ses songes de clair de lune.

Jusqu'à ce jour son cœur n'a encore chéri avec passion que la femme courageuse et dévouée dont il est l'unique bonheur.

Conrad s'est élancé, et en quelques bonds il est auprès de la comtesse et de son ami le président, qu'il aime et respecte comme s'il voyait en lui l'ombre révérée de son vieux père.

— Assieds-toi là, mon fils, — lui dit madame de Falckenstein avec l'accent voilé d'une émotion un peu anxieuse.

Conrad jeta son chapeau sur le gazon scintillant de la pelouse, secoua sa belle chevelure qui se dispersa en auréole autour de son front intelligent, que la lune

éclairait, puis il se plaça entre M. de Reinach et la comtesse, qui s'étaient éloignés l'un de l'autre en le voyant accourir vers eux, prompt et rapide comme un jeune faon à l'aspect de son hallier favori.

— Ainsi, — reprit madame de Falckenstein, en posant sur l'épaule du jeune homme sa main qui était un peu tremblante, — toi, le seul qui me sois resté de ma petite troupe joyeuse, tu vas donc me quitter aussi, mon Conrad?... et cela bientôt, hélas! et pour bien longtemps!

— Vous quitter bientôt et pour longtemps, ma mère, — s'écria Conrad, — apprenez-moi bien vite ce que signifient ces paroles, qui résonnent à mon oreille comme les sons d'un instrument encore inconnu pour moi.

Et il promena de la comtesse au président, comme pour les interroger tous deux, son regard intelligent, limpide et loyal, dans lequel brillait l'éclair d'un vif contentement intérieur, qui aurait peut-

être voulu ne pas se montrer au dehors avec aussi peu de ménagement.

Monsieur de Reinach fit à son pupille un signe de tête amical qui semblait lui recommander le calme et la patience, puis il adressa à la pauvre comtesse un sourire que nous traduirons ainsi :

— *Vous voyez bien que j'étais dans le vrai en vous assurant qu'il serait enchanté de partir.*

Madame de Falckenstein n'avait pas besoin de cet avertissement, car la vérité s'était montrée si clairement à elle, qu'il lui fallut se recueillir un moment dans le silence pour retrouver la force de parler de nouveau.

Conrad, dont le sang bouillait, reprit après avoir attendu pendant quelques instants une réponse à sa question.

— Ma bonne mère, je vous conjure de vous expliquer d'une manière plus précise! vous devez comprendre que j'ai hâte de savoir...

— Ce ne sera ni long, ni difficile, mon enfant, — interrompit madame de Falckens-

tein d'une voix douce et faible, et en s'efforçant de sourire, — notre amie la baronne de Stolberg et sa fille Amélie vont voyager pendant deux ans en Suisse et en Italie, et la baronne m'a écrit dans des termes dont tu ne pourras être que très flatté, mon cher fils, pour me demander s'il n'entrerait pas dans nos arrangements que tu les accompagnasses.

— Ah ! c'est bien aimable à elle, et vous avez répondu que nous acceptions ?

— Cela n'est point fait encore, parce que je voulais avant tout te consulter, mais je vois bien qu'il faudra..,

— Oh ! dites oui, ma bonne mère ! — interrompit à son tour Conrad, tout frémissant de désir et d'inquiétude.

— Eh bien ! mon fils, je le ferai ce soir même, — répondit la comtesse en enveloppant l'impétueux jeune homme d'un de ces profonds regards d'amour sans bornes et de désintéressement sublime, comme il n'en peut jaillir que des yeux d'une mère dévouée jusqu'à l'immolation.

Madame de Falckenstein comprenait mieux qu'elle ne l'avait fait encore, que c'était pour elle un devoir impérieux de se sacrifier sans hésitation au premier rêve de bonheur de son enfant.

Quant à Conrad, il bondit en avant en poussant un cri de joie, comme s'il s'élançait déjà à la rencontre de ce séduisant avenir qu'on venait de faire briller devant ses yeux, avenir si beau, que son imagination elle-même n'aurait pas osé le rêver tel qu'il l'entrevoyait.

Puis il reprit aussitôt sa place à côté de sa mère, dont il saisit les mains tremblantes qu'il dévora de baisers.

— Que c'est une chose belle et digne d'envie, mon cher président, que cette faculté qu'a la jeunesse d'être heureuse et confiante en présence de tous les hasards de la destinée, — dit madame de Falckenstein en recevant avec un abandon un peu mélancolique les tendres caresses de son fils, — à mon âge, — continua-t-elle en secouant tristement la tête, — il n'en est

pas de même, car derrière chaque espérance de bonheur on voit apparaître, comme un spectre menaçant, le doute qui vous empêche de croire à sa durée... Jouis donc du présent, mon Conrad ! emparetoi de toutes les joies innocentes et de tous les nobles plaisirs ! ils sont ton bien, cher fils... quant à moi, je ne regretterai rien tant que j'aurai la certitude que le cœur de mon enfant sera satisfait... Pars donc, la paix dans l'âme, mon trésor bien-aimé, car ton contentement m'est, s'il se peut, encore plus nécessaire que ta présence.

— Ah ! que vous êtes adorablement bonne, ma sainte mère ! — reprit Conrad avec l'accent de l'attendrissement et de la gratitude. Mais réfléchissez encore, je vous le demande en grâce ! avant de vous engager envers madame de Stolberg, par une promesse qui serait une gêne si nous voulions prendre ensuite une autre détermination que celle de nous séparer pour un terme aussi long.

— Je n'ai plus de réflexions à faire, mon

enfant, puisque j'ai cru comprendre que ce projet de voyage te souriait.

— Dans le premier moment de surprise tout cela m'a paru charmant, mais à présent je trouve que la détermination est assez grave pour qu'on ne la prenne pas légèrement, ma bonne mère.

— Je t'assure, mon Conrad, que j'ai justement procédé comme tu me conseilles de le faire. J'ai d'abord consulté ton tuteur sur le chapitre de la dépense, et sa réponse a été que tes coffres étaient très bien garnis; puis je t'ai interrogé sur celui du voyage lui-même, et, si je ne me trompe, la pensée seule de le faire dans d'aussi agréables conditions te rend déjà heureux.

— Heureux.... ce n'est pas précisément le mot qu'il faudrait employer, ma bonne mère, mais peu importe. Ce qui m'occupe et me donne du souci, c'est de savoir si l'épreuve à laquelle vous voulez vous soumettre par tendresse pour votre enfant gâté, ne sera pas au-dessus de vos forces. Deux années de séparation complète, c'est

bien long... si long, que moi-même je ne suis pas bien sûr de pouvoir supporter jusqu'au bout le poids d'une absence qui...

— Ne songeons point à cela, mon Conrad, — interrompit la comtesse d'une voix douce, tendre, presque reconnaissante, qui dénotait de la manière la moins douteuse, que bien que la pauvre femme n'eût pas paru blessée de l'ivresse que son fils avait laissé éclater d'abord, elle se sentait heureuse et touchée des objections délicates qu'il venait de lui faire en dernier lieu. — Tu es arrivé à l'âge de l'émancipation, — poursuivit-elle en appuyant sur chaque mot comme si elle surveillait sa pensée pour l'empêcher de pénétrer trop avant dans les profondeurs de son âme, — et je ne serais pas excusable, même à mes propres yeux, mon fils, si, dans un sentiment d'égoïsme maternel, que je blâmerais chez toute autre mère, je te tenais plus longtemps renfermé dans les étroites limites de la famille, des amis et du pays natal. Il faut que l'horizon de l'existence de mon

noble Conrad s'agrandisse, que sa belle et pure intelligence, si bien préparée par l'étude, se développe sous l'influence de l'enthousiasme que lui fera sans doute éprouver le spectacle des merveilles de la nature, ou la contemplation réfléchie des prestiges opérés par le génie humain. C'est donc presque une nécessité pour toi que ce voyage, cher enfant; et puisque les choses s'arrangent de façon à ce que tu le peux faire plus agréablement que nous n'aurions osé l'espérer, nous serions vraiment insensés ou coupables de l'ajourner à une autre époque, pour prolonger de quelques mois le bonheur que nous éprouvons à vivre sous le même toît. C'est d'ailleurs l'avis de ton excellent tuteur, — reprit la comtesse après une petite pause et avec une intention plus marquée encore,— ainsi tu partiras, mon bien-aimé fils... tu partiras protégé par ma bénédiction, et suivi par mes vœux et mes prières. Moi je t'attendrai... l'attente c'est aussi le bonheur: tu vois donc que je ne serai pas à

plaindre, comme certains de nos amis le penseront peut-être.

— Je vois surtout que vous êtes la meilleure et la plus courageuse des mères! — s'écria Conrad en portant à ses lèvres les mains de madame Falckenstein, qu'il n'avait pas quittées depuis qu'il s'était replacé à côté d'elle. — Eh bien! sachez — ajouta-t-il très vivement, — que si une seule parole de regret était sortie de votre bouche à propos de ce voyage, j'y aurais renoncé à l'instant même.

— Merci, merci, mon Conrad, de me parler ainsi! Il ne m'en faut pas plus pour être heureuse pendant mes deux années de solitude. Dieu me conservera jusqu'à ton retour; ton tuteur et moi nous nous entretiendrons de mon cher voyageur chaque fois que nous serons réunis; tu épancheras ton âme dans de longues lettres qui feront ma joie et mon orgueil; j'embellirai cette chère demeure, où j'ai tant pleuré jusqu'au jour où tu as adouci mes chagrins par ta tendresse; je visiterai les mal-

heureux que tu consoles, et les indigents que tu soutiens ; j'aurai soin de tout ce que tu aimes... et maintenant donnez-moi votre bras pour rentrer, mon cher Reinach. La température commence à être fraîche, et puis, je tiens à répondre, ce soir même, à mon amie madame de Stolberg. Nous causerons encore de tout cela dans la galerie, avant de nous séparer.

La comtesse de Falckenstein, en tenant à Conrad le langage que nous venons de rapporter fidèlement, savait très bien, suivant la locution vulgaire, qu'elle *prêchait un converti ;* mais soit qu'elle cherchât réellement à se faire l'illusion consolante que son fils la quitterait avec regret, soit qu'elle voulût, dès le début de cette situation toute nouvelle pour eux, lui laisser la complète liberté de ses impressions, toujours est-il qu'elle s'était exprimée avec une entière franchise sur l'opportunité d'une résolution qui ne pouvait être que douloureuse à son cœur, puisqu'elle devait avoir pour résultat final de lui enle-

ver prochainement, à un âge où l'avenir commence à être de plus en plus incertain, la seule joie que la providence, qui l'avait rudement éprouvée depuis les premières années de son mariage, ne lui eût pas encore ravie.

Conrad aussi, après le mouvement d'expansion involontaire dont nous avons parlé, avait été sincère en disant à cette mère si tendre qu'elle devait réfléchir avant de se résoudre à cette longue séparation, et c'était également sans arrière-pensée qu'il lui avait affirmé que si un seul mot de regret fût sorti de sa bouche, rien n'aurait pu le déterminer à accepter l'offre amicale de madame de Stolberg ; mais quand il se trouva seul, et par conséquent libre de s'abandonner à ses sentiments, l'ivresse qu'il n'avait pas assez dissimulée d'abord, se réveilla dans son âme , avec une irrésistible puissance. Cette vie nouvelle qu'il entrevoyait vaguement, belle et brillante de tout le prestige de l'inconnu ; ces deux charmantes femmes, mystérieux objets

des premiers rêves de son adolescence, dont il allait se trouver, sous peu de jours, le protecteur et le compagnon avoué et inséparable; ces contrées célèbres qu'il devait bientôt parcourir en homme maître de ses actions, lui qu'on avait traité jusqu'alors comme un enfant surveillé par la tendresse inquiète d'une mère; cette indépendance qu'il n'avait pas encore osé regarder comme un espoir lointain, et qu'on lui permettait de considérer désormais non-seulement comme un droit à exercer, mais encore comme un devoir à remplir immédiatement; toute cette transformation de son existence, en un mot, exaltait au plus haut degré son imagination longtemps captive, faute d'espace pour prendre son essor. Ceux de nos lecteurs qui ont conservé le souvenir d'émotions semblables dans une circonstance analogue, comprendront ce qui devait se passer dans l'âme du jeune getilhomme, tout à coup et si heureusement émancipé.

L'empressement naturel que la comtesse

avait mis à consentir à tout, était encore un sujet de joie pour Conrad, dont le cœur délicat ne se serait pas livré sans trouble à un bonheur qu'il eût fallu acheter au prix du repos de l'être qu'il aimait le plus au monde. Ainsi, il ne serait pas même condamné à subir ces déchirements douloureux qu'éprouve toute âme généreuse à la pensée qu'un plaisir dont elle jouit est un sacrifice au-dessus des forces de ceux à qui elle le doit. Rien ne troublait donc ce saint et naïf enthousiasme de la jeunesse qui rayonnait en Conrad pour la première fois, et dont le charme délicieux était encore un mystère pour son intelligence, peu de minutes auparavant, puisque rien ne lui avait donné le pressentiment de cette transformation subite et complète du genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors.

Conrad, à cette époque, venait d'atteindre sa vingtième année.

Déjà homme par l'entier développement de la beauté extérieure, il avait con-

servé, dans la pure atmospère de la vigilance maternelle la plus tendrement éclairée, au milieu de laquelle son adolescence s'était en partie écoulée, la simplicité adorable et la candeur spirituelle d'un enfant richement doué. Son cœur, étranger à la défiance autant qu'au mensonge, aimait avec cet abandon chaleureux de la sincérité qui ne doute jamais du retour auquel il croit avoir droit. Sa loyauté éclatait dans ses moindres paroles, et quand il gardait le silence, on la pouvait lire, comme en un livre toujours ouvert, dans son regard franc et sympathique, et dans la pose chevaleresque de sa tête, habituellement rejetée en arrière, sans qu'il y eût rien d'arrogant dans la fierté naturelle de cette attitude. On y devinait plutôt l'homme qui se respecte que celui qui se regarde comme supérieur à ses semblables. Conrad était ardent, dévoué, généreux, susceptible d'enthousiasme et d'entraînement, mais surtout passionné pour ce qui lui semblait juste et noble. S'il admirait

tout ce qui avait l'apparence sérieuse de la grandeur, il ne s'attachait qu'à ce qui avait le caractère incontestable de la vérité. Sa générosité était délicate, sa bonté ingénieuse, sa fermeté conciliante et sa droiture accompagnée d'une grande indulgence. Sa fortune considérable et le rang élevé auquel sa naissance l'avait placé de bonne heure dans son pays ne lui donnaient aucuns de ces vertiges de vanité auxquels tant de jeunes gens sont enclins quand le hasard du sort les a favorisés. L'instinct du bien qui fait la vie honnête, et le sentiment du beau qui donne les goûts élevés étaient empreints à une égale profondeur dans son âme. Il comprenait les arts avec la sagacité élégante d'un gentilhomme, et la nature avec la sensibilité exquise et les recherches délicates d'un poète. Par son instruction solide et variée, et son éducation sagement pratique, il avait appris assez de choses pour pouvoir, malgré sa jeunesse et son intelligence du monde, deviner beaucoup

de celles qui ne s'apprennent pas. Il avait le caractère gai et l'imagination sérieuse, peut-être même un peu mélancolique, rare assemblage qui le rendait singulièrement aimable dans l'habitude de la vie, en donnant du charme à ses moindres paroles, et de l'intérêt à ses actions les plus simples. Doué de toutes les hautes qualités de son rang sans en avoir les préjugés et les faiblesses, il appréciait les avantages de la fortune avec la hauteur d'âme d'un homme qui ne serait point embarrassé d'anoblir la pauvreté, car il aurait su tout aussi bien porter celle-ci avec grâce qu'il savait jouir de l'autre avec esprit. Cette aisance modeste venait de ce que, dès sa plus tendre jeunesse, une fierté bien placée avait étouffé en lui la vanité, cette passion misérablement inquiète qui amoindrit les âmes dans toutes les positions, et les met toujours au-dessous de la destinée heureuse ou malheureuse que la Providence leur a faite.

La nature, dans sa prodigalité envers

Conrad, l'avait aussi favorisé d'un extérieur qui laissait facilement pressentir au premier coup d'œil, et avant même qu'on ait eu le temps de le juger par les actes et les paroles, l'attachant et noble caractère dont nous venons d'indiquer, avec une complaisance que nous prions nos lecteurs de nous pardonner, les lignes principales et les nuances les plus accusées. Toute sa personne était noble et gracieuse, avec ce naturel inimitable que donnent les instincts et les traditions de race. Son grand œil bleu foncé dardait entre ses longs cils noirs des regards tour à tour étincelants d'esprit ou doucement rayonnants de franchise et de bonté. Il avait une bouche bien dessinée, admirablement meublée et largement fendue qui annonçait la droiture, le courage, la générosité et l'énergie de résolution. L'ovale un peu allongé de son visage donnait à sa physionomie une grâce aristocratique d'une irrésistible séduction, à laquelle ajoutait encore une chevelure châtain-clair, abondante, soyeuse

et légèrement bouclée sur la nuque et vers les tempes. La carnation de Conrad, chaudement colorée d'habitude, avait parfois des teintes d'une délicatesse toute féminine, signe à peu près certain d'une de ces organisations puissantes qui joignent la force et la durée des sentiments à la mobilité des sensations. Conrad était grand, svelte, un peu trop mince peut-être pour l'élévation de sa taille, mais à voir la légèreté de sa démarche, la vivacité de ses gestes et l'harmonie de ses mouvements, tout à la fois mâles et juvéniles, il était aisé de deviner que quelques années de virilité donneraient à cette enveloppe d'une distinction si élégante, l'apparence robuste qui lui manquait encore. Le président de Reinach disait parfois de lui, en admirant sa vigoureuse souplesse : — *Il me représente un jeune arbre qui montre, par la fierté avec laquelle il s'incline sous le souffle d'une brise légère, qu'il faudra un terrible ouragan pour le faire plier plus tard.*

Tel que nous venons de le dépeindre, le

comte de Falckenstein, en quelque lieu qu'il se montrât, appelait d'abord l'attention et excitait bientôt la sympathie. On se sentait invinciblement attiré vers lui par la dignité gracieusement modeste de son extérieur, et on aimait à écouter les accents de sa voix qui était harmonieuse et vibrante comme l'est habituellement celle de tous les hommes généreux et sincères. Il n'y avait rien de blessant dans la supériorité de sa nature, et l'envie ne se glissait jamais à côté de l'impérieux désir qu'on ressentait de le prendre pour modèle. Les jeunes gens de son âge et de son rang, avec lesquels il avait, dès son enfance, contracté des relations de voisinage ou d'amitié, éprouvaient pour lui cette affection confiante et respectueuse que les caractères d'élite ont seuls le privilège d'inspirer. Il était pour eux comme le frère aîné d'une famille de mœurs antiques, dont le conseil est une loi et l'exemple une religion. Les vieillards les moins communicatifs se plaisaient à son entretien, dans lequel la jeu-

nesse exaltée et naïve des sentiments s'unissait toujours à la maturité des idées, comme un arbre qui porterait en même temps des fleurs et des fruits. Les femmes se sentaient à leur aise dans sa compagnie, parce que si sa galanterie avec elles avait toute la chaleur de l'enthousiasme, elle en avait aussi la pureté et l'élévation. Il les louait avec délicatesse, et plus souvent encore il les admirait dans un silence que son limpide et beau regard savait rendre éloquent. Quant aux cœurs simples de la population rustique dispersée aux alentours du vieux manoir de Falckenstein, ils avaient voué à Conrad un attachement passionné qui croissait à mesure que le temps et les circonstances mettaient en relief avec plus de netteté les belles et rares qualités de celui qui en était l'objet depuis les premières années de son enfance. Aussi, chacun regardait-il le jeune comte comme un protecteur ou un ami, sans s'écarter jamais du respect traditionnel que ses concitoyens, à quelque classe qu'ils

appartinssent, avaient coutume de porter à l'antique maison dont il était le représentant. *Un ancien* du pays disait en parlant du père et de l'aïeul de Conrad : — *Ceux-là se faisaient aimer : lui on l'aime.*

Il est facile maintenant de se faire une idée à peu près juste du trouble qu'avait dû jeter dans une organisation aussi riche au moral et au physique que celle de *notre héros* la généreuse détermination de madame de Falckenstein.

Plus Conrad en examinait les conséquences naturelles, et plus son âme s'épanouissait aux espérances sans nombre qui se succédaient dans son cerveau, surexcité par le ravissement auquel il était en proie.

Les illusions les plus riantes, les rêves les plus doux et à la fois les plus enivrants, les élans de pensée les plus chevaleresques se heurtaient dans son imagination et faisaient battre délicieusement son cœur.

Debout, les bras croisés, dans l'embra-

sure d'une des fenêtres toutes grandes ouvertes de sa chambre à coucher, il aspirait à pleine poitrine la brise tiède et parfumée de cette belle nuit d'été, dont la première heure lui avait apporté la nouvelle de la transformation inespérée ou tout au moins inattendue de sa vie ; et il prêtait l'oreille au frémissement amoureux du feuillage et au murmure poétique des sources lointaines, comme si ces deux harmonies suaves étaient les échos de quelques-unes des rêveries qu'il caressait avec le plus de tendresse.

Parfois aussi son regard, presque toujours attaché sur le ciel, s'abaissait mélancoliquement vers les pelouses du parc, et alors la vague tristesse de l'absence passait comme une ombre sur le séduisant mirage de ses beaux songes de bonheur.

— Ces joies enivrantes au-devant desquelles je me précipite avec tant d'ardeur, — se disait-il en lui-même, — vaudront-elles les paisibles plaisirs que j'ai goûtés ici depuis mon enfance?

Mais cette dernière impression de doute et de tristesse était toujours fugitive, et bientôt la pensée de Conrad s'élançait de nouveau, joyeuse et confiante, à la poursuite de ses espérances.

Qui pourrait dire tous les romans que, de minute en minute, son imagination voyait éclore, mourir et renaître, toujours plus brillants et plus complets dans leurs incidents multipliés et divers qui embrassaient toutes les variétés et prenaient toutes les formes de la félicité terrestre, telle qu'une belle âme de vingt ans peut l'entrevoir dans les aspirations de son ardente pureté? Cette femme charmante, dont il allait devenir en quelque sorte le fils d'adoption sans être obligé de voir en elle une mère ; cette gracieuse jeune fille qu'il lui serait permis d'aimer au moins comme une sœur ; cette enivrante atmosphère de sentiments délicats et de soins tendres et respectueux au milieu de laquelle il allait vivre dans quelques jours, tenaient l'esprit du jeune comte dans une incessante et dé-

licieuse activité. Jamais peut-être cette faculté merveilleuse qu'a la jeunesse de croire au bonheur, comme venait de le faire observer madame de Falckenstein, peu d'heures auparavant, n'avait existé plus puissante et plus développée que chez Conrad, parce que peu d'hommes de son âge, sans doute, avaient possédé une âme tout à la fois aussi magnifiquement douée et aussi mûre que la sienne. Ses sensations ne se réveillaient pas, après de longs jours de fatigue et d'engourdissement, sous le choc imprévu d'un évènement heureux : elles naissaient, avec toute la force de la virilité et toute la grâce de l'innocence, dans le cœur ardent et pur d'un enfant richement organisé.

Il fallut les premières lueurs de l'aurore pour arracher Conrad à ses enivrantes extases, et quand il fut endormi il les retrouva presque toutes dans des songes qui en étaient en quelque sorte la continuation.

A son réveil il alla trouver sa mère, et il

apprit par elle qu'un homme à cheval était parti de grand matin pour porter sa réponse à la baronne de Stolberg, dont le château était situé à une distance de quelques lieues.

Conrad eut besoin de tout l'empire qu'il avait sur lui-même pour ne pas sauter au cou de l'excellente comtesse.

— Comme vous vous êtes hâtée, — lui dit-il tendrement.

— J'ai encore relu la lettre de notre amie avant de fermer la mienne, — répondit madame de Falckenstein, — et j'y ai vu clairement, mon cher fils, que tout en m'assurant qu'elle différerait son départ si cela pouvait nous être agréable, elle désirerait qu'il pût s'effectuer le plus promptement possible ; et en effet elle n'aura que le temps bien juste de parcourir rapidement la Suisse d'ici au milieu d'octobre, époque à laquelle la mauvaise saison vous obligera de vous réfugier sous le beau ciel de l'Italie.

— Ne pensez-vous pas, ma bonne mère,

que je ferais une chose très convenable si j'allais chez madame de Stolberg, pour prendre ses ordres et la remercier d'avoir pensé à moi d'une manière aussi bienveillante? Je me conformerai à votre désir sur ce point.

— Cette visite serait indispensable, mon Conrad, et je te l'aurais même déjà conseillée, si je n'étais pas convaincue que la baronne viendra ici pour s'entendre avec nous.

— Ah! vous croyez qu'elle viendra?

— Je l'attends demain, avec Amélie. Elles sont toutes deux si bonnes et si attentives pour moi.

— C'est là leur plus grand charme à mes yeux, bien qu'elles en aient beaucoup d'autres dont le monde fait plus de cas peut-être.

— Comme tu me gâtes, mon bien-aimé fils, — reprit la comtesse avec un accent profondément ému, — c'est presque de la cruauté à toi, quand je suis au moment de te perdre pour si longtemps.

— Dites un mot, chère mère, et nous ne nous séparerons pas.

— Ce mot, mon Conrad, j'aimerais mieux mourir que de le prononcer. Il faut que tu fasses ce voyage... je serais une mère égoïste et aveugle si je parlais autrement. Ne revenons donc plus sur ce sujet, je t'en conjure pour l'amour de moi. Quand un sacrifice est un devoir, le mieux est de l'accomplir en silence.

— Madame de Stolberg compte-t-elle emmener sa seconde fille? — demanda le jeune comte après avoir pressé sur ses lèvres la main de sa mère en signe de respectueuse soumission.

— Elle ne m'en dit rien, mais je ne le suppose pas : Léontine est si jeune encore.... Amélie seule, selon toutes les apparences, sera du voyage. Cette chère Amélie ! je ne puis penser à elle sans une profonde émotion. Tu ne saurais croire, mon Conrad, comme elle me rappelle la dernière de tes sœurs que j'ai perdues.... Il n'y avait que trois années de différence entre elles.

— Ma sœur annonçait-elle ce caractère de beauté calme, et cet esprit sérieux et réfléchi ?

— Tout à fait... seulement il me semble qu'elle était plus belle encore.

— Eh bien ! ma mère, je vous rendrai un jour une fille qui lui ressemblera et vous aimera comme je vous aime !

— Si elle te rend heureux, mon fils, elle me sera bien chère.

— Vous la choisirez, afin que je sois sûr de mon bonheur.

— Je crains que tu ne t'engages beaucoup, mon fils, — répondit la comtesse avec un sourire mélancolique. — Le cœur a besoin de plus d'indépendance, tu sauras cela plus tard... mais nous n'en sommes pas encore là. Que Dieu te protège et t'éclaire, cher et noble enfant, quand l'heure sera venue de prendre une compagne !

CHAPITRE II.

Les relations d'amitié qui existaient entre la comtesse et madame de Stolberg, qu'elle appelait dans l'intimité sa chère Cornélie, remontaient à un nombre d'années assez considérable, puisqu'elles avaient pour date précise une visite que la baronne, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, rendu plus brillant encore par l'accomplissement d'un récent bonheur, avait faite aussitôt après son mariage, aux nobles hôtes du vieux manoir

de Falckenstein, avec lesquels M. de Stolberg entretenait depuis longtemps des rapports de bon voisinage, qui s'étaient fortifiés en dernier lieu par la découverte d'une parenté éloignée, que les deux familles avaient laissé tomber peu à peu dans l'oubli pendant les trois générations précédentes.

A cette époque la comtesse, dont le mari vivait encore, mais qui avait déjà eu le malheur de perdre successivement deux garçons et trois filles, la comtesse, — disons-nous, — élevait près d'elle, avec de mortelles angoisses d'esprit et d'affreux déchirements de cœur, que ce douloureux passé ne justifiait que trop, son dernier né, délicieux enfant de dix-huit mois à deux ans, âge assez éloigné encore du moment fatal de la maladie à laquelle avait succombé la petite pléïade de ses frères et sœurs, ses devanciers dans la vie et dans la mort.

Cet enfant était Conrad, dont les dispositions précoces et le charmant visage an-

nonçaient tout ce qu'il serait un jour, si la Providence permettait qu'il échappât au sort jusqu'alors implacable qui avait retranché ses aînés du nombre des vivants. Madame de Stolberg, chez laquelle venait de s'éveiller pour la première fois et dans toute sa force ce sentiment impérieux de la maternité qui a tant de puissance sur l'organisation des femmes récemment soumises aux lois du mariage, madame de Stolberg s'était prise d'une véritable adoration pour ce délicieux marmot, qui, de son côté, ne se faisait pas prier pour aller à elle, au moindre désir qu'elle lui témoignait de le prendre sur ses genoux, ou de le porter dans ses bras, qu'elle exerçait ainsi au doux métier de mère. Ils s'entendaient si bien tous les deux au bout de quelques jours, que personne dans le château, sans même excepter madame de Falckenstein, ne savait aussi bien que la gracieuse et rayonnante Cornélie le mot qui transformait en cri de joie les larmes du petit Conrad, la chanson qui le mettait en

danse ou le faisait gazouiller, le jouet qu'il préférait pour le moment, et le geste ou le regard auquel il obéissait tout de suite, à quelque degré de violence que fussent arrivées ses colères de bambin en jupon. Nous ajouterons que la comtesse, bien loin d'être jalouse de l'empire que sa charmante amie avait pris sur son enfant, en jouissait avec la bonhomie la plus cordiale, et que plus d'une fois elle avait fait remarquer à son mari et à celui de la baronne le ravissant groupe que formaient le petit Conrad et la charmante Cornélie dans leurs ébattements divers, sans cesse renouvelés, où l'on pouvait admirer les deux plus riantes saisons de la vie sous leur aspect le plus incomparablement délicieux : l'enfance dans toute sa grâce radieuse, et la jeunesse dans tout le resplendissement de son éclat.

Plus d'une fois aussi madame de Stolberg, transportée de la beauté merveilleuse de son petit favori, et toute fière de la préférence marquée qu'il lui témoignait

dans toutes les occasions et pour les plus petites choses, ne pouvait s'empêcher de s'écrier dans un élan d'enthousiasme :

— Ah ! ma chère comtesse, que je serais heureuse si cet adorable lutin m'appartenait ! voyez, voyez comme il est beau !

Puis elle courait se placer devant une glace, tenant sur un de ses bras l'enfant qui, tout joyeux de voir sa gracieuse image reproduite à côté de celle de sa charmante amie, tour à tour battait des mains, jouait avec la magnifique chevelure noire de la jeune femme, se suspendait à son cou, et finissait par la dévorer de baisers, qu'elle lui rendait avec toute l'ardeur d'une véritable passion.

Et à chaque instant elle répétait encore :

— Ah ! ma chère comtesse, que je serais heureuse si cet adorable lutin m'appartenait !

— Vous jouirez bientôt d'un semblable bonheur, ma chère baronne, — répondait

madame de Falckenstein en contemplant l'incomparable beauté du petit Conrad, qui ne brillait jamais d'un plus vif éclat que quand sa tête reposait, entourée de son auréole de cheveux scintillants comme l'or le plus pur, sur le sein palpitant et gonflé de désirs de madame de Stolberg, qui ne pouvait alors se décider à se séparer de ce gracieux jouet vivant.

— Mais si j'ai un fils, ma chère comtesse, il ne sera jamais ni aussi beau, ni aussi aimable que le vôtre, — reprenait la baronne.

— Ayez-le d'abord, ma charmante amie, et vous verrez qu'il vous fera bien vite oublier votre petit amoureux Conrad.

— C'est impossible, et je suis bien sûre que lui-même ne cessera pas facilement de m'aimer, et cependant je serai déjà une vieille femme, qu'il ne sera pas encore un jeune homme. Eh bien! alors il aura pour moi l'affection qu'on porte à une grand'mère.

La grande galerie du château, pendant l'hiver, et la terrasse, dans les douces soirées de la belle saison, étaient le plus habituellement le théâtre de ces innocentes folâtreries qui recommençaient avec un redoublement d'ardeur des deux côtés, chaque fois que madame de Stolberg revenait passer quelques jours à Falckenstein, car la prédiction de la comtesse sur la prochaine maternité de son amie ne s'étant pas encore réalisée, la jeune femme ne s'en complaisait que davantage à jouer à la maman avec le petit Conrad, qui, tout en croissant en intelligence, en force et en beauté, conservait toujours la prédilection qu'il avait ressentie pour elle depuis l'époque de sa première visite au château.

Il y avait, dans la galerie dont nous venons de parler, une collection d'admirables tableaux de diverses grandes écoles, au nombre desquels se trouvait une très remarquable copie, faite par l'artiste lui-même, du mariage de sainte Catherine avec l'enfant Jésus, de *Boccacino Cremo-*

nense, dont l'original passe avec raison pour un des plus précieux trésors du musée impérial de Venise. Au milieu d'autres toiles très belles aussi, plus belles même peut-être, c'était toujours sur celle-là que la vue des hôtes de Falckenstein s'arrêtait le plus volontiers à l'époque dont il est question dans ce rapide aperçu du passé, parce que chacun était frappé de la ressemblance que prenait, en grandissant et en embellissant, le petit Conrad avec le *divin Bambino*, et ce jeu du hasard était un inépuisable sujet de réflexions et de remarques pour madame de Stolberg et la comtesse.

Un jour que Cornélie était agenouillée à côté de madame Falckenstein, laquelle, en cet instant, comme la Vierge dans le tableau placé devant elle, tenait son fils sur ses genoux, l'enfant qui était occupé à jouer avec quelques bijoux qu'il avait enlevés successivement à sa mère, choisit parmi eux un anneau d'or, et se penchant vers Cornélie, il saisit sa main, puis, avec

une petite mine toute sérieuse, il passa l'anneau à l'un des doigts de la jeune femme, qui ne put retenir une exclamation de joie et de plaisir.

— Voilà qui vous représente exactement notre cher tableau, — dit la comtesse qui avait pris le plus grand intérêt à cette scène si originale dans sa simplicité, — car en vérité vous ne ressemblez pas moins à la sainte Catherine que mon bien-aimé Conrad au bel enfant Jésus.

— Cher petit fiancé, — murmura Cornélie en pressant l'enfant sur son cœur, — à qui donneras-tu un jour ton anneau d'alliance pour tout de bon? — continua-t-elle en baissant encore la voix. — Ah! que je voudrais que ce fût à une belle et pure jeune fille qui eût le droit de m'appeler du doux nom de mère!

Conrad, pour toute réponse, retira lentement la bague, comme s'il réfléchissait à ce qu'il pourrait en faire; mais, au lieu de la replacer parmi les autres bijoux épars devant lui sur la robe de madame de Fal-

ckenstein, il la repassa aussitôt au doigt de Cornélie, et, comme on applaudit à la grâce et à l'à-propos qu'il mit dans son action, il recommença plusieurs fois de suite son gracieux badinage d'une galanterie enfantine qui divertissait tout le monde.

Une année après environ, la baronne accoucha d'une fille qui reçut le nom d'Amélie, et que les deux mères, le jour même de sa naissance, car madame de Falckenstein était venue assister son amie à son début dans les joyeuses souffrances de la maternité, appelèrent, sans s'être donné le mot, la fiancée de Conrad, bien que le petit bonhomme, qui avait alors un langage pour exprimer ses volontés, eût déclaré qu'en prenant une seconde femme il n'entendait pas renoncer à la première.

— Ma chère comtesse, — dit M. de Stolberg en riant, — il me semble que votre fils anticipe un peu sur l'avenir.

Les choses restèrent ainsi jusqu'au moment où les enfants ayant commencé à grandir, leurs deux mères, d'un commun

accord et sans renoncer entièrement à leurs projets pour un autre temps, jugèrent sage et convenable de mettre un terme à cette innocente familiarité qui pouvait avoir l'inconvénient de développer en eux plutôt un penchant factice qu'une affection sérieuse. Les évènements d'ailleurs se chargèrent d'en empêcher naturellement le retour. Le baron de Stolberg fut nommé, dans la diplomatie de son pays, à un poste élevé qui le retint pendant plusieurs années éloigné de l'Allemagne, avec sa femme, sa fille Amélie et la petite Léontine, venue au monde plus tard ; et quand Cornélie put de nouveau habiter le voisinage de Falckenstein, elle avait, comme la comtesse, perdu son mari ; sa fille aînée était une jeune personne qu'il faudrait bientôt songer à établir, et à la place du petit Conrad, il y avait le bel adolescent dont nous avons esquissé le portrait et indiqué le caractère un peu plus haut.

L'intimité fut promptement plus grande

que jamais entre les deux familles, chez lesquelles le lien puissant d'un malheur commun avait fortifié encore ceux d'une vieille affection que le temps et l'absence n'avaient pas affaiblie.

Ce ne fut pas sans une profonde émotion que madame de Stolberg, qui gardait toujours un doux souvenir du passé, revit le jeune gentilhomme pour lequel elle avait conservé une tendresse sérieuse ayant encore le caractère du sentiment maternel dont elle s'était prise pour lui alors qu'elle désirait avec tant d'ardeur avoir un fils qui lui ressemblât. Arrivée à cette époque de la vie où les femmes sont en possession de la plénitude de leur jugement éclairé par l'expérience, sans avoir perdu pour cela la sensibilité délicate de leur âme, elle put étudier avec une grande sûreté de tact, l'esprit et le cœur de cet enfant devenu homme pendant leur longue séparation; et comme elle avait cru remarquer que de son côté madame de Falckenstein éprouvait pour sa fille Amélie un

intérêt d'une nature toute particulière, elle en vint très promptement à envisager sous le point de vue le plus sérieux la pensée de resserrer leur vieille amitié par un lien qui réunirait en une seule famille les débris de leurs deux maisons.

C'est sous l'influence de cet espoir, qu'il lui était bien permis de caresser sans trop d'orgueil, dans sa situation de naissance et de fortune, qu'elle conçut l'idée toute naturelle d'associer Conrad au projet formé par elle depuis longtemps, de compléter l'éducation de l'aînée de ses filles par un séjour de deux années dans les plus intéressantes et les plus belles contrées de l'Italie.

Elle avait donc écrit dans ce sens à son amie, et nos lecteurs connaissent l'accueil favorable fait à sa démarche par les habitants de Falckenstein, à qui elle n'en avait, même indirectement, jamais parlé, bien qu'elle les vît assez souvent depuis qu'ils vivaient de nouveau à quelques lieues les uns des autres.

Madame de Stolberg avait alors trente-sept ans révolus, mais cet âge si redoutable pour la plupart des femmes, était pour elle un attrait de plus ajouté à tous ceux qu'elle possédait aux plus beaux jours de sa jeunesse. Il répandait sur toute sa personne une grâce indéfinissable dans sa séduction et doucement irrésistible dans son empire. On sentait instinctivement que sa vie exempte de ces violentes passions qui laissent des traces ineffaçables de leur passage sur les visages les plus riants, avait préservé sa beauté de ces altérations profondes qui révèlent à l'observateur attentif le souvenir souvent douloureux de la victoire ou le regret toujours poignant de la défaite. Sa physionomie ouverte avait conservé le charme radieux de son épanouissement, et son teint toute la splendeur de son éclat primitif. Sa chevelure noire était aussi brillante et aussi intacte qu'au temps où Conrad enfant se plaisait à jouer avec ses boucles soyeuses, et son sourire n'avait jamais étincelé d'une bonté

plus doucement attirante, ni d'un désir d'être agréable à tout le monde, plus dégagé de toute arrière-pensée de coquetterie. Elle éveillait la sympathie avec un regard, et avec un mot la confiance, parce que l'on comprenait tout de suite que sous ces séduisants dehors il y avait une âme élevée, droite et sensible, et un caractère d'une incorruptible sûreté.

Chose bizarre, et qui resterait presque incompréhensible si l'on n'en trouvait pas le secret dans la profonde et transparente sérénité de l'organisation de Cornélie, malgré tant de moyens de charmer et la liberté sans limites que lui avait laissée son veuvage prématuré, aucun homme ne s'était encore hasardé, soit à lui demander sa main, soit à lui offrir, avec tous les ménagements convenables, l'hommage d'un sentiment moins délicat qui ne se fût pas proposé la fin honorable du mariage. Les observateurs les plus pénétrants n'arrivaient à deviner en elle qu'une femme qui voulait rester mère avant tout, et les cor-

rupteurs les plus audacieux, — où ne s'en trouve-t-il pas? — étaient maintenus à une distance respectueuse par l'atmosphère tranquille et pure que sa paisible nature avait répandue de bonne heure autour d'elle. Cette impression qu'elle faisait naître indistinctement chez tous ceux qui l'approchaient était si facile à reconnaître, qu'un jeune secrétaire de l'ambassade de France, qui s'était occupé de *la belle indifférente,* — c'est ainsi qu'on l'appelait, — pendant toute la durée d'une *polonaise,* à un bal de la cour de Saint-Pétersbourg, s'était écrié avec tout l'aplomb d'un séducteur parisien, après avoir ramené la charmante baronne à son fauteuil : — *Décidément il n'y a de place que pour l'amitié dans le cœur de cette ravissante femme ;* — et la remarque, pour avoir été peu méditée, n'en était pas moins parfaitement juste à cette époque. Madame de Stolberg avait alors trente-trois ans, et elle n'était pas encore veuve.

Cette merveilleuse conservation de tous ses charmes n'avait pas fait tomber cette

femme vraiment supérieure à tous égards, dans la ridicule prétention à vouloir garder toutes les habitudes et à se maintenir obstinément dans tous les privilèges de la première jeunesse, dont elle possédait cependant les apparences jusqu'à pouvoir tromper les plus habiles. Il y avait une sorte de sécurité grave dans son abandon, et dans sa grâce enchanteresse le doux éclat d'un ciel d'automne à demi couvert. On eût dit que sa beauté apparaissait à son insu sous le voile de modestie dont elle cherchait de bonne foi à la couvrir. Loin d'imiter ces mères égoïstes et inquiètes qui ne montrent jamais que leurs plus jeunes enfants, pour éviter le péril d'une comparaison désavantageuse et se fabriquer sournoisement un faux extrait de naissance, elle se parait au contraire de sa fille aînée avec un naïf orgueil. Sa délicatesse maternelle allait même plus loin encore, car elle s'alarmait en secret chaque fois qu'elle croyait découvrir, ce qui arrivait sinon toujours, du moins le plus ha-

bituellement, qu'elle plaisait plus que sa chère Amélie, en dépit de ses généreux efforts pour atténuer, autant que cela dépendait d'elle, le prestige involontaire qu'elle exerçait sur toutes les personnes qui vivaient dans leur intimité. Nous ajouterons que le cercle de leurs relations était d'ailleurs assez restreint depuis la mort du chef de la famille, que la baronne avait pleuré plus sincèrement peut-être que si elle eût éprouvé pour lui, pendant les premières années de leur mariage, une de ces grandes passions qui n'embellissent un présent fugitif qu'au détriment d'un long avenir.

On s'accordait en général à trouver Amélie de Stolberg plus régulièrement belle que sa mère, et cependant, ainsi que nous venons de l'indiquer, il s'en fallait de beaucoup qu'elle possédât à un degré aussi éminent que celle-ci le don précieux d'occuper les imaginations et d'intéresser les cœurs en les attachant. Sa beauté sérieuse et calme avait plus de noblesse que de

grâce, et le charme irrésistible de la baronne lui faisait plus complètement défaut peut-être que si elle n'eût pas eu sous les yeux un aussi séduisant modèle, parce qu'il semblait qu'elle ne l'étudiât que pour parvenir à ne pas l'imiter. Amélie avait une magnifique chevelure blonde, d'une nuance douce, mais un peu pâle, et une carnation délicate qui paraissait dépourvue de vie à côté du teint éblouissant de sa mère. Le regard de son grand œil bleu très clair était bienveillant et pénétrant, mais la bienveillance qu'il exprimait ne provoquait pas l'abandon, et dans sa pénétration on croyait deviner un esprit qui, observant surtout pour juger, se tient en garde contre ses premières impressions, dans la crainte qu'elles ne soient trop favorables. Il eût été impossible d'imaginer des mains plus aristocratiques que les siennes, des pieds plus mignons que ses pieds, et sa taille élevée, imposante et parfaitement régulière, ne laissait rien à désirer aux plus difficiles; malheureusement

tout cela était dénué de grâce et d'élégance, parce qu'Amélie dédaignait ou ignorait ce goût exquis qui met en relief les avantages que la nature prodigue quelquefois à certaines femmes privilégiées, et en tient souvent lieu à celles que cette mère capricieuse a moins comblées de ses faveurs. De quelque manière que s'y prît la baronne, pour éveiller chez Amélie cet innocent désir de plaire généralement qui a tant de charme dans les jeunes filles purement élevées, elle ne parvenait point à la décider à se parer avec la volonté sincère de s'embellir par sa parure, et pour peu qu'elle fût abandonnée sur ce point à ses propres inspirations, il y avait toujours dans l'ensemble de sa toilette un défaut d'harmonie qui eût accusé la surveillance maternelle, si madame de Stolberg avait pu être soupçonnée de méchant calcul ou seulement d'indifférence à l'égard des succès de sa fille. Celle-ci mettait à ce dédain, si rare dans une personne de son âge et de son sexe, une persévérance obstinée, qu'il

était permis de considérer comme le résultat d'un système très arrêté, ou tout au moins d'un parti pris sous l'influence d'un invincible penchant à la contradiction. Cependant elle aimait tendrement sa mère, et pour toutes les choses sérieuses elle avait en elle une confiance sans bornes; mais il était évident que cette confiance et cette tendresse prenaient plutôt leur source dans les liens du sang et dans le sentiment du devoir que dans la sympathie des âmes ou dans les rapports des caractères; car on n'avait pas besoin d'une bien longue étude de celui d'Amélie, pour comprendre que s'il n'y avait point de sacrifice qu'elle ne fût prête à faire, sans la moindre hésitation, à sa noble et gracieuse mère, elle ne l'eût probablement choisie ni pour amie ni pour confidente, si la Providence n'avait pas voulu qu'elle naquît sa fille.

Hâtons-nous toutefois de dire, pour le cas où le lecteur ne l'aurait pas déjà deviné, qu'il y avait des choses sérieusement

attachantes dans cette beauté déshéritée du don précieux de plaire à la première vue, et dans cette nature peu sociable en apparence. Ainsi, dans ces grands yeux d'un pâle azur, dont les regards étaient parfois d'une sévérité et d'une froideur qui provoquaient presque l'antipathie, on pouvait surprendre de temps en temps un rayon fugitif de bonté et même parfois un rapide éclair de tendresse. Ainsi encore il y avait telle circonstance où l'on était en quelque sorte forcé, pour être juste, d'attribuer loyalement cette indifférence de tous les succès qui avaient le caractère de la banalité à un désir profondément enfoui de n'aspirer qu'à la gloire de faire naître des impressions durables, auxquelles la galanterie n'aurait aucune part. Parfois aussi on se disait que peut-être cette âme ne se repliait si opiniâtrement sur elle-même que parce qu'elle sentait qu'il était indispensable à son repos de se mettre en garde contre ses propres entraînements ; mais il fallait une si longue étude pour ar-

river à la découverte douteuse de ces trésors cachés, que peu de personnes encore l'avaient faite, et dans ce petit nombre, aucune ne s'était aventurée à en recueillir le fruit, jusqu'à s'attacher d'une affection plus sérieuse à mademoiselle de Stolberg. Quant à la baronne, comme elle connaissait à fond toutes les qualités solides qui se dissimulaient sous l'extérieur peu attrayant au premier abord de sa fille, elle n'envisageait l'avenir qu'avec une imperturbable confiance, parce que son cœur se fortifiait par cette pensée rassurante : — *Si elle n'a pas ce qui plaît à tous, il ne lui manque rien de ce qui la fera toujours aimer d'un seul : que peut souhaiter de plus une mère?*

A dix-sept ans Amélie était bien plus instruite que ne le sont ordinairement les jeunes personnes de cet âge, mais il en était de son instruction comme de ses mystérieuses vertus : tout le monde ne pouvait pas l'apprécier promptement à sa juste valeur. Si elle savait beaucoup de ces choses que bien des gens ignorent, elle en

ignorait une multitude d'autres que le vulgaire sait. Il en résultait, lorsqu'elle prenait part à la conversation, ce qu'elle ne faisait jamais sans nécessité, qu'ayant le superflu plutôt que l'indispensable, il était excessivement rare qu'elle se trouvât en communication d'idées avec quelqu'un. Sur les arts, la littérature et la poésie, elle avait une manière à elle de voir, de sentir et surtout de juger, qui n'était que par hasard celle des personnes composant le petit cercle intime de sa mère. Il existait encore une autre cause de dissentiment entre elle et ces mêmes personnes, c'est qu'elle avait un enthousiasme pour la raison et la vertu, qui, d'habitude, la rendait très sévère dans ses appréciations de certains faits touchant à la morale. Elle l'était encore plus pour tout ce qui la regardait, car une faute qui l'eût trouvée indulgente pour une de ses compagnes, elle ne se la fût jamais pardonnée à elle-même ; et à ce sujet il lui était arrivé de dire une fois, qu'à son avis les hommes usaient trop fré-

quemment du droit de grâce en leur faveur, et pas assez en faveur de leurs semblables.

Léontine, la sœur cadette d'Amélie, avait sept ans de moins que son aînée. C'était une petite fille, vive, gracieuse, espiègle, expansive et caressante, qui, en attendant qu'elle eût le charmant visage et l'aimable caractère de la baronne, à laquelle elle ressemblait déjà autant que le permettait son âge, causait le tourment et tout à la fois se faisait adorer de madame d'Orizy, respectable *demoiselle* française, chargée de son éducation, et de plus, ce qui ne lui offrait nullement la perspective d'une sinécure, investie d'un pouvoir illimité et d'une responsabilité sans contrôle pendant les deux années que devait durer le séjour de madame de Stolberg et de sa fille aînée dans les différentes contrées de l'Italie.

Conrad avait une prédilection toute particulière pour ce délicieux lutin à la mine éveillée et aux prunelles noires, de sorte

que Léontine ne manquait jamais de sauter de joie quand le jeune comte de Falckenstein venait faire une visite et surtout passer quelques jours au château de la baronne, parce que sa première parole en arrivant était toujours pour demander si sa chère petite amie n'était pas en pénitence. Or, comme il était excessivement rare qu'il n'y eût pas à solliciter quelque grâce qu'on ne lui refusait guère, en sa qualité de meilleur et de plus ancien ami de la famille, sa présence avait pour Léontine tout le charme de l'impunité, le plus grand de tous, comme on sait, aux yeux des enfants.

* * *

Madame de Falckenstein ne s'était pas trompée dans ses conjectures sur l'empressement que mettrait son amie à venir la remercier de lui donner son fils pour compagnon de voyage, car le surlendemain même du jour où sa lettre avait été

écrite, la baronne arriva au château avec ses deux filles.

Conrad se trouva là, par hasard sans doute, pour leur donner la main au moment où elles descendirent de voiture, et la comtesse, qui vint au-devant d'elles, leur fit l'accueil le plus tendrement cordial, et les conduisit dans la galerie, sur le seuil de laquelle elles eurent le plaisir de rencontrer le président de Reinach, qui avait prolongé son séjour au château de son pupille pour assister à cette petite réunion d'amis.

Ce fut avec une grande et sincère effusion de cœur que madame de Stolberg exprima sa reconnaissance pour l'empressement affectueux avec lequel on avait accepté son indiscrète proposition. Elle dit à la comtesse qu'elle appréciait en mère l'étendue du sacrifice qu'elle avait bien voulu lui faire, et elle lui demanda d'avoir la bonté de recevoir quelquefois, pendant son absence, Léontine et sa gouvernante.

Madame de Falckenstein n'eut que de bonnes paroles pour répondre aux assurances de cette gratitude qui était en si parfaite harmonie avec ses sentiments. La première, et tout de suite, elle aborda courageusement l'importante et délicate question de la nécessité d'un prompt départ, et ce fut elle-même qui décida que les voyageurs se mettraient en route le lundi suivant, c'est-à-dire dans quatre jours.

Il fut convenu aussi qu'elle conduirait, la veille, Conrad au château de Stolberg, d'où elle ramènerait la petite Léontine, qui aurait besoin de distraction et de consolation au début de cette longue absence, puisque c'était la première fois qu'elle se séparait de sa mère.

— Quelle adorable amie vous êtes, — s'écria la baronne tout émue de cette bonté qui s'entourait de tant de grâce ingénieuse, — j'étais presque inquiète en vous abordant, ma chère comtesse, tant j'ai la conscience du chagrin que je vais vous causer, et voilà que vous me traitez comme si je

vous apportais de la joie au lieu de vous apporter de la tristesse.

— C'est tout simple, ma chère Cornélie : vous me rendez un immense service, — reprit madame de Falckenstein. — Mon fils devait faire tôt ou tard ce beau voyage, dans lequel, pauvre vieille femme souffreteuse que je suis, je n'aurais jamais pu l'accompagner ; en me remplaçant, vous qui êtes, depuis sa naissance, comme une seconde mère pour lui, cette séparation, tout en m'affligeant, ne me laissera du moins aucune inquiétude raisonnable.

Pendant cette petite conversation entre les deux amies, M. de Reinach, Amélie, Conrad et Léontine s'étaient insensiblement rapprochés de la terrasse, d'où ils descendirent presque aussitôt dans le parc, qui semblait, par sa beauté, les convier à une promenade, dont la douceur de la température leur avait déjà donné l'idée.

La comtesse, certaine alors de n'être pas interrompue de quelques instants, saisit vivement les deux mains de madame

de Stolberg, les garda convulsivement pressées dans les deux siennes, et lui dit d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Chère Cornélie, me permettez-vous d'être bien franche avec vous?

— Avez-vous donc besoin de cette permission, mon excellente amie? — répondit la baronne sans manifester le moindre trouble. — Votre confiance, car c'est le nom que la franchise doit avoir entre nous, ne peut qu'ajouter au bonheur que me cause notre réunion dans une semblable circonstance.

— Depuis que de tristes évènements vous ont ramenée dans notre voisinage, — reprit madame de Falckenstein en attachant sur Cornélie un regard attendri et reconnaissant, — nous n'avons pas encore parlé de certain projet dont nous aimions à nous entretenir à une autre époque, bien qu'il n'eût alors pas d'autre importance que celle d'un rêve agréable. Vous comprenez, n'est-ce pas? ce que je veux dire.

— Je fais plus, mon amie; car je crois que nous nous entendons déjà, et ma prompte arrivée près de vous a eu surtout pour motif le besoin que j'éprouvais de vous ouvrir mon cœur à ce sujet. Cela me semblait indispensable après le consentement que vous avez donné à cette vie commune de nos enfants pendant deux années.

— Oh ! j'ai parfaitement compris que dans votre pensée le but de ce voyage était de mettre votre charmante fille et mon fils à même de se connaître assez pour s'aimer beaucoup, aussi est-ce presque sans hésiter que j'ai donné mon approbation à votre plan. Le moment était venu de songer à l'avenir de ces êtres si parfaits et si tendrement aimés, et je ne vous cache pas, mon amie, que celui de mon cher Conrad ne me laissera rien à désirer s'il devient le mari d'Amélie.

— J'en dis autant pour elle, ma chère comtesse.

— Il y a peut-être des mères qui trouveraient que c'est suffisant et ne songe-

raient pas à s'inquiéter d'autre chose; mais ce n'est ni vous ni moi, ma bonne Cornélie, et notre sollicitude doit aller plus loin, — repartit la comtesse; — nos enfants n'ont encore l'un pour l'autre, — continua-t-elle après un silence de quelques secondes, — que l'affection d'un frère et d'une sœur, et je suis sûre d'avance que Conrad exigera plus de la femme qui devra être la compagne de sa vie.

— Ce plus, mon amie, il ne lui sera pas difficile de l'obtenir, — répliqua madame de Stolberg avec un sourire aussi confiant que si elle eût été la mère du jeune comte, — et pour ma fille, — ajouta-t-elle aussitôt, — je ne suis pas plus inquiète : votre fils l'aimera autrement qu'en frère quand il aura découvert quel cœur tendre et dévoué elle cache sous son apparente froideur.

— Dieu vous entende, mon excellente et noble amie! — s'écria madame de Falckenstein avec l'accent d'une profonde sensibilité. — Cependant nous devons pré-

voir le cas où l'amour ne naîtrait que d'un seul côté.

— Ce serait prévoir l'impossible, ma chère comtesse.

— C'est nous qui disons cela, mon amie; mais qui nous répond qu'ils penseront comme nous? Oh! pardonnez-moi mes craintes si, plus confiante et plus éclairée, vous ne les partagez pas.

— Le cœur de ma fille est libre encore, libre comme celui de l'enfant qui ouvre pour la première fois ses yeux à la lumière de la vie.

— Il en est de même de mon fils.

— Eh bien! comment ne s'aimeraient-ils pas quand ils se connaîtront davantage? Je vous avoue qu'une semblable idée ne peut entrer dans mon esprit. Deux êtres aussi parfaits sont, au milieu du monde, comme Adam et Eve dans le Paradis terrestre.

— En supposant d'abord qu'ils découvriront leur mutuelle perfection, et ensuite que, l'ayant découverte, ils seront

Universitas BIBLIOTHECA

assez sages pour ne pas s'en effrayer. La perfection, ma chère Cornélie, on l'admire trop en soi pour l'apprécier beaucoup chez les autres, et le fantasque amour naît plus souvent d'une illusion que d'une réalité. C'est triste à dire, mais puisque cela est il faut bien en parler quand il y a absolue nécessité de le faire, comme c'est le cas pour nous en ce moment.

— Désirez-vous que je vous rende votre parole, chère comtesse? — demanda timidement madame de Stolberg.

— Je mériterais une injure plus cruelle que celle-là si telle était vraiment ma pensée, — répondit madame de Falckenstein, — mais je vous jure que je n'ai d'autre tort que de n'avoir pas su me faire comprendre d'une âme aussi pure et aussi confiante que la vôtre. Dieu vous a fait une grande grâce, chère Cornélie : vous ne connaissez pas la puissance de ces implacables tyrans qu'on appelle des passions.

— Expliquez-vous donc plus clairement, mon amie. Cela doit vous être facile puis-

que nous sommes d'accord sur le point le plus essentiel de la grande affaire qui nous occupe : vous désirez autant que moi, n'est-il pas vrai? le mariage de nos deux enfants?

— Plus que vous peut-être, parce que je crois votre fille plus capable d'assurer le bonheur du lien conjugal, comme je le comprends, que mon fils, malgré ses bonnes et brillantes qualités. Ecoutez-moi, Cornélie, et, si après que je vous aurai confié mes scrupules, vous pouvez me prouver que j'ai tort et que ma conscience est trop prompte à s'alarmer sur l'avenir de votre chère enfant, ah ! j'en serai bien heureuse et bien reconnaissante, parce qu'alors le plus beau et le plus caressé de mes rêves commencera à m'apparaître comme un évènement possible.

— Parlez, chère comtesse, — dit madame de Stolberg, de cette voix étouffée et tremblante qui révèle la présence d'une vive anxiété succédant tout à coup à une sécurité profonde.

— Eh bien! mon amie, j'ai peur que Conrad ne soit pas le mari qu'il faudrait à *notre* adorable Amélie pour être parfaitement heureuse. Toutes les grandes vertus qui font l'homme de bien, il en possède le germe précieux; tous les sentiments chevaleresques et délicats, son âme les renferme, les éprouve et les met en pratique dès à présent; il est religieux, pur, noble, incapable d'un mensonge ou seulement d'un acte de faiblesse, quand ce serait pour racheter sa vie ou la mienne. Il n'y a pas d'esprit plus charmant que le sien; je ne crois pas que personne puisse l'emporter sur lui pour la beauté des instincts et la bonté du caractère, et il a une intelligence assez supérieure pour arriver honorablement à tout ce qu'il y a de plus élevé. Vous savez cela comme moi, chère Cornélie, aussi n'ai-je pas l'orgueilleuse prétention de vous l'apprendre; mais ce que vous ignorez encore, et ce que j'ignorerais sans doute moi-même, si je n'étais pas la mère de Conrad, c'est l'impétuosité de son sang,

l'ardente mobilité de son imagination et la tournure romanesque de son esprit. Qui oserait prévoir quelle espèce d'influence exercera la liberté d'un nouveau genre de vie sur une semblable organisation? Que deviendrions-nous toutes deux, si votre fille, qui est la raison même, redoutait, en découvrant ce que je viens de vous confier, de s'attacher plus sérieusement à mon fils qui aurait peut-être déjà pris de l'amour pour elle? Il ne faudrait pas espérer qu'il parviendrait à vaincre sa passion, parce qu'il sera toujours l'esclave de son cœur, rappelez-vous ce que je vous dis, et n'oubliez jamais que le jour où il aimera sans espérance je devrai commencer à le pleurer.

— Conrad aimer sans espérance, ma chère comtesse, - répondit Cornélie, doucement émue et souriante comme si elle était rassurée; — souffrez que je vous dise que je ne puis en aucune façon m'associer à une crainte aussi chimérique. Si, en ma qualité de mère de celle que toutes deux

nous lui destinons pour compagne de sa vie, je devais absolument en concevoir une, ce serait plutôt qu'il ne lui fût que trop facile, s'il le voulait, de se faire aimer d'autres femmes que la sienne.

— Dieu me pardonne ! j'ai aussi celle-là ! — murmura la pauvre madame Falckenstein avec l'accent d'un accablement profond. — Hélas ! il était au-dessus de mon courage de vous la révéler... pardonnez-moi aussi, ma bonne Cornélie ! Je crois bien cependant que j'aurais fini par vous avouer que je l'avais.

— Mais moi, ma chère comtesse, je ne vous ai pas dit que je l'eusse, — repartit madame de Stolberg avec la vivacité candide d'une personne qui se hâte de protester contre une accusation indirecte.

— Vous êtes trop généreuse et vous nous aimez trop, Conrad et moi, pour en convenir, ma noble amie.

— Croyez plutôt que j'ai trop d'orgueil maternel pour n'être pas convaincue que l'amour de ma fille suffira au bonheur de

votre fils et qu'il n'en recherchera jamais un autre.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer avec quelle ardente sincérité je le désire, chère Cornélie ! car dans tout cela c'est peut-être pour vous plus encore que pour moi que je tremble.

— Eh bien ! moi, mon amie, je ne tremble pas.

— Est-ce bien vrai ?

— Je vous le jure ! Vous avez à la vérité jeté un peu de trouble dans mon esprit par la gravité du préambule de vos confidences, mais à présent que j'ai tout entendu, je suis calme. Mettez votre main sur mon cœur, vous n'y sentirez que les battements tranquilles d'une joie profonde que rien n'inquiète.

— Je ne vous ai rien caché, — reprit la comtesse, — vous savez tout maintenant... tout, ma chère Cornélie.

— A quoi bon me donner cette assurance ? vous savez bien que mon cœur n'en a pas besoin. N'est-ce pas assez d'une seule

conscience pour deux amies telles que nous ?

Madame Falckenstein étreignit la baronne avec force contre sa poitrine, puis elle reprit en attachant sur elle un regard qui bien qu'interrogateur encore n'était plus anxieux :

— Ainsi vous êtes bien convaincue qu'ils s'aimeront comme nous souhaitons qu'ils s'aiment ?

— Que pourraient-ils faire de mieux, se voyant sans cesse ?

— C'est vrai... Mais promettez-moi toujours que vous veillerez sur lui, et que si son bonheur vous semblait en péril, vous feriez pour le sauver tout ce que je ferais moi-même... C'est mon repos, c'est ma vie que je vous demande..... C'est la sienne peut-être !

— Mais vous savez bien que je suis un peu sa mère aussi ! — s'écria madame de Stolberg en rendant à son amie l'étreinte qu'elle en avait reçue ; — il m'est si cher, que si je connaissais une femme qui me

parût plus digne qu'Amélie de porter son nom et de posséder son cœur, je vous l'amènerais et vous dirais : — *Sacrifiez-nous, et qu'il soit plus heureux!* — Et Dieu sait cependant si je désire avoir le droit de le nommer mon fils !

— Vous êtes un ange de bonté, Cornélie ! et je n'ai plus qu'à remercier le ciel de m'avoir donné une amie telle que vous... Lui aussi il vous est bien tendrement dévoué. Si vous aviez entendu le cri de joie qu'il a poussé quand je lui ai fait part de votre proposition, vous auriez été bien heureuse ; et ce matin il me disait en me parlant de tous les soins qu'il aurait pour Amélie et pour vous pendant votre voyage : — *Je me rappelle très bien dans quelle circonstance j'ai commencé à donner une place dans mon cœur d'enfance à ma cousine Amélie ; mais quant à madame de Stolberg, il me semble qu'elle y a toujours eu la sienne.* — Alors nous nous sommes entretenus du passé, et j'ai été confondue de la fidélité du souvenir qu'il en garde ; il n'y a pas jus-

qu'à ce badinage de vos fiançailles qui ne soit présent à sa mémoire, comme s'il datait d'hier.

— Ah ! oui, le *mariage de Sainte-Catherine avec l'enfant Jésus* ; — répondit en souriant la baronne dont le regard radieux rencontra le tableau du *Cremonense*, placé justement en face d'elle, comme dans la circonstance à laquelle son amie venait de faire allusion, à l'instant même. — Ainsi va la vie, — poursuivit-elle toujours souriante, — j'étais alors une belle fiancée, et maintenant je ne cesserai d'être un chaperon que pour devenir une belle-mère, puis ensuite une bonne vieille grand'mère. Eh bien ! ma chère comtesse, ce rôle est à tout prendre celui qui me convient le mieux : se reposer dans le bonheur de ceux qu'on aime, après qu'on a traversé les épreuves de la jeunesse, il n'y a rien de plus doux : je le sens avant même d'en faire la complète expérience.

— Que votre satisfaction me fait de bien, chère Cornélie ! La joie d'une âme comme

la vôtre ne peut pas tromper : c'est un avertissement du ciel ; aussi je crois maintenant que vous n'aurez que des choses consolantes à m'écrire. Avec quelle impatience je vais attendre vos premières lettres ! et celles qui viendront ensuite ! et toutes, mon Dieu ! et quand arrivera celle... mais il ne faut pas parler de retour encore. Vous me confierez vos plus faibles espérances, n'est-ce pas? et si par hasard vous aviez des craintes, vous compteriez assez sur mon courage pour me les confier aussi? mais vous n'en aurez point, puisque vous êtes parvenue à me prouver que les miennes n'étaient pas raisonnables. Cher et heureux Conrad ! tu auras une seconde mère quand la première n'existera plus !

— Ne vous attendrissez pas ainsi, ma chère comtesse : il peut rentrer d'un moment à l'autre.

— Plus qu'un mot, mon amie. Est-ce que vous ne voudriez pas avancer l'époque de votre retour en Allemagne, si vous ju-

giez dans votre sagesse que l'on peut hâter celle de leur mariage? Je sais qu'Amélie est bien jeune encore, cependant son caractère est si mûr, et sa santé a toujours été si bonne, qu'il me semble que nous pourrions sans inconvénient...

— Quand je vous aurai dit : — *ils s'aiment!* — interrompit madame de Stolberg, — vous déciderez de ce que nous devons faire, et vous serez obéie avec une promptitude qui ressemblera à de la soumission, mais qui n'en sera pas, je vous en avertis.

— Il n'y a que vous au monde pour dire les choses avec cette grâce, chère Cornélie! — s'écria la comtesse presque radieuse. Quelle douce et belle existence mon bien-aimé Conrad va avoir près de vous!

— Qui vous empêche de la partager, mon excellente amie? si vous voulez que je vous dise le fond de ma pensée, j'avais espéré que l'idée vous en viendrait.

— Elle m'est aussi venue, — répondit madame de Falckenstein, avec une timidité qui ressemblait à de l'embarras.

— Eh bien! encore une fois, qui vous empêche de la mettre à exécution? nous serons très à l'aise quatre dans ma grande voiture de voyage, et il y a une place pour la bonne madame Rapp dans celle de mes gens.

— Je me suis dit tout cela, chère amie, et bien d'autres choses encore; mais, vous savez? il y a ici ces chères tombes, dont je me suis promis de ne jamais me séparer pour longtemps.

— Les âmes des morts nous suivent partout, — répondit mélancoliquement la baronne, — ce sont nos anges gardiens.

— N'insistez pas, Cornélie... Je vous résisterais, et ce serait une souffrance pour moi. Je serai de cœur avec vous... mon âge, ma santé, ma tristesse et mes nombreux malheurs ne me permettent pas davantage: vous le comprenez, j'en suis sûre... ah! voilà nos enfants!

Effectivement on apercevait à l'extrémité de la terrasse sur laquelle donnaient toutes les fenêtres de la galerie, mademoiselle de Stolberg qui s'avançait appuyée sur le bras du président, avec qui elle semblait engagée dans une conversation sérieuse comme elle les aimait ; à quelques pas derrière eux venait Conrad, qui ne pouvait pas marcher très vite, parce que la petite Léontine s'était cramponnée aux basques de son habit, pour l'obliger à redescendre dans le parc, où elle aurait voulu rester à jouer jusqu'à l'heure du dîner.

Tous les quatre furent bientôt dans la galerie, qui réunit ainsi tous les nobles hôtes du château.

Le premier coup-d'œil que M. de Reinach jeta sur les deux amies, le mit à peu près au courant de ce qui s'était passé entr'elles, et il ressentit une joie très vive, qu'il sut communiquer à tout le monde.

Le reste de la journée et la soirée s'écoulèrent gaîment. La comtesse paraissait

aussi heureuse qu'elle pouvait l'être, avec son caractère, et à la veille d'une séparation qui restait toujours un sujet de tristesse pour elle, si elle n'était plus une cause d'inquiétude ; Conrad fut d'une amabilité brillante qui lui valut de la part d'Amélie deux ou trois de ces regards voilés et affectueux dont elle était si peu prodigue, et madame de Stolberg laissait éclater l'ivresse de son âme sur son visage qui n'avait jamais été aussi charmant.

— Conrad, — dit-elle pendant qu'on était réuni autour de la table à thé, — j'ai osé accepter les fonctions de votre mentor : m'en rendrez-vous l'accomplissement facile par votre soumission ?

— Oui, madame, si toutefois vous n'êtes pas trop sévère ; car vous devez savoir que j'ai été bien tendrement gâté jusqu'à ce jour, — répondit le jeune comte.

Et il porta à ses lèvres, avec une galanterie filiale des plus gracieuses, la main fluette de sa mère, à côté de laquelle il s'était assis, comme pour lui faire compren-

dre qu'il ne se trouvait nulle part aussi bien qu'auprès d'elle.

— Ne vous attendez pas à ce que je serai aussi indulgente que la comtesse, — reprit Cornélie en riant.

— Alors, à votre tour, baronne, attendez-vous à ce que je ne sois guère plus docile que Léontine, et avec cela bien moins aimable dans mes révoltes, qui n'iront cependant pas jusqu'à déserter.

Cet agréable badinage dura pendant quelques instants, puis l'entretien tourna sur le voyage. Il fut convenu qu'on gagnerait Dusseldorf par la route de terre, et qu'on remonterait le Rhin jusqu'à Bâle, où les voitures devanceraient les voyageurs embarqués sur le fleuve.

On resterait en Suisse jusqu'au milieu d'octobre, si la saison le permettait, et l'on descendrait dans le Tyrol par le Splügen. On se déciderait ensuite, soit en faveur de Venise, soit en faveur de Milan, pour passer le reste de l'automne; puis, l'hiver venu, on se rendrait certainement

à Rome ou à Naples, en faisant une pause de quelques semaines à Florence.

Il eût été difficile d'imaginer un plus charmant programme, aussi fut-il adopté sans contestation, après qu'on eut adressé à Amélie, qui en était l'auteur, les remercîments et les éloges qu'elle méritait pour l'intelligence dont elle avait fait preuve dans ces premiers arrangements qui pouvaient avoir la plus heureuse influence sur toute la durée du voyage.

A cette occasion, monsieur de Reinach ouvrit l'avis d'investir mademoiselle de Stolberg du titre et des fonctions de grand maréchal-des-logis, et Amélie accepta de la meilleure grâce du monde. Elle était trop véritablement raisonnable pour se choquer de tous les hommages qu'on rendait à la rectitude de son jugement et à la maturité de son esprit; puis elle savait qu'il n'y a rien que les hommes pardonnent mieux et envient moins que la supériorité du bon sens, parce qu'ils pensent sans doute qu'on peut très bien s'en passer.

Pendant toute cette soirée, qui se prolongea jusqu'à une heure presqu'indue pour le paisible château de Falckenstein, la comtesse n'eut pas la plus petite occasion d'être troublée dans la tranquillité d'âme que Cornélie lui avait rendue par ses ingénieuses paroles et surtout par son inébranlable confiance. Tout ce qu'elle vit, entendit ou observa eut l'heureux pouvoir de la convaincre que dans son ardent désir de marier son cher Conrad à Amélie, qui était à ses yeux la jeune fille la plus parfaite qu'elle eut jamais rencontrée, elle prenait le meilleur parti pour rendre ce mariage en quelque sorte inévitable. Elle en vint même jusqu'à se demander comment elle avait pu craindre un seul instant que mademoiselle de Stolberg n'eût pas tous les charmes et toutes les vertus que Conrad devait savoir apprécier mieux qu'un autre, lui dont le cœur était si noble et l'esprit si élevé, et quand elle accompagna la baronne dans son appartement, elle lui dit à voix basse, de la manière la plus ai-

mable, qu'elle avait calomnié son fils.

Le lendemain matin les deux amies eurent un second entretien confidentiel, auquel le président assista en sa double qualité de tuteur et d'ami. Là, le mariage des deux cousins, — c'est ainsi qu'on les appelait malgré leur parenté éloignée, — fut définitivement arrêté, sauf la réserve de leur mutuel consentement. On tomba d'accord ensuite que pour leur laisser toute liberté à cet égard, on se bornerait à abandonner leur imagination aux conjectures qu'il leur plairait de tirer du fait de leur vie commune pendant deux années, arrangement dont l'intention était assez visible pour leur permettre de la deviner s'ils se croyaient intéressés à le faire. En conséquence, madame de Falckenstein promit de ne pas dire à Conrad un mot qui pût l'éclairer prématurément, et de son côté madame de Stolberg s'engagea à observer la même réserve envers Amélie.

— C'est un mariage d'inclination en serre-chaude, — dit le président, — mais

l'amour, cette plante robuste qui croît partout, a quelquefois besoin de ces petites précautions. Ma chère comtesse, vous aurez la perle des belles-filles ; madame la baronne, nous vous donnons un gendre dont vous aurez le droit d'être fière. Comme son tuteur, je vous demande de ne pas le faire languir trop longtemps.

— Président, cela dépend d'eux, — répondit Cornélie.

— Peut-être alors pourriez-vous ne pas partir.

— Ce serait trop beau, mon ami, — dit mélancoliquement la comtesse, — bornons-nous à espérer leur retour pour le printemps prochain. Je me suis donné du courage pour deux ans, ne m'en ôtez pas une heure.

Dans l'après-midi de ce même jour, la baronne et Amélie retournèrent au château de Stolberg, où madame de Falckenstein et Conrad les rejoignirent le dimanche suivant, c'est-à-dire quarante-huit heures après.

La comtesse fut admirable de force et de sérénité au moment douloureux de la séparation. Elle versa des larmes, mais elles n'avaient rien d'amer ; elle bénit son fils agenouillé devant elle, mais ce fut sans éprouver cet horrible serrement de cœur que donnent les pressentiments sinistres ; et quand les lèvres appuyées sur son front, elle lui dit, — *que Dieu veille sur toi, mon enfant!* — il lui sembla entendre dans son cœur une voix qui lui promettait que sa prière serait exaucée par celui à qui elle l'adressait.

Seulement quand la lourde berline de voyage s'ébranla, ces quelques paroles s'échappèrent comme un cri des profondeurs de son âme :

— Cornélie, souvenez-vous de ce que vous m'avez promis.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME PROPOSE ET L'AMOUR DISPOSE.

CHAPITRE PREMIER.

A cette époque du début des évènements qui forment la trame de cette histoire, il n'y avait pas très longtemps que les bateaux à vapeur, déjà fort en usage aux États-Unis et en Angleterre, existaient sur le Rhin, à l'état de grande et régulière entreprise ; et comme cette merveilleuse nouveauté avait changé brusquement les habitudes de la foule, il en résultait que ce moyen de locomotion si prompt et si facile, s'il excitait vivement la curiosité des

populations étonnées et peut-être même un peu inquiètes, n'attirait encore qu'un nombre assez restreint de voyageurs, composé en général de personnes appartenant aux classes de la société les plus élevées en réalité ou en apparence. La bourgeoisie des petites villes situées dans les environs du fleuve persistait à se servir des anciennes barques à voiles ou remorquées par des chevaux, quoique la lenteur de leur marche fût le moindre de leurs inconvénients ; et les habitants de la campagne suivaient cet exemple, qu'ils croyaient dicté par la prudence.

Parmi ces derniers, quelques-uns étaient fermement convaincus qu'une grande machine qui cheminait toute seule, en lançant de la fumée et des flammes, ne pouvait être poussée que par le diable renfermé dans ses entrailles.

A ce propos nous ferons remarquer à nos lecteurs, qui eux-mêmes ont peut-être été déjà dans le cas de le reconnaître plus d'une fois, que le progrès, sous quelque

forme qu'il se présente, n'est jamais accepté d'abord par ceux qu'il intéresse le plus directement. Il reste très longtemps un objet de luxe avant de passer à l'état de chose de première nécessité, tant la matière a toujours peur de l'esprit chez la pauvre espèce humaine.

Le paquebot le *Frédéric-Guillaume*, de la compagnie de Dusseldorf, sur lequel madame de Stolberg, Amélie et Conrad s'étaient embarqués dans cette ville, le mardi 10 août 18.., par un temps magnifique, offrait une preuve frappante de ce que nous venons de dire, pour être fidèle à l'habitude que nous avons prise de jeter de temps en temps une réflexion bonne ou mauvaise, juste ou fausse, triste ou gaie au milieu de nos récits qui n'en sont ni meilleurs ni pires. Son vaste pont, à la galerie peinte à neuf et au plancher recouvert d'un sable fin et brillant, qui lui donnait l'apparence proprette d'une tabagie de quakers hollandais, et sa longue et large tente de coutil vert et blanc, relevé

d'une frange écarlate, n'avaient reçu ou abrité au départ, ce jour là, outre les trois personnes que nous avons nommées plus haut, que huit ou dix passagers qui s'étaient tous établis dans la partie du paquequebot réservée aux places de première classe.

Il n'y avait aux secondes que des domestiques et une petite troupe de ces musiciens nomades qu'on rencontre partout en Allemagne, et auxquels on pardonne la vigueur infatigable de leurs poumons en considération de la fatigue douloureuse empreinte généralement sur leurs visages.

La société des premières se composait d'abord de deux jeunes Anglais, dont la tenue irréprochable et la mine fièrement ennuyée et maussadement digne ne laissaient aucun doute sur le rang qu'ils occupaient dans la portion la plus *respectable* de la hiérarchie sociale de leur pays. Venaient ensuite quelques-uns de ces chevaliers d'industrie, aux grosses bagues armoriées, aux épingles exorbitantes et aux décora-

tions fallacieuses qui pullulent sur le Rhin à cette époque de l'année, en attendant que l'hiver les ramène à Paris ou à Londres, où ils peuvent alors exercer leurs talents sur un plus vaste théâtre. Mais, fort heureusement pour les autres voyageurs, réduits ainsi au nombre de cinq, pour le quartier aristocratique du *dampfschiff le Frédéric-Guillaume,* celui-ci devait déposer, chemin faisant, ses majors de fantaisie et ses diplomates de tripot à proximité des nombreux établissements de *roulette* et de *trente et quarante,* dont les deux rives du fleuve-roi ont été dotées par la bonté paternelle des divers souverains du pays, nouveaux Vespasiens qui, à l'imitation de leur vertueux modèle, pensent sans doute que l'argent a toujours un parfum délicieux alors même qu'il vient d'une source parfaitement impure et incontestablement honteuse.

A tout prendre, nos trois amis n'avaient pas trop à se plaindre de la composition de leur paquebot ; car les deux Anglais au-

raient très bien pu être flanqués d'une douzaine de sœurs ou de cousines, et les *grecs* être escortés de quelques-unes de ces créatures qui marchent volontiers à leur suite, pour arracher le menu duvet des oisons qu'ils plument.

Les premiers semblaient d'ailleurs peu disposés à sortir facilement de leur dédaigneuse réserve, en supposant même qu'on les provoquât à se montrer plus sociables, et bien que les autres parussent enclins à la familiarité, comme tous les gens de leur profession, ce qu'indiquaient les sourires agréables qu'ils promenaient autour d'eux et l'air vainqueur avec lequel ils relevaient leurs moustaches en crocs ou peignaient leurs énormes favoris, il était aisé de voir qu'un regard froid suffirait pour les faire rentrer dans leur coquille.

Madame de Stolberg, chez laquelle une très profonde connaissance du monde venait en aide à une sagacité exquise et à un tact des plus fins, n'eut pas besoin de se livrer à de bien longues et à de bien labo-

rieuses observations pour juger les premiers compagnons de voyage que le hasard leur avait donnés à Dusseldorf. Elle comprit donc presque tout de suite que les deux Anglais étaient des hommes de très bonne compagnie, que l'on pourrait, dans l'occasion, encourager à se départir de leur évidente détermination à se tenir à l'écart, et les beaux *messieurs* à décorations fantastiques et à bagues à la chevalière, des *espèces*, — comme dit l'immortel Saint-Simon, — qu'il faudrait toujours et impitoyablement repousser à une distance respectueuse.

En conséquence, au repas de l'après-midi, qui réunit toute la colonie autour de la table commune, que la beauté du temps avait permis de dresser sur le pont, la baronne fut naturellement obligeante, autant que les circonstances le permettaient, pour les deux premiers, et elle éleva entre elle et les empressements obséquieux des autres l'infranchissable barrière d'une politesse glaciale et même un peu mépri-

sante, qui eut très promptement raison de leur courtoisie de mauvais goût et de leur gauche assurance. Ces dignes filous comprirent d'autant plus vite ce que cela signifiait, que s'ils ne s'étonnaient guère quand ils rencontraient des dupes qui voyaient en eux de véritables grands seigneurs, ils avaient de très bonnes raisons pour s'étonner encore moins de trouver des gens d'esprit qui, les prenant pour ce qu'ils étaient réellement, leur faisaient subir des affronts sans le moindre scrupule.

Cette conduite prudente de Cornélie fut imitée par Conrad, qui ne se serait peut-être pas avisé de lui-même de la tenir s'il eût été abandonné à ses propres inspirations, et elle obtint l'assentiment tacite d'Amélie, à laquelle il semblait quelquefois que sa gracieuse mère était un peu trop facilement prompte à la bienveillance dans l'habitude de la vie.

Mademoiselle de Stolberg, dont tous les agréments étaient sérieux, n'avait pas encore compris que la grâce est en quelque

sorte le parfum de cette fleur mystérieuse qu'on appelle la bonté chez une femme de bien qui est modeste.

Cette première matinée d'une existence commune fut parfaitement agréable pour nos trois voyageurs, et en particulier pour le jeune comte de Falckenstein, qui avait bien des motifs de plus que ses deux amies d'être satisfait de sa destinée. D'abord, comme toutes les âmes ardentes, il était resté jusqu'au dernier moment, sans en rien dire à personne, en proie à la crainte vague de quelque obstacle imprévu venant tout à coup s'opposer à ce voyage dont il avait accueilli la pensée avec une joie qui allait jusqu'à l'ivresse ; puis tout était nouveau dans ce qu'il voyait, et sa riche imagination prêtait des charmes aux choses qui en étaient le plus dépourvues. La plaine assez triste que le Rhin parcourt depuis Dusseldorf jusqu'aux environs de Cologne, lui paraissait une contrée si belle, qu'il ne pouvait croire que rien de plus riant s'offrît jamais à ses regards enchan-

tés. Il s'extasiait à la vue d'objets qui n'avaient jamais attiré l'attention d'aucun voyageur, et quand il confiait ses impressions à ses compagnes, il trouvait pour les peindre des expressions d'une poésie naïve qui témoignaient de la sincérité de son contentement. Un hameau à demi caché dans la verdure, un clocher qui montrait à l'horizon lointain son élégante silhouette sur l'azur étincelant du ciel, un castel dont la façade toute moderne se mirait coquettement dans les eaux limpides du fleuve, une troupe joyeuse d'enfants des deux sexes courant sur le rivage, la chanson aux lèvres et la chevelure au vent, et une foule d'autres objets, tous aussi peu extraordinaires que ceux-là, lui arrachaient des cris d'admiration qui divertissaient beaucoup madame de Stolberg, et faisaient penser à la grave et calme Amélie que si un enthousiasme aussi bouillant et aussi facile n'atteignait pas les proportions effrayantes de la folie lorsqu'il aurait de véritables motifs d'éclater, il tomberait infailliblement

dans la langueur de l'indifférence ou dans le dégoût qui suit toujours le renouvellement prolongé des mêmes émotions.

Cornélie, à l'esprit de laquelle une semblable crainte ne s'était pas encore présentée, jouissait avec une satisfaction profonde de l'ivresse de cette âme si ardente dans ses sensations inépuisables et si candide dans ses épanchements; et comme elle ne cachait pas au jeune comte qu'elle était heureuse de son bonheur, lui n'en était que plus disposé à le lui laisser voir dans toute son étendue.

Conrad d'ailleurs avait été élevé dans le respect du culte passionné que tous les vrais Allemands professent pour l'antique renommée du fleuve dont le nom retentit comme un écho glorieux à chaque page de l'histoire des peuples de la Germanie. Les vieilles légendes du Rhin, si remplies de poésie et de mystère, avaient charmé les premières années du réveil de sa belle intelligence, et avant cette époque il s'était plus d'une fois endormi, dans son berceau

ou sur les genoux de sa mère, au doux murmure de la voix de sa chère Cornélie, qui lui chantait une de ces ballades naïves que la tradition a conservées jusqu'à nos jours. Tout ce qui s'offrait à sa vue était donc en quelque sorte la réalisation des rêves qui avaient exercé le plus d'empire sur son imagination, et chaque fois que cette enivrante certitude se présentait à son esprit, il y retrouvait en même temps des souvenirs qui faisaient battre délicieusement son cœur.

A Cologne, où l'on arriva de très bonne heure, on annonça aux passagers du *Frédéric-Guillaume* qu'ils avaient tout le temps de visiter les curiosités de la ville, attendu qu'on n'en repartirait qu'à l'entrée de la nuit pour gagner ensuite Mayence en une seule traite, sauf quelques courtes haltes pour prendre sur le parcours du paquebot les personnes qui voudraient s'embarquer, ou déposer celles qui devaient s'arrêter en chemin.

Nos voyageurs perdaient à cet arrange-

ment la vue du site pittoresque et grandiose des *Sept-Montagnes ;* mais le lendemain matin, à partir de Coblentz, où ils seraient rendus au point du jour, ils se trouveraient amplement dédommagés par le spectacle de cette longue suite de merveilles si justement vantées et toujours si admirées de tous les touristes de l'Europe.

Ces merveilles, Conrad en avait étudié le détail et noté dans sa mémoire l'ordre de leur apparition, au moyen d'une de ces étroites et interminables cartes à images qui sont en permanence sur les tables de tous les paquebots du Rhin, pour la plus grande commodité des voyageurs, et en particulier de quelques Anglaises, qui, plus désireuses de préserver leur teint de l'ardeur du soleil que curieuses de contempler la belle nature face à face, jugent la plus magnifique contrée de l'Allemagne sans quitter le siége qu'en s'embarquant elles ont accaparé avec l'aplomb de l'esprit d'envahissement qui caractérise les femmes de leur nation.

Il y a tant de belles choses à voir à Cologne, et nos voyageurs avaient si peu de temps à passer dans cette ville, que l'idée ne leur vint pas d'entrer dans une auberge. Ils prirent, sur le quai devant lequel on les avait débarqués, une voiture qui les conduisit à la cathédrale, dont l'achèvement n'était pas encore résolu, comme si le génie moderne n'osait pas toucher à cette œuvre gigantesque de la foi robuste des siècles écoulés. Ils visitèrent ensuite successivement l'Hôtel-de-Ville, l'immense chapelle des Jésuites, la petite église Saint-Pierre et son magnifique tableau de Rubens, et enfin la maison de modeste apparence où naquit ce grand artiste, et dans laquelle mourut, soixante-sept ans après, la faible et tracassière Marie de Médicis, cette veuve d'un grand homme, qui ne sut trouver que des ingrats dans les nombreuses créatures qu'elle s'était faites, et qu'un proscripteur sans entrailles dans le fils qu'elle avait essayé d'élever de manière à ce qu'il fût toujours l'esclave docile de ses

changeantes volontés : morne fantôme de roi, qui devint pour elle le spectre implacable d'une rancune qu'il poussa jusqu'à lui refuser un tombeau dans sa patrie adoptive.

Un peu avant huit heures, madame de Stolberg et ses deux enfants, — c'est ainsi que la baronne se plaisait à appeler Amélie et Conrad, bien que ce dernier eût protesté galamment, pour sa part, contre cette qualification amicale qui le rajeunissait un peu trop, au gré de ses prétentions à être déjà un homme fait ; — madame de Stolberg et ses deux enfants, — disons-nous comme elle, — regagnèrent en toute hâte le *Frédéric-Guillaume*. Ce n'était pas sans raison qu'ils se pressaient d'arriver, puisqu'il y avait quelques instants déjà qu'on apercevait, parmi les mâts et les voiles des embarcations de toute sorte qui stationnent entre Cologne et Deutz, la haute cheminée de fer du paquebot, barriolée des lugubres couleurs prussiennes, lançant vers le ciel d'épais tourbillons de fumée

noire, qu'illuminait de temps en temps, grâce à la demi-obscurité du crépuscule parvenu à la moitié de sa rapide carrière, une gerbe d'étincelles brillantes. Chacune de ces lueurs fugitives semblait dire aux voyageurs dispersés dans les environs, — que l'heure du départ ne tarderait plus beaucoup à sonner.

Les deux Anglais occupaient encore sur le pont du *Frédéric-Guillaume* les mêmes places où ils s'étaient installés à la fin du repas de la matinée, pris en marche, ainsi que nous l'avons dit.

Ils tournaient toujours fièrement le dos à la vieille cité d'Agrippine, qu'ils n'avaient pas visitée, sous l'ingénieux prétexte qu'ils y étaient déjà venus, l'année précédente... de la même manière.

Ce fut du moins ce qu'ils apprirent, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde, à Conrad, avec lequel ils s'aventurèrent à entrer un peu plus tard en conversation, après avoir enfin reconnu

que c'était bien à un ~~very~~ perfect *gentleman* qu'ils avaient affaire.

Ces premiers rapports une fois établis, le jeune comte, qui trouva les deux insulaires bien élevés et d'une originalité assez spirituelle pour être amusante, les présenta régulièrement et surtout *solennellement* à la baronne, et ils ne tardèrent pas à subir l'influence du charme qu'elle exerçait sur toutes les personnes qui avaient le bonheur de l'approcher, si rebelles qu'elles fussent à la séduction.

Sir Francis Murray et son ami sir William Morton, tous deux baronnets de noble race, remontaient aussi le Rhin jusqu'à Bâle, avec l'intention arrêtée longtemps à l'avance de parcourir ceux des cantons de la Suisse qui avoisinent l'Italie. C'étaient les seuls qu'ils ne connussent pas encore aussi bien que la ville de Cologne : il est vrai qu'ils ne les avaient jamais traversés en se rendant ailleurs.

Cette circonstance de projets parfaitement semblables, qui devait nécessaire-

ment avoir pour résultat de remettre tôt ou tard ces cinq personnes en présence les unes des autres, fit d'abord que, tout en s'observant des deux côtés avec une attention plus scrupuleuse, elles n'en furent que mieux disposées à se donner de mutuels témoignages de bienveillance. Chacune d'elles se dit ensuite que puisque, selon toutes les probabilités, les deux petites troupes étaient destinées à parcourir souvent le même trajet entre le lever et le coucher du soleil, et à se rencontrer quelquefois par hasard dans les mêmes gîtes à l'entrée de la nuit, on n'avait rien de mieux à faire que de chercher à acquérir la certitude que l'on se convenait réciproquement assez pour pouvoir se réunir volontairement dans l'occasion, si cela devait ajouter quelque chose à l'agrément ou à la sûreté du voyage.

Une heure passée dans le grand salon du paquebot, autour d'une table à thé, n'amena que des découvertes parfaitement agréables pour tout le monde; de sorte

que quand on remonta sur le pont, débarrassé de sa tente, pour jouir des charmes de la soirée, qui était vraiment magnifique, une sorte d'intimité régnait entre les cinq personnes composant la petite colonie, parce que, en attendant de plus amples informations sur les caractères, on était désormais assuré de cette égalité parfaite dans les positions sociales, qui atténue d'une manière sensible les inconvénients des nouvelles relations.

Amélie elle-même était de cet avis, car elle avait dit tout bas à sa mère, pendant que celle-ci l'enveloppait d'un grand châle pour la préserver de la fraîcheur de la nuit :

— Ces Anglais me paraissent des hommes de bonne compagnie. Ils ont de l'esprit, de l'originalité et une instruction solide qui me plaît. Il me semble aussi que mon cousin les trouve très bien. Nous avons fait là une bonne rencontre.

Madame de Stolberg n'eut pas besoin de complaisance pour déclarer qu'elle était

de cet avis : elle le partageait complètement.

Si cette première journée de voyage n'avait rien laissé à désirer au jeune comte, encore émerveillé de tout ce qu'il avait vu et senti depuis le matin, les heures qui en furent la continuation apportèrent à son âme naturellement enthousiaste, et qui n'avait pas cessé d'être neuve pour l'admiration, des enchantements d'un autre genre, mais peut-être plus vifs et plus profonds encore. Le ciel était étincelant et pur dans toute son étendue, et grâce à la douceur de la température, on pouvait rester sur le pont du paquebot pour jouir sans obstacle de la magnificence d'une de ces belles nuits d'été qui ont à la fois tant de beauté visible et tant de charme mystérieux. Le *Frédéric-Guillaume,* plus rapproché de la rive gauche que de la rive droite du fleuve, parce que le courant contre lequel il devait lutter opposait moins de résistance de ce côté, fendait les flots, avec une robuste lenteur, à quelques pieds de

distance seulement de la berge, au-dessus de laquelle on voyait tour à tour paraître, disparaître, reparaître et se cacher encore, les lumières des hameaux dispersés çà et là dans la verdure aux alentours du rivage ou au loin dans la campagne. Après Bonn, la jeune et joyeuse cité universitaire, la contrée, illuminée tout à coup par la douce clarté de la lune qui venait de s'élever au-dessus des collines situées à l'horizon du côté de l'orient, prit un aspect magique qu'elle n'avait pas eu jusqu'alors. Les ondulations du sol se dessinèrent plus nettement, sans perdre néanmoins tout à fait l'indécision poétique de leurs contours; des groupes de maisons d'une blancheur éblouissante, dont les toits d'ardoise brillaient comme des miroirs, se montrèrent subitement au milieu des masses obscures de feuillage qui les entouraient, et quelques vieilles tours se détachèrent, de distance en distance, sur l'azur éclatant du ciel, semblables à des géants de pierre qui se seraient dressés brusquement dans l'om-

bre et le silence, pour proposer l'énigme de leur passé enfoui dans la profondeur des siècles aux vagues rêveries du poète ou aux laborieuses méditations du chroniqueur.

— Vous admirez sans doute comme moi, ma cousine, — dit à Amélie Conrad qui n'avait pas parlé depuis longtemps, absorbé qu'il était par une contemplation muette, dont n'avait pu l'arracher la spirituelle causerie de madame de Stolberg, occupée à défendre vivement le génie littéraire de l'Allemagne contre les attaques de sir Francis Murray et de sir William Morton.

— Comme vous, mon cousin, — répondit Amélie, — je n'ai pas cette orgueilleuse prétention.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Pour la raison la plus vulgaire du monde : il m'est impossible d'admirer beaucoup quand je ne vois les objets qu'à moitié.

— Ce qu'on ne voit pas on cherche à le deviner.

— Je manque de pénétration.

— Qui vous empêche alors de rêver au gré de votre fantaisie ce qui échappe à votre intelligence ?

— Je n'ai pas d'imagination, Conrad. Vous trouvez peut-être que c'est un malheur, mais moi je ne suis pas de cet avis. A quoi cela me servirait-il, par exemple, de me figurer au milieu de ce paysage, tantôt plongé dans une obscurité profonde et tantôt mal éclairé par une lumière douteuse, une foule de choses qui peut-être n'y sont pas?

— Cela vous servirait, ma cousine, à vous récréer l'esprit et peut-être même à vous réjouir le cœur.

— Vous vous exprimez là en enthousiaste, ce que je ne suis pas, comme vous savez, mon cher Conrad.

— Quoi ! Amélie, vous n'éprouveriez pas une secrète jouissance à penser que le bonheur habite dans ces maisons si rian-

tes, et vous n'aimeriez pas à vous représenter les grandes scènes dont ces orgueilleuses ruines d'une époque vraiment héroïque ont été le théâtre?

— Je craindrais trop de me tromper en me disant qu'il n'y a que paix et joie dans le temps où nous vivons, et qu'il n'y eut que gloire et grandeur dans le passé que vous rappellent ces débris?

— Et quel inconvénient verriez-vous, ma cousine, à vous faire ces douces et belles illusions?

— De n'être pas dans le vrai, ce qui en est un grand à mes yeux.

— Ah! quel esprit positif vous avez, ma chère Amélie! — s'écria Conrad en élevant la voix sans s'en apercevoir.

Ce brusque changement de ton, dans l'aparté jusqu'alors très paisible des deux cousins, attira l'attention de la baronne, et elle interrompit aussitôt la conversation pour demander au jeune comte ce qui l'animait ainsi.

— Veuillez répondre pour nous deux,

Amélie, — repartit Conrad qui avait trop de délicatesse dans l'âme pour révéler un entretien confidentiel, roulât-il même sur un sujet insignifiant, comme cela était dans la circonstance présente.

Mademoiselle de Stolberg se hâta de mettre sa mère au courant de ce qui s'était passé, et elle le fit avec la loyauté qu'elle apportait à toutes ses actions, sans en excepter les moins importantes.

— Si grand que soit mon désir d'être partiale pour ma fille, — reprit la baronne en souriant de la frivolité de l'objet du débat, — je ne puis approuver ni blâmer d'une manière absolue ces deux façons si différentes l'une de l'autre d'envisager une même chose : chacun de vous a raison à son point de vue particulier, et je suis sûre qu'avec le temps vous vous mettrez d'accord ; qui sait même si alors vous ne découvrirez pas qu'au fond vous l'avez toujours été ?

— Voilà une réponse que plus d'un homme d'État d'un pays constitutionnel

vous envierait, madame la baronne, — dit sir Francis Murray, que l'incomparable bonne grâce de Cornélie avait mis complètement à son aise autant qu'il pouvait l'être. — Evidemment, — continua-t-il, — vous voulez ménager le pouvoir et l'opposition.

— Puis-je savoir dans lequel des deux vous me rangez, monsieur? — demanda Amélie, avec son calme habituel.

— Dans le premier, sans aucun doute, mademoiselle, — repartit l'Anglais en donnant à sa voix une intonation qui semblait plutôt trahir une arrière-pensée d'épigramme qu'une intention de galanterie.

Sir Francis, bien qu'il n'eût pas ce genre de pénétration qu'on lit de prime abord sur la physionomie des gens, avait cependant parfaitement deviné le caractère froid et déjà un peu dominant de mademoiselle de Stolberg.

— J'aurais peut-être le droit, — reprit celle-ci, — de vous prier de m'apprendre

ce qui vous a donné de moi cette opinion ; mais je ne suis pas curieuse.

— Et moi qui le suis, — ajouta vivement la baronne, — j'ai bien envie d'exiger de vous que vous me disiez pourquoi il vous plaît de réduire mon rôle de mère à celui de souverain qui règne et ne gouverne pas.

Pendant ce petit moment de conversation générale, Conrad s'était retiré un peu à l'écart, et il n'avait pas tardé à retomber dans l'admiration silencieuse dont il n'était momentanément sorti que pour demander à sa jeune cousine si elle la partageait.

Le *Frédéric-Guillaume* se trouvait alors à la hauteur de l'admirable site *des Sept-Montagnes*, et le spectacle était devenu en peu d'instants d'une beauté vraiment imposante.

La lune parvenue justement au-dessus du fleuve, très rapide en cet endroit, et de plus agité par le passage du paquebot, dessinait sur sa surface mobile des arabes-

ques d'or d'un merveilleux effet dans leur forme toujours changeante, et versait sur les sommets une vive lumière qui s'adoucissait par degrés à mesure qu'elle glissait vers le rivage.

Au bout d'une demi-heure, madame de Stolberg s'approcha du jeune comte, posa sa main sur son bras et lui dit à voix basse :

— Il me semble, mon ami, que c'est un peu en égoïste que vous jouissez de cette belle nuit.

— C'est que j'ai cru m'apercevoir que j'étais seul à en comprendre les incomparables beautés, — répondit Conrad, qui avait tressailli involontairement au contact de la main de Cornélie.

— C'est bien de l'orgueil à vous, — reprit affectueusement la baronne, — je ne vous connaissais pas ce défaut.

— J'en ai bien d'autres encore à vous montrer.

— J'ai découvert aussi que vous étiez susceptible ; car vous en voulez à ma fille,

n'est-ce pas?... je m'en doutais et je suis venue un peu pour vous faire entendre raison : j'espère que ce ne sera pas difficile.

— Penseriez-vous comme elle?

— A mon âge je n'y suis pas obligée, mon enfant; mais si j'avais le sien, je croirais probablement plus convenable de dissimuler ce que mes impressions auraient de trop vif.

— Même avec un ami?... un frère?

— Amélie n'est pas votre sœur, Conrad; elle est même très peu votre cousine, car les liens de notre parenté ne seraient presque rien s'ils n'étaient fortifiés par ceux de notre vieille amitié. Réfléchissez un peu, mon ami, et vous comprendrez, j'en suis convaincue, que vous devriez savoir gré à ma fille de sa réserve avec vous.

— Mais je la lui pardonne de tout mon cœur, ma chère baronne.

— Ce n'est pas assez.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus.

— Je viens de vous le dire : considérer cette réserve, dont vous êtes choqué, parce que le sentiment délicat qui l'inspire vous a échappé jusqu'à ce moment, comme la marque de distinction la plus flatteuse qu'une jeune fille bien élevée puisse donner à un homme qu'on lui permet de traiter en ami.

— Je vous assure cependant, baronne, que nul ne rend plus que moi justice complète aux bonnes et charmantes qualités d'Amélie. J'admire le jugement parfait qu'elle montre pour toutes choses et en toutes circonstances; je sais depuis longtemps qu'il y a toujours à gagner dans sa conversation, aussi ai-je un grand plaisir à causer avec elle, bien que nous soyons rarement d'accord, ainsi que vous avez pu le remarquer; seulement, comme je sens que mon penchant incurable à l'enthousiasme n'est pas une recommandation à ses yeux, qui examinent tout avec le calme de la raison, je suis très décidé à le lui laisser voir moins facilement désormais, ne

fût-ce que pour lui être plus agréable, si cela dépend de moi.

— Ce sera mal la connaître, mon ami ; car avant tout elle fait cas de la sincérité, cette belle vertu que vous possédez à un degré si éminent.

— Ce n'est pas l'abdiquer que de chercher à devenir réservé comme elle, ma chère baronne.

— Tenez pour certain, Conrad, qu'elle en jugera tout autrement, parce qu'elle sait que les hommes ont l'heureux privilège de n'être pas condamnés à cacher leurs impressions, si vives qu'elles soient.

— Les hommes seuls ?

— Et les femmes qui ne sont plus jeunes... comme moi, par exemple. Aussi, quand vous voudrez donner libre carrière à votre imagination poétique... un peu romanesque peut-être, adressez-vous à votre vieille amie : elle déraisonnera volontiers avec vous pendant quelques instants.

— Oh ! je sais bien que vous, ma chère baronne, vous ne me raillerez jamais, — répondit Conrad, — vous avez toujours été si adorablement bonne pour moi depuis que j'ai le bonheur de vous connaître, c'est-à-dire depuis que j'existe.

— Ceci est encore une plainte indirecte portée contre Amélie ; et je ne saurais accepter un éloge qui me semble fait à ses dépens. Voyons, Conrad, soyez franc avec moi..... que reprochez-vous à ma fille ?

— Une seule chose.

— Quelle est-elle ?

— Tenez-vous absolument à la savoir ?

— Oui.

— C'est que moi, j'aimerais mieux ne pas vous la dire.

— Pauvre excuse, mon ami, puisqu'il s'agit de m'être agréable.

— Eh bien ! je reproche à votre fille de ne pas assez ressembler à sa mère.

— Pour cette fois, je suis obligée de con-

venir que vous avez parfaitement raison, Conrad; car Amélie est parfaite, tandis que moi je suis bien loin de l'être. C'est une double découverte qu'il ne tiendra qu'à vous de faire, quand cela pourra vous être agréable, sans vous donner d'autre peine que celle de nous observer un peu toutes deux, comme si nous étions pour vous des inconnues... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ce soir. J'étais venue aussi pour vous prier de ne pas rester plus longtemps à l'écart ainsi qu'un rêveur fâcheux, que vous n'êtes point. Rejoignons ensemble nos compagnons, et soyez aimable comme vous savez l'être quand vous voulez. Je vous le demande un peu pour vous, mais surtout pour moi, à qui votre esprit est indispensable en ce moment, parce que j'ai entrepris de mettre en valeur notre chère Allemagne devant ces orgueilleux insulaires qui ont l'audace de me soutenir qu'il n'y a rien au-dessus de leur triste pays, dont ils s'éloignent cependant aussi souvent qu'ils le peuvent... Vous voyez

donc, mon ami, que j'ai absolument besoin de vous.

— J'aurais cédé à moins de grâce, chère baronne, — murmura Conrad d'une voix profondément émue et en se levant pour suivre Cornélie, qui s'était un peu éloignée de lui. — Oh! dites-moi toujours, sans la moindre contrainte, tout ce que vous voudrez que je fasse, — reprit-il, — il ne m'arrivera jamais de n'être pas heureux de vous obéir à l'instant même... vous en êtes bien convaincue, n'est-ce pas?

— Oui, mon enfant, — reprit madame de Stolberg avec précipitation, — ne suis-je pas pour vous une seconde mère? — ajouta-t-elle au moment où ils atteignaient l'endroit du pont où elle avait laissé Amélie, tenant tête de son mieux aux deux Anglais quelques minutes auparavant.

Soit que le jeune comte eût à cœur de montrer tout de suite à Cornélie que l'espèce d'engagement qu'il venait de contracter n'était pas une vaine parole, soit qu'il attachât une grande importance au triom-

phe de la cause qu'on l'avait convié à défendre, toujours est-il qu'il prit immédiatement une part très vive et très efficace à la discussion, tout à coup ranimée par sa présence.

Il y déploya, avec un naturel plein de grâce, un esprit charmant, une verve étincelante, une connaissance sérieuse des hommes et des choses, et tout cela sans manquer une seule fois à toutes les délicatesses de la plus exquise urbanité. Madame de Stolberg était profondément heureuse de voir tant de maturité unie à tant d'éclat dans cette jeune intelligence, au réveil de laquelle elle avait en quelque sorte assisté autrefois, et pour que rien ne manquât à son bonheur, il lui semblait que toutes ses douces émotions avaient un écho dans l'âme de sa chère Amélie.

Les deux Anglais soutinrent bravement le choc de ce formidable joûteur, et le champ de bataille fut défendu par eux pied à pied. Il va sans dire qu'ils ne se reconnurent pas vaincus; mais ils eurent le bon

esprit, — il y a des gens à qui il ne faut pas trop demander, — de convenir, sans s'expliquer davantage, que la victoire était au moins incertaine, et Conrad leur répondit avec autant de finesse que de grâce, que cette déclaration suffisait à son orgueil.

Un peu avant le jour, la baronne et sa fille quittèrent le pont pour prendre quelques instants de repos et se soustraire au froid du matin, dont la vivacité commençait à se faire sentir; les deux Anglais suivirent leur exemple, et le jeune comte enveloppé dans un grand manteau, retourna s'asseoir près de l'homme placé au gouvernail du *Frédéric-Guillaume*, pour se faire nommer successivement tous les sites que l'aurore allait bientôt éclairer.

Il avait un motif de satisfaction de plus dans l'âme, car madame de Stolberg lui avait dit avant de s'éloigner qu'elle était contente et fière de lui, et il croyait se souvenir qu'Amélie avait approuvé par un regard plus affectueux que d'habitude ces bienveillantes paroles qu'il lui semblait

entendre retentir encore à son oreille.

Pendant qu'il s'abandonnait aux douces pensées que cette circonstance faisait naître dans son esprit, sir Francis et son ami, tous deux étendus sur des divans dans leur cabine, se communiquaient leurs observations sur les compagnons de voyage que le hasard leur avait donnés.

— Ainsi, William, — disait le premier, — vous pensez qu'il n'y a là rien de plus que des liens de parenté?

— Je n'y ai pas vu autre chose, mon cher Francis.

— Et vous croyez que cela pourra aller ainsi pendant les deux années que doit durer cette association de deux femmes charmantes, — car, ne vous en déplaise, je trouve la mère aussi bien que la fille, — et d'un jeune gentilhomme qui est vraiment fort agréable?

— Je ne réponds nullement de l'avenir et me garderai bien de le prophétiser, mais pour le moment, mon cher Murray, l'amour n'est pas encore de la partie, comme

vous le supposez, ou s'il existe, c'est à l'état de germe imperceptible à l'œil nu.

— Ce n'est certes pas faute de tout ce qui le fait éclore subitement et pousser très vite. Cette jeune fille est une ravissante créature, et j'aurais une très pauvre idée de son cousin, s'il ne finissait pas par l'adorer. Que diable ! Morton, il faut tenir plus de compte que cela des probabilités.

— Vous voyez des choses qui m'échappent, ou vous êtes doué d'une pénétration que je n'ai pas.

— Comment ! vous ne devinez point qu'on les fait voyager ensemble pour qu'ils en viennent bon gré mal gré à s'aimer?

— Oh ! pour cela je l'ai d'autant mieux deviné que madame de Stolberg nous l'a donné à entendre deux ou trois fois pendant que les jeunes gens étaient en conversation de leur côté ; mais si j'ai très bien compris que tel était le but qu'on se propose, je n'ai pas attaché une très grande importance à ce détail, parce que je me suis souvenu en même temps que vous,

mon cher Murray, et votre charmante cousine Eva, vous vous êtes justement pris en aversion par suite de l'imprudence qu'ont commise vos deux familles en usant d'un moyen à peu près semblable à votre égard. On voulait faire de vous des époux de l'âge d'or, et vous êtes au moment de plaider l'un contre l'autre comme des parents qui se détestent..

— Oh ! c'est bien différent.

— Où prenez-vous cette différence, mon cher ?

— Nos caractères étaient antipathiques l'un à l'autre.

— Ce que vous n'auriez jamais su avant d'être mari et femme, si on ne vous avait pas laissé toutes les facilités imaginables pour le découvrir : j'avais parfaitement prévu ce résultat lorsque lady Eva et vous vous êtes partis pour aller vous enfouir pendant six mois d'hiver dans le vieux château que votre grand'mère possède en Ecosse ; et j'ajouterai que c'est ce qui pou-

vait arriver de plus moral avec un homme de votre espèce, Murray.

— Bien grand merci, mon cher William. Si je ne me trompe, vous persistez à voir en moi un infâme sujet.

— C'est plus votre faute que la mienne : ne persistez pas à vous montrer tel, et je vous promets que je serai au moins aussi clairvoyant pour vos jeunes vertus que je l'ai été pour vos vieux vices.

— Je vous assure que je me corrige un peu tous les jours.

— Un peu tous les jours, Murray... à ce compte-là il faudra que vous parveniez à un bien grand âge pour être un saint dans votre vieillesse.

— Soyez juste : n'ai-je pas laissé à Londres une délicieuse maîtresse, et cela uniquement par excès de raison ?

— Dites par excès d'ennui, et vous serez beaucoup plus sincère. Tenez, Francis, je parie avec vous cinquante guinées que vous n'avez si peur que la place soit déjà prise dans le cœur de mademoiselle de

Stolberg que parce que vous avez quelque mauvais dessein sur elle. Je vous connais, vaurien.

— J'accepte le pari.

— C'est qu'alors vous avez déjà jeté votre dévolu sur la mère, et vous cherchez à vous flatter que le jeune comte, occupé de la fille, ne vous fera pas obstacle.

— Si j'ai des intentions de ce côté, elles sont parfaitement honnêtes.

— Des intentions honnêtes avec une veuve qui a au moins dix ans de plus que vous : vous vous moquez de moi, Murray ; mais au surplus cela ne m'inquiète pas pour cette respectable dame qui me paraît tout à fait revenue des vanités de ce monde et fort indifférente à ses joies.

— Est-ce vraiment votre opinion, ou ne me dites-vous cela que pour vous amuser à mes dépens, comme ce n'est que trop votre habitude ?

— Je suis sincère : la baronne me donne l'idée d'une femme qui n'ayant pas aimé encore, trouve qu'il est un peu tard peut-

être pour commencer. Toutes ses affections sont concentrées sur sa fille, cela saute aux yeux.

— Belle comme elle l'est et aussi jeune encore, cette abdication irrévocable me semble impossible. On renonce au culte public, mais on s'en dédommage par une foule de petites pratiques secrètes...

— Qui n'ont rien de commun avec vos intentions honnêtes, — interrompit William Morton. — Ainsi, mon cher, ou vous ne pourrez pas, ou vous ne voudrez pas réussir, je vous le prédis d'avance.

— Allez au diable, avec vos prédictions ! — s'écria Francis, — je vous ferai bien voir qu'elles n'ont pas le sens commun. Je vais dormir.

CHAPITRE II.

Pendant que sir Francis Murray songeait très sérieusement à charmer les ennuis du voyage en jetant le trouble dans l'heureuse et paisible organisation de madame de Stolberg, celle-ci dormait dans la joie, parce qu'elle voyait dans un rêve, douce continuation de ses plus chères espérances, Conrad qui la suppliait à genoux de lui accorder la main de sa cousine Amélie, qu'il aimait, — disait-il, — avec

tant de passion, qu'à la seule idée d'associer son sort à celui d'une autre femme, il sentait son cœur se glacer, comme s'il allait bientôt mourir.

On sait que presque toutes les Allemandes sont plus ou moins superstitieuses, et nous ajouterons que Cornélie ne faisait pas exception à cette règle à peu près générale. Il arriva donc que lorsqu'à son réveil elle retrouva dans son esprit le souvenir de ce songe, elle le considéra sans hésiter et très sérieusement, comme un avertissement du ciel, et, laissant sa fille dormir encore, sous la garde de mademoiselle Bertha, sa femme de chambre, elle remonta sur le pont, toute joyeuse de cette douce pensée, qu'elle voulait savourer au grand air.

Conrad, qui s'était promené à plusieurs reprises d'un bout du paquebot à l'autre, avait, pour le moment, repris sa place de prédilection à peu de distance du gouvernail.

Comme il n'y avait pas d'autre voyageur

sur le tillac, pour tenir son attention en éveil, il ne s'aperçut de la présence de madame de Stolberg que quand elle lui adressa la parole.

— Comment! Conrad, vous êtes déjà de retour ici? — lui dit-elle d'un ton d'affectueux reproche.

— Mais je n'en ai pas bougé, ma chère baronne, — répondit le jeune comte, dont le visage s'était illuminé d'une expression de joie extraordinaire en reconnaissant la voix de cette femme qui tenait une si grande place dans ses affections depuis sa plus tendre enfance.

— Quelle imprudence, mon ami! si la comtesse pouvait se douter que je vous surveille avec aussi peu de soin, elle me ferait de vifs reproches de ma négligence et de ma faiblesse. C'est mal à vous, Conrad, de m'exposer ainsi à perdre la confiance de ma meilleure et plus ancienne amie.

— Pardonnez-moi, chère baronne! mais je suis si heureux de vivre depuis hier,

que je ne voudrais pas perdre un seul instant du bien-être inexprimable que j'éprouve dans cette existence toute nouvelle.

— Et qui vous dit que le sommeil vous en ôterait quelque chose, enfant gâté que vous êtes?

— A coup sûr il n'y pourrait rien ajouter... au surplus, rassurez-vous, ma chère baronne, car je ne ressens aucune fatigue de ma nuit passée au milieu de cette atmosphère d'une douceur si fortifiante. Il me semble qu'elle m'a donné une énergie que je n'avais pas encore trouvée en moi jusqu'à ce jour.

— Je vous demande cependant, mon ami, de ne pas recommencer souvent une semblable expérience. Songez donc à quel point je serais désolée si la joie que me cause ce voyage était tout à coup suspendue par une circonstance aussi grave qu'une altération dans votre santé, ne fût-elle que passagère et peu sérieuse... J'ai promis à votre tendre mère de vous re-

mettre dans ses bras heureux et bien portant.

— Quoi ! ma chère baronne, elle vous a chargée aussi de veiller sur mon bonheur ?

— Mais sans doute.

— Ce n'est pas pour obtenir de moi plus de soumission, que vous me dites cela, baronne ?

— Non, en vérité... mais on dirait, Conrad, que cette confidence vous donne de l'inquiétude.

— Que vous me connaissez mal, chère baronne ! m'apprendre que vous êtes chargée de mon bonheur, c'est m'autoriser à croire qu'il est assuré. J'ai autant de foi en votre bonté qu'en vos lumières.

— Merci, mon enfant, — répondit madame de Stolberg, qui crut que son rêve allait se réaliser à l'instant même.

— Ne m'appelez pas votre enfant, — reprit Conrad avec une vivacité chagrine, — vous savez que cela m'attriste toujours.

— Je sais aussi que c'est sans raison que vous vous en attristez, mon ami; tandis que moi je me rends parfaitement compte de la douce satisfaction que je trouve à vous traiter comme si vous étiez réellement mon fils. Ce n'est pas généreux à vous, Conrad, de vouloir me priver d'une joie véritable, parce qu'il vous a plu, dès le premier jour, de voir dans ce témoignage de mon affection, que le temps a transformée en tendresse maternelle, une familiarité blessante pour votre amour-propre de jeune homme. Enfin, puisqu'il m'est bien démontré maintenant que cela vous est désagréable, je renoncerai à cette habitude, qui commençait à me devenir bien chère : c'est encore une douceur que de ménager les faiblesses de ses amis.

— Ne le faites pas, baronne, je vous en conjure au nom de notre vieille affection ! Je me raisonnerai, je vous le promets, et si je ne parviens pas à vaincre l'impression douloureuse que ce mot me cause toujours dans votre bouche, j'aurai peut-être assez

de force pour ne pas vous mettre dans le secret de ma souffrance... Moi ! vous priver d'une joie, Cornélie ! mais j'aimerais mieux n'en jamais goûter une seule de toute ma vie.

— Je n'en imagine pas, que je voulusse acheter à ce prix, Conrad ; mais vous verrez qu'avec beaucoup d'attention de mon côté et un peu d'indulgence du vôtre, nous finirons par nous entendre. Donnez-moi la main, mon ami, et causons de choses qui nous soient agréables à tous deux ; cela doit nous être bien facile.

— Est-ce que ma cousine repose encore ? — demanda le jeune comte après quelques instants de silence.

— Quand je l'ai quittée, il n'y a qu'un moment, pour venir ici, elle dormait du moins comme on dort à son âge, et j'ai bien recommandé à Bertha de ne pas la troubler dans son sommeil d'ange. Elle s'éveillera probablement lorsque le *dampfschiff* s'arrêtera devant Coblentz, où nous ne tarderons pas beaucoup à arriver ce

me semble. Je crois me souvenir que cette montagne vivement éclairée par le soleil est celle que couronnent les fortifications qui dominent la ville.

— Amélie a été charmante pendant notre discussion de cette nuit, et il me tardait de pouvoir vous le dire. Je ne l'ai jamais vue ni plus spirituelle, ni aussi parfaitement aimable; et vous ne sauriez croire, chère baronne, avec quel plaisir je l'ai écoutée.

— Vous me rendez profondément heureuse, mon ami, quand vous me parlez en ces termes de cette chère enfant, — répondit madame de Stolberg d'une voix émue, et en attachant sur Conrad un regard reconnaissant et attendri, — ma bien-aimée fille, — ajouta-t-elle après une courte pause — c'est une personne qu'il faut étudier longtemps avant de la bien connaître; mais une fois qu'on a pénétré dans le sanctuaire de son âme et de son intelligence, qu'elle n'ouvre que très difficilement, on n'a jamais fini de découvrir tous les trésors

qui s'y cachent à son insu, car il n'y a pas l'ombre d'un calcul dans sa réserve : elle est sans art comme sa douce et mystérieuse beauté. Vous devez ajouter foi à mes paroles, cher Conrad, quand je vous affirme qu'il n'existe pas au monde une seule femme qu'on puisse lui comparer. Ce n'est pas assez de dire que je l'aime avec passion : je la respecte. Comprenez-vous, mon ami, la force de cette expression dans la bouche d'une mère ? Respecter son enfant ! c'est la plus grande et la plus sainte de toutes les ivresses qu'il soit donné à une créature humaine de sentir sur cette terre !

— Amélie est votre ouvrage, chère baronne, — murmura tendrement le jeune Falckenstein, dont l'émotion n'était pas moins visible que celle de madame de Stolberg.

— C'est surtout celui de Dieu, mon ami. Des qualités de la nature des siennes, ne peuvent jamais être le fruit de l'éducation, si tendre, si éclairée et si vigilante qu'elle

ait été. C'est pour cela que votre cousine est plus faite pour attacher que pour plaire.

— Pour plaire il lui suffirait de le vouloir.

— J'en suis convaincue comme vous ; mais il faudrait qu'elle y songeât un peu, et c'est de quoi elle ne s'avisera pas. Ses vertus, ses talents, sa beauté même, tous ses avantages, enfin, il y a bien longtemps que je les compare, dans le silence de mon orgueil maternel, à ces groupes d'étoiles qui sont si profondément enfouies dans les hauteurs des cieux, qu'elles n'apparaissent que comme un nuage, d'où s'échappent par intervalle mille clartés, visibles seulement pour les regards qui ont la volonté de les découvrir et la patience d'attendre le moment où elles brillent.

— Ah ! que vous me rendez fier, ma chère baronne ! — s'écria Conrad. — J'ai justement pensé tout cela de ma cousine en contemplant le ciel ce matin, un peu avant le lever de l'aurore.

— Est-ce bien vrai, mon ami ?

Conrad garda le silence, mais il posa sa main droite sur son cœur, en arrêtant un regard étincelant de loyauté et de noble assurance sur Cornélie, qui, cherchant à lire dans sa pensée, considéra ce geste et ce regard comme une réponse suffisante.

Elle reprit donc aussitôt :

— Alors vous en savez autant que moi maintenant, et il n'y avait en vérité qu'une âme comme la vôtre qui pût faire une semblable découverte aussi promptement. Mon Dieu ! que tout cela me rend heureuse ! Mon ami, il ne vous reste plus rien à apprendre désormais.

— J'ai cependant quelque chose à vous demander encore, ma chère baronne, si vous le permettez.

— Parlez avec confiance, cher Conrad, et moi je vous promets d'être franche avec vous sans la moindre hésitation.

— Eh bien ! veuillez m'expliquer, de grâce, pourquoi, lorsque je pense autant de bien que vous-même de ma cousine

Amélie, sa raison, qui n'est jamais en défaut, me fait presque peur, et sa prodigieuse pénétration me cause toujours un peu d'inquiétude.

— L'une et l'autre devraient au contraire vous rassurer, mon ami, puisque, Dieu en soit mille fois loué ! vous n'êtes pas un de ces hommes dont le prestige s'évanouit dès qu'on les connaît trop. L'impression que vous venez de me confier ne peut être qu'un malentendu de votre cœur : chassez-la bien vite et pour toujours.

— J'y travaille de toutes mes forces, mais j'avance peu. Voyez comme c'est bizarre : je ne crois pas, la main sur la conscience, avoir rien à cacher à Amélie, et cependant je crains constamment qu'elle ne me devine.

— C'est un pur enfantillage, Conrad — répondit la baronne en souriant avec un calme radieux. — Ah ! la voilà ! — ajouta-t-elle en baissant la voix.

Mademoiselle de Stolberg se montrait effectivement au-dessus de l'escalier en spi-

rale qui servait de communication entre le pont du paquebot et les diverses salles des premières situées à l'intérieur.

Elle fut en quelques secondes auprès de sa mère et du jeune comte qui l'avaient appelée.

Elle présenta son beau front à la baronne, et tendit gracieusement sa main blanche et mignonne à Conrad qui la porta à ses lèvres en s'inclinant avec un respect chevaleresque.

Amélie était enveloppée dans un ample burnous de cachemire blanc, dont le capuchon à demi relevé sur sa tête laissait apercevoir sa magnifique chevelure blonde qui ondoyait au souffle de la brise matinale et resplendissait à la lumière éclatante du soleil, déjà parvenu à une certaine hauteur au-dessus de l'horizon.

Conrad fut frappé de sa beauté, comme s'il la remarquait pour la première fois, et sa physionomie expressive et mobile trahit à l'instant même la douce émotion que lui causait cette découverte.

— J'étais sûre que je vous trouverais ensemble — dit Amélie en acceptant la place que son cousin lui avait offerte à côté de sa mère. — Eh bien ! Conrad — reprit-elle aussitôt — êtes-vous toujours aussi enchanté que vous l'étiez hier ?

— Je le suis encore plus, ma cousine, puisque je vois tout à fait maintenant les choses qui me ravissent.

— Il faut convenir aussi qu'elles en valent un peu mieux la peine. Jusqu'à Cologne, c'est presque la Hollande qu'on a encore sous les yeux ; mais ici, c'est bien notre chère Allemagne qui nous apparaît dans toute sa majestueuse beauté. Je vous préviens donc qu'il ne serait pas impossible que je fusse aujourd'hui aussi enthousiaste que vous.

— Alors je ne serai pas obligé à me contraindre en votre présence ? Je ne vous cache pas, ma cousine, que j'en éprouverai une grande joie, car rien ne me coûte davantage que la dissimulation avec les personnes que j'aime.

— J'espère qu'il en est de même avec celles que vous n'aimez pas — dit madame de Stolberg avec vivacité, comme si elle craignait d'être prévenue par sa fille qui se disposait à répondre.

— Oh ! avec celles-là — reprit Conrad gaîment — je ne me donne vraiment pas le souci de feindre, parce qu'il m'est fort indifférent de leur plaire ou de leur déplaire.

— Il me semble, mon cousin — repartit Amélie — que vous êtes en bon train de devenir aussi positif que moi. Cela étant nous serons toujours en bon accord, et ma mère n'aura plus besoin de se mettre l'esprit à la torture pour vous faire oublier mes boutades de *tête carrée*, comme vous disiez fort irrévérencieusement dans notre enfance, si j'ai bonne mémoire, ce qui est assez l'habitude de cette pauvre espèce de têtes, auxquelles tant d'autres facultés manquent.

— Puis-je savoir, mademoiselle, où vous avez pris que j'étais si simple et si désœu-

vrée que de me tourmenter de semblables misères? — demanda la baronne riant de très bon cœur, bien que la subite animation de son teint pût faire supposer qu'elle ressentait un certain embarras d'avoir été aussi complètement devinée par sa fille.

— Dans la confiance où je suis depuis longtemps, ma bonne mère, que votre sollicitude pour moi n'est jamais en défaut. Ainsi, pour ne vous citer qu'un exemple, j'ai parfaitement compris hier soir, que mon cousin m'en voulait un peu de ma froideur pour les objets de son admiration, et que c'était vous qui aviez fait ma paix avec lui.

— Mais vous êtes une orgueilleuse, Amélie, de croire que Conrad et moi nous n'avons pas d'autre sujet de conversation que vous, — repartit madame de Stolberg, toujours gaie, mais beaucoup plus à son aise.

— Avec tout le respect que je vous dois, chère maman, je garde mon idée parce que je suis sûre de mon fait. C'est le moins que

puisse faire une fille aussi positive que moi, n'est-il pas vrai, mon bon cousin?

— A l'avenir je me méfierai de vos grands yeux et de vos petites oreilles, fine mouche, — riposta la baronne.

Et elle donna un tendre baiser à Amélie, qui s'était penchée affectueusement sur son épaule.

— Il est probable que cela ne vous servira à rien, ma bonne mère, puisque, hier soir, mes yeux n'ont rien vu et mes oreilles rien entendu.

— Ah ! voilà maintenant que vous avez des révélations, ma fille... si vous n'y prenez pas garde vous pourrez bientôt en remontrer pour l'orgueil à Satan lui-même.

— Ne vous moquez pas de moi, ma bien-aimée mère, — répondit Amélie d'une voix dont le timbre avait quelque chose de plus affectueux que de coutume, — c'est mon instinct qui m'a avertie de ce qui se passait : il est excessivement rare qu'il se trompe quand il s'agit de pénétrer dans les mystères de votre tendresse pour moi.

— Savez-vous bien, ma cousine, que vous pourriez être une personne fort dangereuse, si vous n'étiez pas aussi parfaite, — dit à son tour Conrad, dont le noble visage reflétait l'épanouissement de la sécurité joyeuse qui s'était peu à peu emparée de son âme.

— Oh! mon Dieu! mon cher cousin, vous êtes dans une grande erreur, car je ne devine jamais ce qui ne m'intéresse pas. Avec moi les indifférents peuvent donc être parfaitement tranquilles, et quant au petit nombre de personnes que j'aime assez pour chercher à connaître leurs sentiments à mon égard, il m'a semblé jusqu'à ce jour qu'elles avaient tout à gagner à la facilité avec laquelle je sais lire dans leur pensée.

En ce moment le *Frédéric-Guillaume* manœuvrait pour s'arrêter devant Coblentz, ce qui, tout naturellement, mit un terme à cette conversation amicale que madame de Stolberg avait écoutée avec un profond sentiment de bonheur. Elle voyait que

Conrad en était aussi heureux qu'elle-même, et son âme s'abandonnait sans contrainte à la douceur de ses beaux rêves pour l'avenir des deux êtres qu'elle chérissait le plus au monde, avec une égalité dont sa conscience maternelle ne ressentait aucun effroi.

On débarqua sur le quai de la ville deux ou trois *grecs* qui se rendaient à Ems ; on en prit cinq ou six autres qui transportaient leur industrie à Wiesbaden ou à Hombourg, après l'avoir exercée ailleurs d'une manière plus ou moins avantageuse, puis le paquebot se remit en marche avec un personnel de voyageurs à peu de chose près semblable à celui qu'il avait à son départ de Dusseldorf.

Pendant cette halte qui avait duré tout au plus une vingtaine de minutes, sir Francis Murray et sir William Morton s'étaient montrés un instant sur le pont du *Dampfschiff*, dans cette tenue irréprochable dont les Anglais bien élevés possèdent mieux le secret que les hommes les plus

recherchés des autres nations du continent. Ils embaumaient, reluisaient, chatoyaient des pieds à la tête, et rien n'eût été plus facile que de se mirer dans leurs bottes étincelantes, ou de se pommader au contact de leurs favoris, frisés, contournés, relevés et vernissés avec un art merveilleux : c'était le puritanisme de l'élégance dans toute sa froide exactitude de convention, tel qu'il avait fait dire un jour à la vieille lady Mortimer, s'adressant à l'un de ses neveux qui tournait à la fatuité : — *Mon cher Dudley, la première pensée d'une femme à l'aspect d'un homme qui a l'air de sortir d'une boîte, comme vous êtes tous, vous autres* beaux, *est de regretter que son valet de chambre ne l'y ait pas renfermé à double tour. Vous êtes ridicules sans être amusants, ce qui est impardonnable : croyez-en mon expérience de quatre-vingts ans.*

Des *gentlemen* qui ont pris un soin aussi minutieux de leurs *respectables* personnes, ne peuvent guère s'oublier jusqu'à être aimables tout de suite comme des malotrus

qui ne passent qu'une heure à leur toilette. Les deux Anglais s'étaient donc bornés à demander, en termes brefs mais courtois, à la baronne et à Amélie comment elles se trouvaient de leur longue veille et de leur court repos ; ils avaient serré cordialement la main de Conrad, qui s'était empressé d'aller à leur rencontre, sa belle chevelure en désordre et encore tout humide de la fraîche rosée du matin ; puis ils s'étaient hâtés de se replonger dans les profondeurs du *Frédéric-Guillaume*, pour se mettre à l'abri d'une brise indiscrète qui aurait fort bien pu déranger l'économie de leur coiffure, qu'ils tenaient à conserver intacte, au moins jusqu'à l'heure du dîner : il eût fallu bien peu de savoir-vivre pour exiger d'eux davantage.

Personne au surplus n'y songea. Les pèlerins de tripot se sentaient beaucoup plus à leur aise loin des regards méprisants des deux fiers et dédaigneux insulaires, et nos trois amis, qui se seraient résignés d'assez bonne grâce à la compagnie de ces der-

niers, n'étaient cependant pas fâchés de pouvoir savourer en paix la douceur de leur intimité, rendue plus attrayante par la petite explication qu'ils venaient d'avoir par hasard et comme à leur insu, car aucun d'eux ne l'avait cherchée.

Jamais Amélie, qui, habituellement, se contentait d'être égale et bonne, n'avait été plus véritablement aimable. Elle jouissait de tout avec un abandon naïf, que sa mère n'avait pas encore remarqué en elle, et elle en convenait avec une sincérité charmante. Quand Conrad s'enthousiasmait pour un beau site ou pour une ruine imposante, ce qui arrivait à chaque instant, elle trouvait toujours une expression heureuse et juste pour se mettre en harmonie avec son enthousiasme, dans la mesure de son caractère plus calme et plus réfléchi. Quelquefois même elle signalait à son attention des objets qu'il n'avait pas aperçus. Rien n'échappait à son limpide regard, qui brillait par intervalle d'un éclat inaccoutumé. Le langage de la rai-

son qu'elle ne cessait pas de parler, avait une sorte de poésie dans sa bouche au sourire candide et chaste. Si son cousin lui disait la légende des lieux célèbres devant lesquels ils passaient, elle lui en racontait aussitôt l'histoire authentique et sérieuse, et ses récits, pour être moins merveilleux, ne laissaient pas que d'offrir un vif intérêt d'un autre genre, qui captivait promptement l'imagination mobile, mais toujours passionnée du jeune comte. On n'aurait pu dire avec justice que tout cela faisait d'Amélie une autre personne, et cependant madame de Stolberg elle-même se surprenait par moment à penser qu'une sorte de transformation s'accomplissait chez sa fille, à laquelle il ne manquait à son avis, que la volonté de montrer ses agréments à côté de ses qualités solides, que nul ne pouvait méconnaître, si soigneuse qu'elle fût habituellement à les cacher.

Ce jour là on avait ouvert la moisson sur les deux rives du fleuve, de sorte que l'as-

pect des riches campagnes entre lesquelles s'avançait, avec une majestueuse lenteur, le *Frédéric-Guillaume*, était plus animé que de coutume. Les éclairs des faux et des faucilles sillonnaient le sol de toutes parts, et derrière eux on apercevait de longues files d'hommes et de femmes qui coupaient, en chantant, les épis parvenus à leur complète maturité. A la lisière des champs qu'on dépouillait de leur riche parure, des bandes d'enfants et quelques vieillards attendaient avec impatience l'arrivée des charriots qui devaient enlever les gerbes, afin de se mettre à leur suite pour recueillir cette humble moisson du faible et du pauvre, véritable droit divin de l'indigence, que le temps a consacré et que tous les peuples de la terre ont reconnu. Sur le seuil des maisons qui bordaient le rivage, des pêcheurs raccommodaient des filets, radoubaient des barques ou tressaient des corbeilles d'osier. Ils chantaient aussi, car, dans cette belle contrée, le chant est le compagnon obligé de

tout labeur, de toute joie et même de toute tristesse. Un soleil splendide éclairait ces scènes variées et égayait jusqu'aux murs croulants des vieux châteaux et des sombres forteresses qui couronnaient les hauteurs ou s'élevaient dans le lit du fleuve.

— Vous aviez raison hier, ma cousine, — dit Conrad au moment où le paquebot venait de franchir le banc de Saint-Goar, — j'aurais dû ménager un peu mon enthousiasme.

— Eh bien ! non, mon cousin, j'avais tort, puisqu'il vous en reste assez pour aujourd'hui. Les riches ont moins l'obligation d'être économes que les pauvres, — répondit Amélie, qui regarda en souriant sa mère à la dérobée, comme pour lui faire comprendre qu'il ne serait pas nécessaire de rétablir l'harmonie entre elle et Conrad, dans le courant de la soirée.

— Cette partie du Rhin est incomparablement plus belle que celle qui me semblait si admirable pendant les premières

heures de notre voyage, — reprit le jeune comte en secouant la tête pour rejeter en arrière une mèche de cheveux qui gênait son regard, toujours attaché sur l'espace, dans une direction ou dans une autre. — Quand nous reviendrons, ma chère baronne, continua-t-il après un moment de silence, — il nous faudra prendre la voie de terre un peu avant Cologne, car il me serait fort pénible de trouver laid ce qui m'a semblé si magnifique, et je sens d'avance que cela m'arriverait si nous refaisions le même chemin.

— Savez-vous bien, mon ami, — repartit madame de Stolberg, — que cette disposition d'esprit est fort inquiétante pour les personnes que vous aimez ou qui vous plaisent.

— Et pourquoi, chère baronne? — demanda vivement Conrad. — Je ne vois pas quel rapport il peut y avoir entre mes affections et mes enthousiasmes.

— Il y a celui de l'influence que peut exercer la perte des illusions. On se déta-

che d'un ami parce qu'on croit en avoir rencontré un plus parfait, de même qu'on se détourne avec dégoût d'une contrée, parce qu'on s'imagine en avoir vu de beaucoup plus belles.

— Mais, baronne, vous ne réfléchissez pas que c'est avec mon cœur que j'aime, tandis que c'est avec mon imagination que j'admire.

— La distinction est un peu subtile pour moi, mon ami, — répliqua la baronne avec la douce gaîté qui était le trait distinctif de son caractère ; — au surplus, — reprit-elle affectueusement, — ne vous mettez pas en peine de mon observation. C'est une méchante querelle que je vous ai faite, uniquement pour empêcher Amélie de vous la faire. Elle ne se serait pas rétractée, tandis que moi je me rétracte.

— Nous devons conclure de toutes ces précautions, mon cousin — dit en riant mademoiselle de Stolberg — que nous avons, vous et moi, de détestables caractères : je suis évidemment ergoteuse et har-

gneuse, et vous, ce qui ne vaut guère mieux, mon pauvre Conrad, vous êtes à coup sûr pour le moins susceptible et rancunier. Eh bien ! ma mère, sachez cependant que je n'aurais pas fait cette chicane de mots à mon cousin ; de plus, je suis convaincue que si je la lui avais faite, il me l'aurait pardonnée de très bon cœur.

La baronne était transportée de joie, car son innocente ruse avait complètement réussi. Voyant sa fille en bonne disposition d'être aimable, elle avait voulu qu'elle le fût complètement pour Conrad, et elle venait de l'être au-delà de toute espérance: il était facile de voir qu'il le reconnaissait lui-même.

Ce fut ainsi que la matinée s'écoula pour Cornélie, sa fille et leur jeune compagnon de voyage. Tantôt ils contemplaient, avec une admiration qui se communiquait de l'un à l'autre les tableaux sublimes ou gracieux que la contrée leur offrait à chacune des nombreuses sinuosités du fleuve, et

tantôt ils épanchaient sans contrainte leurs âmes dans des entretiens où l'esprit de chacun ne servait qu'à dévoiler à moitié, mais suffisamment pour le bonheur de tous, les sentiments de leurs cœurs. Quelquefois ils riaient comme des enfants insoucieux qui croient que la joie du moment durera toujours ; l'instant d'après ils échangeaient des réflexions graves sur les vicissitudes de la destinée humaine ; mais soit qu'ils fussent gais ou sérieux, ils exprimaient librement leur pensée et montraient avec confiance leurs impressions. Cependant une vague et secrète inquiétude agitait intérieurement madame de Stolberg. Il lui semblait que Conrad ne ressentait pas pour sa fille le genre d'affection qu'elle aurait souhaité qu'Amélie lui inspirât. Il était à la vérité obligeant, aimable, empressé même avec elle, mais il était tout cela plutôt en ami qu'en fiancé, et il n'y avait dans le désir évident du jeune comte d'être agréable à sa cousine rien de plus que l'attachement fraternel qu'il lui avait

voué depuis les premières années de leur adolescence.

— Ah ! que je serais plus heureuse s'il était un peu moins à son aise auprès d'elle! — pensait la baronne, quand elle entendait Conrad causer gaîment avec sa fille et lui adresser en riant ces paroles flatteuses qui ne sont qu'un gracieux badinage de l'esprit.

— Et ce qu'il y a de plus triste encore — se disait-elle ensuite — c'est qu'il lui plaira bien plus sûrement en s'y prenant ainsi. Ah ! que deviendrais-je, mon Dieu ! si elle allait s'attacher à lui sérieusement, et que lui..... mais c'est impossible ! ils s'aimeront !

Un peu avant l'heure du dîner, Conrad crut qu'il ferait une chose convenable en descendant près des deux Anglais qui n'avaient toujours pas reparu depuis le matin. Il se rendit donc dans le salon de lecture, où ils s'étaient retirés à l'abri du soleil et du vent, et madame de Stolberg resta seule avec Amélie sur le pont.

— Je n'ai jamais vu ton cousin aussi aimable qu'aujourd'hui — dit la baronne à sa fille qui brodait à côté d'elle.

— C'est justement ce que je pensais, ma mère — répondit Amélie en posant son ouvrage sur ses genoux, indiquant ainsi, sans le vouloir, que ce sujet de conversation l'intéressait.

— Il est si franchement heureux de ce voyage qu'il fait avec nous — reprit madame de Stolberg — son amabilité est une manière délicate de nous montrer la satisfaction de son cœur.

— C'est une belle et noble nature. Quand les années l'auront mûri il deviendra un homme supérieur, je n'en doute pas.

— Il a déjà beaucoup de raison.

— Jusqu'à présent je n'ai été frappée que de l'élévation de ses sentiments. C'est immense sans doute à son âge, mais cela ne suffit pas toujours pour savoir gouverner sa vie. Il aura bien des entraînements, je le crains, avant de comprendre le charme d'une affection douce.

— Il n'en a cependant pas éprouvé d'autres jusqu'à ce jour, ma chère enfant : sa sainte mère, son tuteur et nous, je ne crois pas qu'il ait aimé ou qu'il aime rien de plus en ce monde, et il me semble que je répondrais au besoin de son cœur comme du mien.

— Et moi aussi, chère maman, s'il ne s'agissait que du passé et de l'heure présente ; mais qu'est-ce que cela prouve à son âge? Qui nous répond, s'il n'a aimé que sa mère, le président et nous, que ce ne soit pas parce qu'il ne connaît guère autre chose?

— C'est déjà immense, indépendant comme il l'était, qu'il n'ait pas cherché à étendre le cercle de ses relations, de manière à avoir plus de choix dans ses amitiés, ce que tant d'autres jeunes gens n'auraient pas manqué de faire dans sa position... Enfin espérons qu'un attachement sérieux le fixera pour jamais et suffira à remplir son âme. Tu ne m'en voudras pas, ma fille bien-aimée, quand je t'aurai avoué

qu'après ton bonheur, il n'y a rien que je désire plus ardemment que celui de Conrad.

— Comment vous en voudrais-je, chère maman, puisque mon amitié pour lui va plus loin encore? — répondit Amélie avec une simplicité et une candeur aussi adorables l'une que l'autre, — vous ne savez donc pas que s'il ne me fallait que renoncer à être heureuse pour qu'il fût heureux, je le ferais sans hésiter, et de grand cœur.

— Vous ne serez mis ni l'un ni l'autre à une aussi cruelle épreuve, mon Amélie; car vous êtes tous les deux trop dignes de la bonté de Dieu, — répliqua madame de Stolberg, dont les yeux se remplirent tout à coup de larmes d'attendrissement et d'admiration. — Ah! qu'il vous couvre tous deux de sa bénédiction, purs et nobles enfants! — ajouta-t-elle en portant la main de sa fille à ses lèvres tremblantes d'émotion et souriantes cependant.

Si cette conversation se fût prolongée, il est probable que la baronne aurait man-

qué à l'engagement qu'elle avait pris envers madame de Falckenstein et envers elle-même, de ne rien dire qui pût éclairer les deux jeunes gens sur le désir de leurs familles, afin de leur laisser toute la liberté de leurs sentiments ; mais le retour de Conrad, qui ramenait sir Francis et sir William, l'obligea à changer brusquement d'entretien, et elle ne le regretta pas, car elle se reprochait déjà d'avoir été trop loin.

— Quelle belle matinée vous avez perdue, messieurs ! — dit-elle aux deux Anglais ; — nous avons été d'enchantements en enchantements, et moi qui connais cette magnifique contrée depuis que je suis au monde, elle m'a transportée d'admiration, comme si je la voyais pour la première fois de ma vie. Vous devez avoir une foule de regrets.

— Nous regrettons surtout de n'avoir pas été témoins de votre enthousiasme, madame la baronne, — répondit sir Francis.

— Il n'eût bien tenu qu'à vous de vous procurer ce plaisir, messieurs. En vérité, je ne croyais pas que l'originalité anglaise pût aller jusqu'à s'enfermer à fond de cale pour traverser un des plus merveilleux pays du monde par un temps aussi admirable que celui-ci.

— Qui sait, madame la baronne, — reprit à son tour sir William, — si nous ne nous sommes peut-être pas tenus à l'écart pour pouvoir mieux vous cacher qu'au fond nous partageons votre enthousiasme.

— L'excuse est trop ingénieuse pour être sincère ; mais mon patriotisme l'accepte.... A quoi avez-vous pu passer votre temps dans votre retraite très peu récréante ?

— Nous avons lu, madame la baronne, — repartit sir Francis.

— Un livre anglais, sans doute ?

— Non, un livre allemand très bien traduit en langue française.

— Ce sont les *Légendes du Rhin*, de Wilhelm Ibach, — dit Conrad.

— Ah ! elles sont ici, et bien traduites? — reprit la baronne. — J'ai toujours eu envie de les connaître, car on dit qu'il y en a quelques-unes qui sont vraiment charmantes.

— Est-ce que nous ne pourrions pas en lire une ou deux après dîner, ma chère maman? — demanda Amélie ; — nous choisirons une de celles que ces messieurs ne connaissent pas encore, si toutefois ils ont moins peur de la fraîcheur du soir que de celle du matin ; car il faudra faire cette lecture sur le pont.

— Cela me sera fort agréable, ma fille. Vous serez notre lecteur, sir Francis, et vous choisirez comme vous l'entendrez. Une mère n'a aucune précaution à prendre quand il s'agit d'un livre de Wilhelm Ibach.

Sir Francis s'inclina respectueusement, comme pour dire aux deux dames qu'il était à leurs ordres.

Environ deux heures après, la petite colonie était installée en cercle sous la

tente. Cornélie et sa fille tenaient leur ouvrage à la main, et Murray feuilletait le volume de Wilhelm Ibach, comme s'il y cherchait plutôt une chose qu'une autre, et cependant son choix était fait d'avance.

— Nous écoutons déjà, sir Francis, — dit gracieusement madame de Stolberg.

CHAPITRE III.

— *La Marraine*, — dit sir Francis en s'arrêtant à une des dernières pages du livre, après avoir eu l'air de chercher très attentivement pendant quelques minutes, — que pensez-vous de ce titre, — mesdames? — reprit-il, le regard attaché sur la baronne et sa fille, comme s'il interrogeait aussi leurs gracieuses physionomies. — Quant à moi, il me semble assez piquant.

— Je suis tout à fait de cet avis, — répondit madame de Stolberg, — de plus, je crois me souvenir vaguement que quelques-unes des personnes qui m'ont parlé avec éloge de ce recueil des légendes de notre Rhin, ont particulièrement insisté sur le mérite de celle-là : je serai donc charmée de la connaître. Je ne sais si vous êtes comme moi, messieurs, mais ce mot d'une sonorité si douce : — *une marraine*, — n'éveille jamais que des idées gaies dans mon esprit. Je vois une grosse femme blanche et rose, au visage épanoui, qui chante en faisant danser dans ses bras potelés un petit enfant beau comme un chérubin.

— Vous venez de nous faire là, sans vous en douter peut-être, un tableau flamand du plus ravissant effet, — reprit sir Francis. — Je me la représente, votre marraine, madame la baronne, comme si je l'avais rencontrée hier. Elle porte une robe de soie gorge-pigeon , une massive chaîne d'or fait plusieurs fois le tour de son cou, et elle a près du menton, à gauche, un dé-

licieux petit signe qui relève l'éclat de son teint. Ce doit être une très riche fermière des environs de Dordrecth. Nous en avons vu plusieurs comme cela, Morton et moi, en nous rendant, la semaine dernière, de Rotterdam à la Haye. Vous vous en souvenez, William?

— Parfaitement, mon cher. Nous voyagions ce jour là en voiture découverte, ce qui fait que rien ne nous a échappé.

— Vous regardez donc quelquefois, messieurs? — demanda Conrad avec une malice bienveillante.

— Il y a des circonstances où on y est forcé, — répliqua gaîment sir Francis Murray, — mais ce n'est pas notre habitude.

— Oh ! nous le savons, — reprit le jeune comte du même ton de raillerie amicale.

— Je présume que la marraine de votre légende est une de ces bonnes fées qui ne lèvent jamais leur baguette que pour faire

du bien ou secourir ceux qu'elles protègent, — dit mademoiselle de Stolberg en prenant une pose attentive.

— C'est ce que nous ne tarderons pas à apprendre, mademoiselle; mais il est probable que vous ne vous trompez point. Une légende sans fée ne serait plus qu'une ennuyeuse page d'histoire; et quand il s'y trouve une marraine, elle doit nécessairement cumuler les deux emplois, sous peine d'être infidèle à sa mission. Je commence.

LA MARRAINE.

« Du temps que les ducs de Nassau n'étaient encore que de simples comtes relevant du Saint-Empire, il y avait à la cour de celui qui régnait alors un jeune page de grande maison, qui, bien qu'il eût à peine

dix-huit ans, s'était déjà acquis une réputation de loyauté et de vaillance dont on parlait au loin, encore que les nouvelles ne se répandissent pas très vite à cette époque. Ce jeune seigneur était très beau, ce qui ôte rarement quelque chose au prestige du courage, et fort spirituel, ce qui ne nuit presque jamais à la beauté. Il va sans dire aussi qu'il était riche et généreux, comme tous les pages de ce temps-là, et si vous pensez, ami lecteur, que c'était un avantage de plus à ajouter à tous les autres, nous ne vous contredirons point, car, lorsqu'une erreur est sincère, nous la respectons à l'égal d'une vérité. Il n'y avait donc qu'une voix sur les mérites de tout genre de notre héros. En Suède, en Danemarck, en Poméranie et dans bien d'autres contrées lointaines où il avait longtemps guerroyé pour le bon droit, comme l'on guerroie toujours depuis que les hommes ont inventé de s'entretuer pour se mettre d'accord, les dames et demoiselles de noble race, envers lesquelles

il n'avait usé de ses privilèges de vainqueur qu'avec la plus délicate courtoisie, ne l'appelaient entre elles que le *page incomparable*. Dans le nombre, quelques-unes cependant avaient bien appris par hasard qu'il se nommait Rupert; mais, en demoiselles prévoyantes, elles croyaient plus convenable de paraître l'ignorer, un peu de crainte de passer pour trop bien informées, un peu pour n'être pas obligées de répondre à toutes les questions plus ou moins indiscrètes auxquelles on est exposé en pareil cas.

« Après une nouvelle guerre dans le nord de l'Allemagne, guerre heureuse et profitable qui avait encore ajouté à l'éclatante renommée du beau et vaillant page, toute la noblesse du pays avait été gracieusement conviée par le comte Frédéric, souverain régnant depuis une douzaine d'années, à le suivre dans son magnifique château d'Ehrenfels. Le comte voulait y célébrer ses triomphes par des fêtes splendides en l'honneur et dans la compagnie

des preux chevaliers qu'il aimait le mieux, parce qu'il avait particulièrement remarqué leur ardeur à se jeter à corps perdu dans la mêlée quand son antique bannière était en péril d'être abattue ou prise, ou lorsqu'il courait personnellement quelque danger.

« Comme il n'y avait, suivant la coutume de tous les pays de l'univers, que des héros dans l'armée victorieuse du comte Frédéric, et que son château d'Ehrenfels, si vaste qu'il fût, ne pouvait guère héberger dix mille hommes, dont plus de la moitié se composait de puissants personnages ayant chacun une suite nombreuse, il était à peu près certain qu'il faudrait faire un choix, grave sujet d'inquiétude pour tout le monde, soit qu'on prît à la cour le parti de s'en remettre à la décision du sort, soit que la faveur dût tenir seule la balance où les droits de chacun seraient pesés.

« Ce fut naturellement à ce dernier moyen qu'on s'arrêta, autant par esprit de

justice que pour simplifier les choses, et grande fut la joie de Rupert, quand le sénéchal chargé par le comte de distribuer ses invitations, lui confia que son nom se trouvait en tête de la liste des élus, avec une mention des plus flatteuses que le maître avait daigné dicter lui-même à celui de ses quatre secrétaires intimes qui savait un peu écrire.

« Il n'y avait pas un moment à perdre si l'on voulait être prêt pour le grand jour de l'ouverture des fêtes qui avait été fixée à une époque très prochaine. En conséquence, Rupert, qui était aussi prompt de l'esprit que du bras, quand cela était nécessaire, ne fit qu'un bond du logis du sénéchal à celui du tailleur le plus en renom de la cour, et là il commanda quatre habits magnifiques en velours de quatre couleurs différentes avec des broderies du meilleur goût. Ce premier soin rempli, notre page se rendit chez un juif établi dans la bourgade voisine, lequel passait pour exercer fort honnêtement le métier de ma-

quignon, et il fit emplette à beaux deniers comptants d'un cheval barbe et d'une cavale numide qu'un calife quelconque avait cédés au juif, pour lequel il professait d'autant plus d'estime qu'il lui vendait toujours et ne lui achetait jamais.

« Rupert visita ensuite successivement des fourbisseurs, des joailliers, des forgerons d'armures, des harnacheurs de palefrois, sans compter les gens de petit métier, et partout il choisit ce qu'il y avait de mieux, le tout avec une si bonne grâce et de si affables paroles, que, lorsqu'il payait, la marchande avait bien plus d'yeux et d'oreilles pour sa belle mine et ses doux propos, que pour l'éclat et le tintement des écus d'or qu'il alignait sur son comptoir.

« Quatre jours après, les fêtes commencèrent par un grand tournoi, auquel assistèrent, comme tenants ou comme spectateurs, tous les barons et tous les chevaliers dont les manoirs s'élevaient à plus de vingt lieues à la ronde. Jamais, de mé-

moire d'homme, de plus éclatantes bannières n'avaient ondoyé au souffle de la brise, ni de plus riches boucliers d'acier et d'or ne s'étaient offerts de meilleure grâce à servir de miroir au soleil. Il y eut ensuite force festins, puis des bals, des musiques guerrières ou galantes, et enfin des chasses et de longues cavalcades dans les forêts, où chaque haquenée portant une gentille châtelaine avait pour voisin un destrier tout fier du poids d'un beau seigneur plus ou moins amoureux, mais toujours courtois. Ehrenfels était devenu tout à coup la cour du roi Artus, l'honneur de la vieille chevalerie.

« Partout Rupert éclipsa ses rivaux, qui n'en restèrent pas moins ses amis ou ses admirateurs, chose presque aussi fréquente alors qu'aujourd'hui. Au tournoi il remporta le premier prix, que lui remit en rougissant la charmante Hildegarde, fille unique du comte Frédéric ; aux divers festins il se fit remarquer par la grâce ingénue avec laquelle il présentait, genou en

terre, à son souverain la coupe remplie de vin centenaire ou le coffret aux épices ; dans la grande salle du bal, toute jonchée de fleurs et toute ruisselante de lumière, on se pressait autour de lui pour le regarder danser ; à la dernière chasse il lutta contre un sanglier furieux que nul n'osait approcher, et la fortune voulut qu'il lui enfonçât dextrement son épieu dans la gorge ; enfin, pendant les cavalcades sous la feuillée, toutes les dames et demoiselles qui chevauchaient devant lui se retournaient pour savoir ce qui se passait derrière elles, et toutes celles qu'il précédait se dressaient sur la planchette de leur selle pour mieux voir en avant. A cette occasion un célèbre philosophe, que le comte Frédéric avait élevé à la dignité de chroniqueur des faits et gestes de sa cour, découvrit que toutes les femmes étaient un peu curieuses, et cette remarque, dont la nouveauté égalait la profondeur, eut le plus grand et le plus légitime succès.

« Le lendemain de la dernière fête, Ru-

pert, qui était orphelin depuis son enfance, se souvint à son réveil qu'il lui restait une marraine, pour laquelle il avait une grande tendresse autrefois. Comme elle était d'une naissance à figurer à la cour au premier rang des plus nobles dames, il s'étonna qu'elle n'y eût pas paru dans une circonstance aussi solennelle que celle des divertissements qui venaient d'avoir lieu, et, un peu inquiet de son absence, il se leva en toute hâte pour aller aux informations.

« La première personne à laquelle il se confia était un vieil écuyer, véritable gazette vivante, qui savait beaucoup de choses et ne se faisait jamais tirer l'oreille pour répondre aux questions qu'on lui adressait. Il apprit à Rupert que la comtesse Marguerite de Guda, sa bonne marraine, était veuve depuis quelques mois, et qu'elle avait pris la très louable résolution de passer tout le temps de son deuil dans son château de Schœnberg, où elle ne recevait personne, si ce n'est de loin en

loin, le chapelain d'une petite église voisine et l'intendant des vastes domaines que le défunt lui avait légués en mourant.

« — Elle fera sans doute une exception en ma faveur, — se dit en lui-même le page en retournant à son logis, — car je ne suis pas pour elle un étranger. D'ailleurs, si ma visite ne lui est pas agréable, j'aurai toujours montré la bonne volonté d'acquitter une dette de reconnaissance. Elle doit commencer à se faire vieille, ma marraine, puisqu'il y a bientôt dix ans que je ne l'ai vue, et alors elle approchait, ce me semble, de la trentaine. Trente et dix, cela fait quarante... Eh bien! ma démarche n'en sera que plus méritoire; et puis j'ai souvent entendu dire que quand les femmes ne sont plus attrayantes par leur beauté, elles peuvent encore être utiles à la jeunesse par leur expérience : j'irai voir ma marraine.

« Et le soir même, Rupert partait pour Schœnberg sur sa cavale numide, qui avait

mieux résisté que son arabe aux chasses et aux cavalcades d'Ehrenfels.

« Je vous laisse à penser, ami lecteur, si tout en trottant sur la vaillante fille du désert, toute glorieuse de porter par monts et par vaux un cavalier aussi accompli que notre jeune page, celui-ci charmait les ennuis de son voyage solitaire autrement qu'en repassant dans sa mémoire les magnificences de tout genre qu'il avait admirées pendant une semaine, et les enivrants plaisirs dont il venait de prendre si largement sa part. Le fait est que son esprit, dans la disposition où il était, ne pouvait se complaire qu'à rassembler les souvenirs sans nombre des merveilleuses fêtes d'Ehrenfels ; seulement lorsque, parmi eux, Rupert retrouvait celui des beaux yeux de telle noble dame ou du sourire candide de telle gentille demoiselle, il ne manquait jamais de se dire : — *Ma bonne marraine ne doit plus rien avoir de tout cela aujourd'hui.* — Puis il n'était plus question de la pauvre comtesse de Guda, et l'ima-

gination du jeune voyageur se mettait de plus belle à la poursuite de ses rêves de bals et de cavalcades.

« Comme il traversait une grande forêt, un peu avant le coucher du soleil, il fut rejoint, sans avoir entendu que quelqu'un venait derrière lui, par un cavalier qui, après l'avoir salué courtoisement, se maintint à sa hauteur sur la route qu'ils suivaient tous deux à une allure assez rapide.

« C'était un homme de haute taille, vêtu de noir de la tête aux pieds, à l'exception d'une petite plume couleur de feu qui flottait sur le côté gauche de sa coiffure très élevée de forme. Il montait un magnifique cheval, noir aussi, dont le harnachement était plus sombre encore que sa robe et le costume de son maître.

« La physionomie de ce personnage n'était pas absolument dépourvue d'une certaine noblesse, mais elle était rude, railleuse et sinistre, bien qu'il cherchât à lui donner par moment une expression

souriante ou du moins insoucieuse. Il avait un regard d'une obliquité perçante, que l'on rencontrait toujours, quoiqu'on fît pour l'éviter, une bouche dédaigneuse, et un teint d'une pâleur livide qui semblait annoncer que son âme renfermait plus de mauvaises passions que de bonnes, et son esprit plus de méchants desseins que d'honnêtes pensées.

« Somme toute, comme il avait assez l'apparence d'un noble seigneur de ce temps, Rupert, qui était trop brave pour s'inquiéter du visage des gens qu'il rencontrait, même dans un bois, lui avait rendu gracieusement son salut, et il le regardait de temps en temps avec une sérénité bienveillante.

« Quand ils eurent cheminé côte à côte pendant une dizaine de minutes environ, sans échanger une parole, l'inconnu montra de la main le ciel qui n'avait pas un seul nuage, et dit :

« — Seigneur Rupert, voilà une belle soirée pour aller à la rencontre de l'a-

mour, car, si je ne me trompe, c'est toujours cela qu'on espère trouver sur son chemin, à votre âge.

« Et il se mit à ricaner d'une façon singulière.

« Le page tressauta si violemment sur sa selle, que la vigoureuse cavale en fit un écart de dix pieds qui les jeta tous deux en plein bois, l'un portant l'autre, bien entendu.

« Il la ramena sur la route avec la dextérité et la grâce d'un cavalier consommé, puis il répondit hardiment.

« — M'est avis, seigneur inconnu, que celui qui vous a si bien appris mon nom n'a pas jugé à propos de vous mettre aussi exactement au fait des motifs de mon voyage.

« — Ne vous en déplaise, seigneur page, je les connais cependant mieux que vous-même, et je viens, ce me semble, de vous donner la preuve que j'étais fort au courant de vos affaires.

« — Mais c'est que vous n'y êtes pas du

tout, seigneur inconnu, puisque vous prétendez que je vais à la rencontre de l'amour : sortant de la cour du comte Frédéric, je lui tourne au contraire le dos.

« — Est-ce qu'il est possible de tourner le dos à qui est partout en même temps, seigneur Rupert? — repartit l'inconnu d'un ton sentencieux et en ricanant de plus belle. — Etes-vous donc arrivé à votre âge, — continua-t-il, — sans savoir que cet aimable bandit qu'on appelle l'amour est en embuscade sur toutes les routes, monte la garde à la porte de toutes les maisons, guette à toutes les fenêtres, se tapit derrière les piliers de toutes les églises, sans compter qu'il rampe aussi bien qu'un serpent, traverse l'espace plus vite qu'une flèche et grimpe mieux qu'un écureuil? Mais pour en revenir à ce qui vous concerne, je prendrai la liberté de vous apprendre, que si vous vous êtes mis en campagne cette après-midi, pour aller voir votre marraine, il arrivera qu'avant huit jours cette respectable dame se ré-

veillera un beau matin avec un anneau de fiancée que vous lui aurez glissé au doigt, la veille.

« — Ceci est par trop fort ! — s'écria le page stupéfait et un peu alarmé du ton d'assurance de l'inconnu. — Mais d'abord, — reprit-il en faisant un appel à tout ce qu'il avait de fermeté dans l'âme, pour regarder son interlocuteur en face, — comment savez-vous que je me rends à Schœnberg ? je ne l'ai confié à qui que ce soit, et je crois que ce chemin conduit ailleurs encore.

« — Je veux bien vous le dire, seigneur Rupert, parce que je n'ai pas de secret pour un aussi charmant cavalier que vous. Si je sais que vous allez chez la comtesse Marguerite de Guda, c'est que je l'ai deviné ; j'ajouterai, pour prévenir une nouvelle question que je vois déjà errer sur vos lèvres, que c'est de la même manière que j'ai appris votre nom, car c'est la première fois que je vous rencontre, et personne ne m'a jamais parlé de vous.

« — Alors j'ai le droit de vous demander qui vous êtes vous-même, — repartit Rupert impérieusement en jetant un coup d'œil rapide sur la garde de son épée. — Puisque vous avez recherché ma compagnie, c'est bien le moins que je sache qui m'a fait cet honneur.

« — A quoi cela vous servirait-il?

« — Ceci me regarde.

« — Eh bien ! appelez-moi *l'homme noir*.

« — Ce n'est pas un nom.

« — C'est celui qu'il me plaît de prendre pour le moment.

« — Si vous avez des raisons pour me le cacher, je me contenterai de celui que avez vous reçu lors de votre baptême.

« — Je n'ai pas été baptisé, — grommela l'inconnu, dont le rire prit tout à coup le caractère lugubre du râle d'un agonisant.

« — Vous n'avez pas été baptisé ! — s'écria Rupert avec l'accent de l'horreur et de la menace. — Je vous trouve bien hardi alors d'adresser la parole à un chrétien. Par la sainte croix de notre seigneur Jésus-

Christ ! je vous défends de me suivre plus longtemps.

« Et le page pressa les flancs de sa cavale qui bondit en avant, légère comme un oiseau qui s'envole.

« Puis il se retourna pour savoir si l'inconnu tenait compte de sa défense, et il eut la satisfaction de ne voir personne sur la route, non-seulement derrière lui, mais encore aussi loin que son regard pouvait s'étendre.

« — Il se sera jeté à travers bois, — pensa-t-il, un peu surpris de cette prompte disparution. — Puisse-t-il s'y rompre le cou et servir de pâture aux loups et aux corbeaux.

« Ce souhait charitable était à peine formulé dans l'esprit de Rupert, qu'il crut entendre à quatre pas de lui le ricanement railleur et sinistre de l'*homme noir*.

« Il regarda à droite et à gauche sous la futaie qui bordait la route des deux côtés, mais il ne put rien découvrir, bien que le ricanement arrivât toujours à son oreille

et eût pris une netteté qui ne permettait plus de douter de l'existence de ce prodige.

« — Comment ferez-vous maintenant pour vous débarrasser de moi, seigneur page? — dit une voix que Rupert reconnut pour être celle de l'homme noir.

« — Allez-vous-en au diable !

« — La plaisanterie est excellente, et par les cornes de ce gentilhomme elle me divertit fort ! — reprit la voix en accompagnant ces quelques paroles d'un éclat de rire presque joyeux.—C'est absolument comme si vous m'invitiez à rentrer chez moi ; cependant je prendrai la liberté de ne pas suivre ce conseil tout de suite : la soirée est trop belle.

« — Mais c'est le diable lui-même ! — se dit Rupert. — Je suis bien simple de ne l'avoir pas deviné plus tôt. Heureusement que je sais comment il faut s'y prendre pour se débarrasser de ce détrousseur d'âmes. Je ne veux pas arriver chez ma marraine en semblable compagnie... il se-

rait capable de lui persuader de devenir amoureuse de moi.

« Ayant ainsi parlé, l'intrépide jeune homme se signa dévotement, adressa à la Vierge Marie une courte, mais fervente prière, puis il pressa de nouveau les flancs de son ardente cavale qui redoubla de vitesse.

« Après une demi-heure de course insensée, il ralentit graduellement le galop de sa monture afin de pouvoir écouter avec plus de certitude, et il reconnut avec autant de joie que de reconnaissance envers Dieu que le ricanement infernal et le bavardage insupportable de son persécuteur invisible avaient complètement cessé de se faire entendre, du moins pour l'instant.

« — Grand merci, bonne Vierge ! j'en suis quitte enfin, — dit-il à haute voix, comme s'il voulait acquérir la preuve de sa délivrance en provoquant l'*homme noir* à lui donner un démenti. — Si ce n'est que cela, le diable, c'est bien peu de chose, il

faut en convenir, puisqu'il suffit d'une petite oraison pour le mettre en fuite... mais non, ce n'est pas le diable qui est peu de chose, c'est la petite oraison qui est une grande puissance.

« Et il se signa encore à plusieurs reprises, après quoi il prêta l'oreille une seconde fois, pour bien s'assurer que le malin esprit avait été mis en fuite par sa prière à Marie.

« Très décidément le *détrousseur d'âmes*, comme venait de l'appeler notre héros, avait pensé que celle de Rupert ne serait pas facile à mettre dans sa poche. Rien de suspect ne se montrait sur la route, ni en avant ni en arrière, et le silence de la grande forêt, sur laquelle la nuit commençait à descendre, n'était interrompu que par le murmure harmonieux du feuillage que le vent du soir agitait, les battements d'ailes des colombes qui descendaient sur leurs nids en se frayant un passage à travers les rameaux pressés des vieux chênes, et quelques tintements lointains de clo-

ches aux timbres divers, annonçant l'Angélus aux villages dispersés dans la vaste campagne au milieu de laquelle la grande forêt était située.

« Bientôt Rupert arriva sur la lisière de celle-ci, dans la direction du nord qu'il suivait, ce qui ne laissa pas que de lui faire un certain plaisir, tout intrépide qu'il était; car, de même que, une heure auparavant, il était convaincu qu'il suffisait de tourner le dos à l'amour pour n'avoir plus rien à craindre de ses entreprises, il se disait que le diable, cet infatigable ennemi du genre humain, devait être moins hardi en rase campagne qu'au fond d'un bois immense comme celui qu'il venait de quitter, à sa grande satisfaction et aussi à celle de sa cavale. Cette gracieuse bête avait été plus ou moins effarouchée tout le temps qu'elle était restée en compagnie du cheval de l'*homme noir*, lequel offrait cette singularité étrange que quand on le voyait courir, son galop était aussi silencieux que si ses pieds ne touchaient pas le

sol, et qu'on l'entendait très distinctement broyer sous ses fers les cailloux du chemin, aussitôt qu'il devenait invisible comme son maître.

« Notre aimable page continua donc gaîment sa route aux dernières clartés du crépuscule mourant, sans qu'aucune nouvelle rencontre fâcheuse vînt l'arracher passagèrement à l'heureuse insouciance de son âge, ou l'obliger à faire appel à la résolution de son caractère, pour se tirer d'une position difficile. Ce n'est point qu'il ne songeât encore à son aventure ; mais il n'en voyait plus que le côté poétique ou plaisant, et il était au fond enchanté d'en avoir été le héros, parce que, dans son naïf orgueil, il se figurait que le démon ne se dérange que pour les gens de quelqu'importance.

« Il y eut un moment où, de plus en plus ravi de ce petit évènement, au moyen duquel il divertirait pendant la veillée du lendemain la belle Hildegarde et ses dames d'honneur, Rupert s'écria :

« — Ma foi, à tout prendre, rien ne pouvait m'arriver de plus agréable que de voir le diable dans ma jeunesse, puisqu'il faut tôt ou tard faire la connaissance de ce haut et puissant personnage. Maintenant j'aurai le droit de dire mon opinion sur son compte, et quand je le rencontrerai quelque part, je m'amuserai un peu à ses dépens, sauf à me débarrasser de lui à l'aide d'un *Oremus*, s'il prenait de trop grandes libertés avec moi.

« En ce moment la cavale fit un demi-tour en soufflant avec force. Evidemment quelque chose l'avait effrayée sur la route.

« Rupert crut un instant que c'était encore le diable, mais quand il eut calmé et redressé sa monture, il reconnut qu'elle avait eu peur d'un pèlerin qui cheminait devant lui dans l'obscurité, car la nuit était tout à fait venue, et la lune ne se montrait encore à l'horizon que comme la première étincelle d'un incendie lointain.

« Les deux voyageurs échangèrent un

bonsoir amical, et le page demanda au pèlerin s'il pouvait lui dire, avec quelque certitude, si deux ou trois lumières qu'on apercevait sur un point très élevé, comparativement à l'endroit où ils se trouvaient tous deux, étaient oui ou non dans le voisinage du vieux château de Schœnberg.

« — Je puis certainement vous le dire, mon beau seigneur, — répondit le *Romieu* (1) d'une voix douce, — ces lumières sont dans le château lui-même, et la plus faible éclaire l'oratoire de la pauvre comtesse Marguerite de Guda. Puisse la consolation être descendue dans son âme affligée !

« — Vous la connaissez donc? — demanda Rupert en se rappelant tout à coup que sa marraine était dans le chagrin.

(1) *Romieu*, — sorte de pèlerin qui se rendait à Rome, soit parce qu'il avait fait un vœu, soit parce qu'il accomplissait celui d'un grand personnage qui l'avait pris à sa solde pour cela.

« — Qui ne connaît pas la bonne châtelaine si compatissante aux malheureux ? Je suis d'ailleurs attaché à son service, mon beau seigneur ; et, tel que vous me voyez, je vais de ce pas prendre ses ordres pour m'en aller à Rome, où la chère dame m'envoie accomplir à sa place un vœu qu'elle a fait.

« Rupert aurait bien voulu savoir de quelle nature était le vœu de sa marraine ; mais il était trop loyal chevalier pour se permettre la plus petite question à cet égard ; en conséquence il se borna à prier le *Romieu* de lui dire s'il pensait que la comtesse l'accueillerait sous son toit.

« — Elle n'a jamais refusé l'hospitalité à aucun voyageur ; mais il n'est pas dit pour cela que vous la verrez : tous ceux qu'elle héberge ne l'approchent point, mon beau seigneur.

« — Est-elle donc toujours si triste de la mort de son vieux mari, qu'elle aurait dû perdre depuis longtemps ?

« — De cela ou d'autre chose, mon gracieux seigneur, elle passe les jours et les nuits à pleurer, et tout le monde assure qu'elle mourra très certainement du chagrin qui la dévore en augmentant tous les jours. Elle a déjà l'apparence d'un squelette tant elle est maigre, défaite et pâle, et si tant est que vous la connaissiez de date un peu ancienne, vous ne la reconnaîtrez certainement pas aujourd'hui pour la belle comtesse de Guda que vous avez vue jadis... mais voilà votre chemin, mon gentil seigneur ; moi je suis obligé de prendre ce sentier qui conduit à la poterne par où passent les pauvres gens. Vous ne pouvez pas vous tromper : quand vous aborderez le château, le grand portail des chevaliers sera justement en face de vous, et le marteau se trouve à gauche... Ne craignez pas de frapper vigoureusement et d'appeler de toutes vos forces, car messire Hildebrand, le majordome, a l'oreille un peu dure quand il s'agit d'aller ouvrir après le couvre-feu. Bonne chance et bonne nuit, sei-

gneur chevalier... nous nous reverrons peut-être encore.

« Rupert ouvrait la bouche pour répondre à ces paroles cordiales, lorsqu'il vit disparaître, comme par enchantement, le *Romieu* derrière quelques broussailles qui bordaient la route sur sa gauche ; en même temps son attention fut subitement détournée par une circonstance qui n'était certes pas insignifiante : l'insupportable ricanement de l'*homme noir* venait de se faire entendre de nouveau, cette fois au-dessus de sa tête, comme si le ricaneur traversait les airs, et assez distinctement pour qu'il ne fût pas possible de s'y tromper : c'était bien lui.

« — C'est grand dommage, — pensa Rupert, — que ce bon pèlerin m'ait quitté aussi vite : j'aurais été curieux de savoir de lui si le rire de ce drôle arrivait aussi à son oreille... Allons, encore un *oremus* avec une douzaine de signes de croix, et au diable le diable !

« Quelques minutes après, le grand por-

tail de Schœnberg s'ouvrait à deux battants devant le page — que messire Hildebrand saluait jusqu'à terre, car Rupert avait eu soin de lui crier à travers le guichet : — *Je suis le filleul de la comtesse Marguerite de Guda.*

« — Pourrai-je voir ma marraine ce soir ? — demanda-t-il ensuite à Hildebrand en jetant la bride de sa cavale à un varlet que le majordome avait appelé.

« — Elle ne reçoit jamais personne, seigneur page, mais je vais charger la demoiselle Yolande de la prévenir de votre venue, et il serait possible qu'elle fît une exception en votre faveur : elle parle très souvent de vous.

« Hildebrand introduisit le page dans une grande salle toute tendue d'étoffe de deuil, puis il le laissa pour aller parler à la jeune et belle Yolande qui était la suivante favorite de la comtesse de Guda.

« Il revint bientôt annoncer que la demoiselle Yolande apporterait elle-même la réponse, qu'elle croyait devoir être favora-

ble, attendu que sa maîtresse parlait constamment de son beau filleul, dont elle était en si grand souci, ignorant son retour, qu'elle se disposait à envoyer un pèlerin à Rome, pour obtenir qu'il revînt sain et sauf de la grande guerre d'Allemagne.

« — Voilà, certes, un aimable vœu de marraine, — dit Rupert qui avait écouté le récit du majordome avec une attention bienveillante. — Je vois alors que je serai bien reçu.

« — Avec amitié, seigneur page; mais en grande tristesse et deuil, car il n'y aura plus jamais joie dans ce château. C'était si gai, la dernière fois que vous vîntes ici il y a dix ans. Vous vous souvenez, seigneur page, comme ma maîtresse était belle alors? Eh bien! sa grande beauté est partie avec tout le reste : votre bonne marraine, seigneur page, n'est plus même l'ombre de ce qu'elle était.

« — Cela reviendra peut-être, — répondit Rupert, qui aurait tout autant aimé retrouver la comtesse de Guda jolie encore

dans ses sombres vêtements de veuve.

« Puis il se dit tout bas qu'après tout il n'en mourrait pas pour voir pendant quelques heures un visage désolé et ravagé.

« Peu après, la demoiselle Yolande se présenta, portant un gros mortier rempli de cire jaune, au centre duquel brûlait une mèche de chanvre. Elle fit, sans lever les yeux, une révérence profonde à Rupert, et l'invita d'une voix timide à la suivre.

« Elle le guida, à travers des détours sans fin, jusqu'à l'entrée d'un long corridor faiblement éclairé par une de ces petites lampes comme on en place devant les madones ; là elle s'arrêta et dit au page en lui montrant une porte :

« — Voilà, seigneur Rupert, l'oratoire de la dame votre marraine ; mais, devant que je vous y introduise, ainsi qu'elle me l'a commandé, je vous veux prier et supplier, en mon propre et privé nom, de veiller sur vos paroles et regards, afin qu'elle ne puisse se douter que vous la trouvez changée, comme de fait elle vous

semblera. Nous lui disons tous qu'elle se trompe quand elle nous parle de sa fin prochaine; mais la vérité est que ma pauvre chère maîtresse est bien plus un spectre qu'une femme aujourd'hui.

« — Je sais trop ce qu'on doit de respect et d'égards aux dames, pour que votre recommandation ne soit pas suivie, gentille Yolande, — repartit Rupert, que toutes ces précautions divertissaient fort, — ouvrez hardiment cette porte, — ajouta-t-il d'une voix harmonieuse et vibrante qui fit rougir et tressaillir sa conductrice, laquelle était assez jolie pour comprendre tous les regrets que doit faire naître la perte de la beauté.

Puis, comme le page crut remarquer que madame Yolande hésitait encore, il poursuivit, en posant la main sur son cœur en témoignage de sa bonne foi :

— Je ne trahirai ni volontairement ni involontairement le triste secret que vous venez de me confier. Je suis trop loyal

pour dire à ma marraine qu'elle est mieux que jamais ; mais, sur mon honneur de chevalier, demoiselle Yolande, je vous jure qu'il lui sera impossible de lire sur mon visage qu'elle ne doit plus compter que sur les joies du paradis.

Yolande rougit de plus belle, et ce fut d'une main qui tremblait un peu qu'elle poussa la porte de l'oratoire de la pauvre comtesse de Guda, cette veuve inconsolable qui avait tant pleuré qu'elle en était devenue laide.

CHAPITRE IV.

Arrivé à cet endroit intéressant de la légende, sir Francis ferma le volume en prenant la précaution de marquer avec l'index de sa main droite la page à laquelle il s'était arrêté, puis il promena un regard discrètement interrogateur sur le petit auditoire groupé autour de lui, comme pour demander aux personnes qui le composaient si elles étaient contentes du choix qu'il avait fait pour elles dans le recueil de Wilhelm Ibach.

— Cela m'amuse sans toutefois m'intéresser, car je ne vois pas du tout où l'auteur veut en venir, avec son jeune page insouciant et sa vieille marraine désolée, — répondit gracieusement madame de Stolberg, qui avait très bien compris que le regard de sir Francis questionnait l'assistance.

— Si vous n'avez rien deviné, ma chère baronne, je suis absolument comme vous, — dit Conrad avec vivacité, — aussi, bien que cette histoire me paraisse assez agréable, il me serait cependant à peu près indifférent d'en entendre commencer une autre, au lieu de connaître la suite et le dénouement de celle-ci, ce qui tient sans doute à ce que ma curiosité n'a pas été mise en éveil par la découverte du but que se propose l'écrivain... Je ne puis même former une conjecture sur ce qui va se passer.

— Eh bien! — s'écria Amélie en riant, — je crois que j'ai eu par hasard plus de

pénétration que vous dans cette circonstance, ce qui ne laisse pas que de me flatter infiniment. Tenez pour certain que Ruppert, *le page incomparable,* va très probablement...

— Ma fille, — interrompit la baronne, — je vous conjure de garder pour vous les résultats de votre pénétration. C'est bien le moins que nous ayons le plaisir de la surprise puisque vous l'emportez sur nous par la subtilité de l'intelligence, s'il faut vous en croire... N'êtes-vous pas de mon avis, comte de Falckenstein?

— Sans aucun doute, chère baronne, — repartit chaleureusement Conrad, dont la belle physionomie s'illuminait toujours quand Cornélie s'adressait à lui ou l'associait à elle dans la conversation. — Néanmoins, — poursuivit-il après un court moment de silence, — j'avoue que j'aurais été facilement curieux de connaître les pressentiments de ma cousine sur les destinées du beau page et de la pauvre mar-

raine, que nous allons retrouver en présence l'un de l'autre.

— Priez-la de vous les communiquer; seulement vous me permettrez de me boucher les oreilles aussi longtemps qu'elle parlera.

— Je préfère alors avoir le plaisir de la surprise en votre compagnie, ma chère baronne; dût-il se faire attendre jusqu'à la dernière page du récit, — riposta Conrad avec une galanterie chevaleresque du meilleur goût.

— Cela étant, — reprit sir Francis, — il me semble que je n'ai rien de mieux à faire, pour être agréable à tout le monde, que de reprendre ma lecture. Est-on disposé à m'écouter? — ajouta-t-il aussitôt en retournant le volume, qu'il avait fini par mettre à cheval sur son genou.

— Mais on vous écoute déjà! — s'écrièrent en même temps madame de Stolberg, Amélie et le jeune comte.

— Vous savez, — reprit encore Murray. — que nous en sommes restés au moment

où Yolande, la demoiselle favorite de la comtesse de Guda, introduisait le page Ruppert dans l'oratoire de sa marraine, après lui avoir fait promettre d'être assez maître de lui pour ne pas laisser voir à la pauvre dame l'impression pénible qu'il éprouverait sans doute à sa vue.

— Oui, oui, nous savons tout cela, et aussi que l'infortunée comtesse était devenue laide à faire peur, à force d'avoir pleuré.

— Eh bien ! mesdames, je continue.

* * *

« Ruppert avait à peine franchi le seuil de l'oratoire, dont la porte s'était refermée derrière lui, par les soins de Yolande, restée dans le corridor, qu'il s'arrêta stupéfait, tant le spectacle qui s'offrait à ses regards étaient différent de celui auquel on l'avait préparé.

« C'était bien sa chère et noble marraine la comtesse de Guda qu'il avait devant les yeux ; mais par quel miracle la

retrouvait-il plus belle qu'il ne l'avait jamais vue, lorsqu'on lui avait tant recommandé de ne pas paraître surpris de son changement?

« — Ces gens-là sont fous, — se dit-il en lui-même, en proie à un véritable vertige causé par l'étonnement et l'admiration dont il venait d'être saisi tout à coup.

« Et il s'agenouilla devant la comtesse, qui s'était levée majestueusement de son siége à haut dossier surmonté d'un petit dais, pour faire quelques pas à sa rencontre.

« — Soyez le bienvenu, beau filleul, — lui dit-elle d'une voix grave, douce et un peu émue.

« — Excusez-moi d'avoir tant tardé à vous venir rendre visite, chère marraine, — balbutia le page, dont l'esprit cherchait à deviner le mot de l'énigme vivante en face de laquelle il se trouvait, — mais mon souverain et bienfaiteur, le comte Frédéric, m'a voulu retenir près de sa personne jusqu'à ce jour, parce qu'il...

« — Oui, oui, j'ai su qu'il avait besoin de tous les ornements de sa cour pour parer les fêtes magnifiques qu'il vient de donner, — interrompit la comtesse d'un ton gracieux qui ne permettait pas de supposer qu'il y eut la plus petite intention de reproche au fond de sa pensée. — Toutefois, — continua-t-elle, — sachant tous nos seigneurs de retour de cette longue et terrible guerre, et ne vous voyant pas accourir près de votre pauvre marraine, j'étais tombée en si grand souci de vous, mon enfant, que demain, sans plus tarder, je devais faire partir en votre intention un pèlerin pour Rome-et-Lorette.

« — Je le savais, belle marraine, — murmura tendrement Ruppert en portant à ses lèvres la main de la comtesse, main mignonne et diaphane qui tremblait comme celle d'une jeune fille à laquelle on parle d'amour pour la première fois.

« — Relevez-vous, beau filleul, et vous *seyez* sur cet escabeau, — reprit la veuve en s'inclinant vers le page pour l'aider à

quitter son humble posture, dans laquelle il semblait se complaire. — Mais, bonne Vierge ! que vous êtes devenu grand ! — s'écria-t-elle aussitôt ; — hélas ! je n'avais pas besoin de ce nouveau témoignage pour être certaine qu'il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus !

« Et tout en parlant elle s'était reculée de quelques pas, comme pour pouvoir contempler plus à son aise l'élégante et noble prestance du page, qui s'était mis debout à son commandement, bien qu'il eût préféré rester prosterné devant elle.

« — Il n'y a pas d'illusions à se faire : vous n'êtes plus un enfant, mon filleul, — reprit encore la comtesse, et cette fois avec une gravité qui n'était pas sans quelque mélange d'embarras ou de tristesse, — mais heureusement, — poursuivit-elle en s'efforçant de sourire, — je suis déjà une vieille femme, moi, et, si homme que vous soyez, je vous pourrai toujours regarder et traiter comme mon fils.

« Ayant ainsi indiqué délicatement à

Ruppert la nature des relations qui devaient désormais s'établir entr'eux, la noble châtelaine retourna s'asseoir sur son fauteuil à haut dossier surmonté d'un petit dais, et quelques secondes après, un gracieux fuseau d'ébène incrusté d'argent tournait dans ses doigts aussi effilés que le fuseau lui-même, et plus blancs que le lin sans tache qui garnissait la quenouille de jonc passée dans le côté gauche de la ceinture de son ample et longue robe de deuil.

« Ruppert, qui savait de moins en moins où il en était, se dirigea, en chancelant comme un homme ivre, vers l'escabeau que sa marraine lui avait indiqué du geste, l'instant d'auparavant, et il s'y installa, lui *le page incomparable* à qui la hardiesse ne manquait jamais, avec toute la gaucherie d'un écolier intimidé.

« La comtesse de Guda était aussi un peu embarrassée, comme doit l'être toute femme bien élevée qui vient de revoir à ses pieds, dans l'attitude d'un amoureux ayant

barbe au menton, l'enfant qu'elle a tenu sur ses genoux à leur dernière entrevue. Cependant, comme elle avait beaucoup d'usage du monde et une grande expérience, elle se remit assez vite, et, toujours bienveillante, elle entretint Ruppert de l'expédition guerrière à laquelle il venait de prendre part, de la renommée qu'il y avait acquise, et enfin des fêtes splendides données par le comte Frédéric pour célébrer ses victoires.

« Mais ce fut en vain qu'elle déploya toutes les ressources de son esprit et qu'elle mit en œuvre toutes les recherches de sa bonne grâce naturelle, le pauvre Ruppert ne sortait pas de sa stupéfaction; ses grands yeux bleus, largement ouverts et fixes comme ceux d'un cataleptique, restaient obstinément attachés sur sa marraine, qu'ils n'avaient pas l'air de voir cependant, et s'il ouvrait la bouche pour répondre à une question de sa noble et gracieuse interlocutrice, sa langue à demi paralysée par l'étonnement ne parvenait

qu'à grand'peine à articuler quelques paroles confuses sans aucune liaison entre elles.

« Après trois quarts d'heure de patience et de tentatives toujours plus infructueuses, la bonne châtelaine commença à comprendre que, pour une raison ou pour une autre, il n'y avait rien à tirer du jeune visiteur ce soir-là ; alors elle pensa qu'elle n'avait plus qu'une chose à faire, qui était de lui rendre sa liberté, et elle lui dit avec le ton languissant d'une personne qui aurait plus besoin de solitude que de compagnie :

« — Cher filleul, s'il vous plaît, nous reprendrons cette conversation demain, car je veux espérer que vous me donnerez au moins une journée, si peu de joies et d'ébattements qu'ait à vous offrir la pauvre veuve dans son manoir, d'où la gaîté s'est enfuie pour toujours, hélas ! Par ainsi il vous faut aller reposer, doux ami..... Vous semblez en avoir besoin, et moi-même je crois sentir mes yeux tout *ensom-*

meillés... ils ont versé tant de larmes depuis quelques mois!

« Cette fois Ruppert n'essaya pas même de répondre, parce qu'il avait peur, dans le trouble où il était, d'avouer qu'il grillait de revoir Yolande et Hildebrand pour les questionner. Ce fut encore sa marraine qui lui vint en aide : prenant son silence pour l'aveu qu'il avait une invincible envie de dormir, elle porta à ses lèvres un petit sifflet d'ivoire suspendu à son cou, et en tira deux ou trois sons aigus qui firent paraître immédiatement sur le seuil de l'oratoire la belle jeune fille restée dans le corridor.

« — Mignonne, — dit la comtesse à Yolande, — conduisez le seigneur Ruppert, mon filleul, à messire Hildebrand, à qui vous recommanderez d'en avoir le plus grand soin, soit pour le logis, soit pour toute autre chose. — A demain, mon enfant, — continua-t-elle en s'adressant à notre page, qui s'était hâté de se lever de son escabeau, sur lequel il se trouvait aussi

mal à son aise que si c'eût été une sellette d'accusé dans un prétoire.

« — A demain, et Dieu vous garde, belle marraine, — répondit Ruppert en balbutiant avec plus de difficulté encore qu'il n'avait fait jusqu'à ce moment.

« Mais quand il se jugea à une assez grande distance de l'oratoire pour être à peu près sûr qu'un colloque, si animé qu'il pût devenir, ne serait pas entendu jusque-là, il devança en deux bonds Yolande qui courait devant lui comme une perdrix effarouchée, lui barra le passage et lui dit avec une courtoisie quelque peu péremptoire :

« — Veuillez me confesser, demoiselle Yolande, pourquoi vous vous êtes *gaussée* de moi tout à l'heure.

« — Me *gausser* de vous, seigneur Ruppert! Sur le salut de mon âme, je n'y ai point songé!

« — Quoi! vous ne m'avez point prié et supplié de ne pas paraître effrayé du changement de la dame ma marraine?

« — N'auriez-vous point eu égard à ma recommandation? — demanda Yolande avec inquiétude.

« — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Cette recommandation, me l'avez-vous faite?

« — Mais sans aucun doute, seigneur Ruppert.

« — Cela étant, j'ai le droit de vous dire que vous avez voulu rire à mes dépens, car la dame ma marraine est plus belle que jamais.

« — Plus belle que jamais! mais vous ne l'avez donc pas regardée, seigneur page?

« — Je ne l'ai que trop bien vue!

« — Mais c'est un spectre!

« Ruppert fut au moment d'éclater; mais il réfléchit qu'il aurait mauvaise grâce à vouloir empêcher de rire une jeune fille qui, selon toutes les apparences, ne savait pas encore s'amuser autrement de la seconde moitié du genre humain, et il se borna à répondre :

« — Il vous plaît, ma belle enfant, de continuer la plaisanterie, ce qui m'est une preuve que vous me jugez trop galant chevalier pour vous dire brusquement : — *Halte-là! le badinage a assez duré.* — Vous le pouvez donc, ce badinage, recommencer aussi souvent que la fantaisie vous en prendra, je ne me fâcherai point de cette petite licence ; mais, par la croix du Sauveur ! que messire Hildebrand, qui se l'est aussi permise avant vous, comme si vous étiez d'accord à ce sujet, ne s'avise pas d'y revenir... autrement je lui frotterai les oreilles de manière à y fixer pour longtemps toutes les démangeaisons de sa langue.

« Et Ruppert ayant laissé le passage libre, Yolande se remit à marcher devant lui un peu plus vite qu'auparavant.

« Quand ils furent arrivés près du majordome, la jeune fille lui transmit à voix basse toutes les recommandations de leur maîtresse, et quand il les eut reçues, il dit au jeune page qu'il était à ses ordres.

« — Conduisez-moi à mon logis, où je désire causer sérieusement avec vous, messire Hildebrand, — répondit Ruppert qui ne pouvait arranger dans son cerveau la figure respectable du majordome avec la mystification dans laquelle il avait trempé, de concert avec le pèlerin et la gentille Yolande.

« — Que désire me confier ou savoir de moi le seigneur Ruppert? — demanda Hildebrand quand il eut installé le page dans la plus belle chambre d'un corps-de-logis destiné spécialement aux hôtes de distinction.

« — Je désire que vous ayez la bonne foi de m'avouer dans quel but vous vous êtes entendu avec la jeune fille que nous venons de quitter et une manière de Romieu que j'ai rencontré par les chemins près d'ici, pour me dire, sans nécessité aucune, une chose dont la fausseté, vous le savez bien, allait m'être démontrée à l'instant même.

« — Veuillez vous expliquer plus claire-

ment, seigneur Ruppert, — répondit le majordome avec le ton ferme de la droiture, en même temps que sa physionomie étincelait de loyauté.

« — Ce sera bientôt fait, messire Hildebrand. Dites-moi donc pourquoi vous vous êtes amusés tous à me raconter que la noble comtesse de Guda n'était plus que l'ombre d'elle-même, tant sa beauté avait été flétrie par la douleur sans trève que lui cause la perte qu'elle a faite du comte son époux, de glorieuse mémoire.

« — Parce que c'est la vérité, seigneur page.

« — Comment! vous osez encore persister dans votre dire, après qu'il a été démenti par le témoignage de mes yeux! Apprenez, messire Hildebrand, que la dame ma marraine n'a jamais été aussi incomparablement belle qu'aujourd'hui, et que sa beauté surpasse tout ce que j'ai vu depuis que je cours le monde. Vous n'avez donc que faire, vous et tous les autres qui se sont mis de bonne ou de mauvaise foi

cette billevesée dans la tête, de prévenir ceux qui viennent céans de se garder d'autre chose que de la perte de leur cœur.

« — Il ne m'appartient pas, seigneur page, de soutenir une opinion quand vous en avancez une autre, — répliqua respectueusement le majordome ; — et puisqu'il vous plaît de trouver que ma noble maîtresse est toujours la même, je ne confierai plus à personne qu'elle me paraît un peu changée.

« — Ce n'est pas une soumission de cette nature que je vous demande, — reprit Ruppert avec impatience. — Est-ce donc si difficile de voir les choses comme elles doivent être vues, c'est-à-dire comme je les vois ?

« Hildebrand s'inclina en signe d'acquiescement à cette singulière concession, mais la loyauté de son caractère ne lui permit pas d'aller jusqu'à s'engager de la parole à ce qu'on exigeait de lui, tout en ayant l'air de le laisser parfaitement libre

de s'en rapporter au témoignage de ses sens.

« Le lendemain, Ruppert revit sa marraine au grand jour, et elle lui sembla encore plus charmante que la veille. Il ne lui avoua pas encore combien il était émerveillé de sa beauté ; mais il fut très aimable avec elle, et comme ils revenaient de se promener bras-dessus bras-dessous dans une vieille futaie de chênes qui défendait le château contre la violence des vents du nord, il se hasarda à prier la châtelaine à ne plus l'appeler — *mon enfant,* — attendu qu'il aimerait mieux être tout autre chose que son fils.

« La soirée de ce second jour de réunion s'écoula encore dans l'oratoire de la belle comtesse; mais combien elle fut différente de la première ! Notre page, qui était redevenu un brillant seigneur de la cour du comte Frédéric, s'y montra avec toute la noble assurance que lui donnaient son rang, son usage du monde et sa renommée. Il fut spirituel en racontant les pe-

tites intrigues qui s'étaient nouées aux fêtes d'Ehrenfels ; éloquent et passionné en décrivant les beaux combats auxquels il avait pris part; mais ce qui l'emporta sur son esprit et son éloquence, ce fut sa galanterie et le rare bonheur avec lequel il rencontrait toujours le mot qui remuait le plus doucement le cœur de sa marraine, laquelle tour à tour riait, rougissait, se fâchait, s'appaisait, et, en définitive, se disait tout bas *qu'elle était peut-être bien folle, mais qu'elle ne croyait pas avoir jamais été aussi véritablement heureuse.*

« Une semaine ne s'était pas encore écoulée que le page, au lieu d'appeler la comtesse – *ma marraine* — ne lui disait plus que — *Marguerite* — et que la veuve inconsolable ne nommait plus son beau filleul que — *mon bien aimé.*

« Enfin le matin du neuvième jour après l'arrivée de Ruppert à Schœnberg, la comtesse de Guda se réveilla avec un anneau de fiancée que le beau page lui avait passé au doigt le soir précédent, tandis

qu'ils rêvaient tous deux au clair de lune, les mains entrelacées chastement, comme des enfants à leur premier amour.

« Quand les choses en furent à ce point, il fallut bien les avouer, de peur qu'elles ne se révélassent d'elles-mêmes. En conséquence la comtesse annonça à ses vassaux réunis qu'elle allait convoler en secondes noces, et quand, nouvelle Sémiramis, elle désigna pour son époux Ruppert debout à côté d'elle, une immense acclamation s'éleva du sein de la foule, de sorte que le pauvre défunt comte de Guda se trouva plus enterré qu'il ne l'avait jamais été, quoiqu'on n'y eût rien épargné le jour de ses funérailles.

« Quand celui des noces fut définitivement arrêté, Ruppert, suivant l'usage immémorial qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, pensa qu'il ferait une chose convenable s'il se rendait à la résidence d'Ehrenfels, pour demander conseil sur le grand parti qu'il prenait à quelques hommes considérables qui l'avaient toujours plus

ou moins guidé pendant sa courte et brillante carrière. Il va sans dire qu'il était très décidé à ne tenir aucun compte des avis qu'on lui donnerait dans un sens contraire à son amour pour sa chère Marguerite, mais il croyait avec raison que les personnages qu'il aurait l'air de consulter ne pourraient être que très flattés de cet hommage rendu à l'excellence de leur jugement, ce qui ne leur arrivait pas tous les jours, bien que l'expérience et la sagesse des vieillards fussent un peu mieux appréciées de la jeunesse à cette époque que dans le temps où nous vivons.

« Les seigneurs de haute renommée auxquels Ruppert confia d'abord, sous la forme d'une demande de conseil, le changement qu'allait subir sa destinée, n'eurent pas de peine à deviner que, quoi qu'on lui pût dire, il était parfaitement résolu de n'en faire qu'à sa tête. En conséquence ils se bornèrent à lui donner, en termes vagues, une approbation qui ne les engageait pas beaucoup, et ils y joigni-

rent des félicitations et des vœux si bien tournés, qu'il ne tint qu'à lui de croire qu'en contractant un mariage d'amour il faisait la chose du monde la plus raisonnable ; mais comme il était naturellement modeste, quoique page et héros, il n'en fut pas plus fier pour cela, d'où l'on peut conclure qu'alors comme aujourd'hui la jeunesse n'attachait pas une bien grande importance aux éloges qui ne s'adressaient qu'à son bon sens.

« Le comte Frédéric, qui avait été consulté, cela se comprend, avant tous les autres, non-seulement accueillit avec la grâce la plus cordiale la communication de Ruppert, mais encore il lui fit un présent magnifique pour sa chère Marguerite, et s'engagea de la manière la plus formelle à être le parrain de leur premier enfant, ce qui fit sourire quelques-unes des dames et demoiselles les plus expérimentées de la petite cour de la belle Hildegarde. Quant à celle-ci, qui ne parlait jamais sans rougir *du page incomparable* depuis le jour

du grand tournois, où il s'était agenouillé devant elle pour recevoir le prix destiné au vainqueur, elle se borna à lui faire un petit compliment aigre-doux du bout des lèvres, puis elle lui tourna le dos avec une froideur marquée qui donna lieu à une foule de commentaires, grâce auxquels la résidence *comtale* fut beaucoup plus animée que de coutume pendant quelques jours.

« Il n'avait fallu que quarante-huit heures à notre amoureux pour remplir aussi consciencieusement qu'il les comprenait les devoirs qui l'avaient déterminé à faire une petite excursion à Ehrenfels, où il était venu en compagnie de messire Hildebrand, lequel avait été chargé par la comtesse de Guda de certaines affaires plus ou moins importantes, mais toutes relatives à sa prochaine union avec son bien aimé Ruppert.

« Donc celui-ci, le troisième jour après leur arrivée, demanda au majordome s'il était prêt à repartir pour Schœnberg, et

sur sa réponse négative il se détermina à reprendre seul et sur-le-champ le chemin qui le ramenait près de sa fiancée, dont il se croyait déjà séparé depuis des années, tant les minutes lui paraissait longues loin d'elle.

« Voilà notre page en route, le cœur joyeux, comme on peut croire, et le cerveau traversé en tous sens par les plus beaux rêves d'amour qui puissent hanter une tête de dix-huit ans sur la fin d'une belle matinée de mai, alors que les oiseaux se cherchent sous la feuillée et que les fleurs s'inclinent l'une vers l'autre à faire croire qu'il y a une petite âme cachée au fond de leur calice.

« Il montait encore sa vaillante jument Numide, dont il connaissait par expérience l'infatigable vigueur qui soutenait ses rapides allures jusqu'à la fin des courses les plus rudes, et à la chûte du jour il se trouva de nouveau au milieu de la grande forêt, juste à l'endroit où il avait rencontré

l'homme noir, lors de la première visite qu'il avait faite à sa marraine.

« Tous les détails de cette bizarre aventure, qu'il avait un peu oubliée dans les douces agitations de son amour, lui revinrent à l'esprit, et quand il y eut pensé pendan quelques instants il sentit s'éveiller dans son imagination hardie et toujours éprise du merveilleux la singulière fantaisie de revoir encore une fois le drôle qui lui avait prédit avec tant d'assurance qu'avant huit jours il aurait la tête tournée de la comtesse de Guda, dont il ne se souciait guère alors.

« — Puisque ce poltron, qu'un orémus met en fuite, est si habile à connaître l'avenir, — se dit le page en lui-même, — il ne tiendrait bien qu'à lui de m'apprendre si je serai heureux en ménage... Et ma foi, s'il ne devait m'en coûter que quelques années de purgatoire, je n'hésiterais certainement pas à évoquer sa présence et à le sommer...

« — Quelques années de purgatoire, —

interrompit une voix que Ruppert reconnut sur-le-champ pour être celle de son ricaneur ; — vous payez maigrement, seigneur page ; mais, comme j'espère que vous serez plus généreux une autre fois, je veux bien me rendre à vos désirs sans me faire tirer plus longtemps l'oreille. Hé ! hé ! hé ! je savais bien que malgré la manière peu amicale dont nous nous sommes séparés lors de notre première entrevue, vous m'appelleriez tôt ou tard à votre secours.

« — Vous êtes assez présomptueux pour cela.

« — Me serais-je trompé ? — demanda la voix en s'affaiblissant tout à coup comme si elle s'éloignait rapidement.

« — Non ! — s'écria le page avec une impatiente énergie, — je vous ai bien réellement désiré.

« — A la bonne-heure... Eh bien ! en quoi puis-je vous être agréable !

« — Il n'est pas nécessaire, ce me semble, que je le répète puisque vous avez en-

tendu ce que je disais tout bas, — répondit Ruppert, qui était tout à la fois très satisfait de la bonne volonté de *l'homme noir*, et un peu inquiet d'avoir une liaison aussi peu recommandable. — Mais d'abord montrez-vous, — reprit-il avec une mauvaise humeur un peu hautaine, — car j'aime à voir les gens en face, qu'ils soient amis ou ennemis... Inutile de vous dire dans quelle catégorie je prends la liberté de vous ranger.

« — Comment! vous êtes déjà ingrat, et je ne vous ai pas encore rendu service! c'est bien vous hâter, seigneur page, et d'habitude ce n'est pas comme cela que les choses se passent; mais je ne suis pas susceptible de ma nature, et si peu courtoisement que vous ayez réclamé ma présence, je vous l'accorde sans plus de difficulté... Me voilà, je vous salue.

« Ces paroles étaient à peine prononcées, que *l'homme noir* se trouvait à côté de Ruppert sur la grande route, aussi com-

plètement déserte en avant et en arrière que la première fois.

« Il montait le même cheval et portait le même costume, si ce n'est qu'à la place de la plume rouge il y avait une petite flamme bleuâtre sur le bord de son chapeau, qu'il tenait à la main comme un homme qui en aborde un autre avec toutes les formes extérieures de la politesse.

« Ruppert aurait préféré la plume à la flamme qui ne déguisait pas assez le personnage à son avis ; toutefois il fit bonne contenance, et il attendit, la tête haute et le regard assuré, les révélations de *l'homme noir*.

« Celui-ci qui venait de remarquer que notre héros ne semblait pas disposé à lui rendre son salut, se couvrit avec une certaine arrogance de gentilhomme de bon lieu, puis il reprit :

« — Vous voulez donc, seigneur page, que je vous dise si vous trouverez le bon-

heur dans le mariage que vous allez contracter prochainement?

« — Oui.

« — Mais savez-vous bien que c'est une grosse affaire que vous me demandez-là?

« — Si vous la trouviez trop difficile pour vous, il ne fallait pas être si prompt à vous présenter pour l'éclaircir.

« — Au fait c'est juste : ma présence est un engagement de vous satisfaire... il ne me reste plus qu'à savoir si vous êtes toujours dans les mêmes intentions. Je vous tiens ce langage parce que j'ai tous les jours maille à partir avec des gens qui me supplient de leur révéler l'avenir, et qui meurent de peur quand je me dispose à les contenter.

« — C'est une grande faiblesse à moi d'avoir eu une curiosité de ce genre, mais puisque je l'ai eue, j'y persiste.

« — Cette fermeté de résolution vous fait le plus grand honneur dans mon esprit, seigneur page; et pour vous en récompenser, je réponds hardiment *oui* à la

question délicate que vous m'avez adressée.

« — Reste à savoir maintenant si nous entendrons le bonheur de la même manière, or je suis trop franc pour ne pas vous dire que cela me semble tout à fait impossible.

« — Je vais m'expliquer de façon à ne vous laisser aucun doute dans l'esprit, seigneur page : vous serez heureux comme vous croyez l'être à présent que vous ne l'êtes encore qu'en espérance ; en vérité je ne crois pas que vous puissiez souhaiter mieux... la réalité aussi belle que le rêve.

« — Si c'est vrai, c'est magnifique !

« — Et pas cher, convenez-en... quelques siècles de purgatoire pour un secret de cette importance !

« — J'ai dit quelques années, — se hâta de répliquer Ruppert.

« — Soit, j'aurai mal entendu.

« — Ainsi, — reprit le page, — je suis véritablement aimé ?

« — Avec passion.

— Et ma chère et belle Marguerite me sera fidèle?

« — Jusqu'au tombeau.

« — Et moi?

« — Vous de même.

« — Vous ne raillez pas? — demanda Ruppert avec l'inflexion de voix d'une personne qui interroge.

« — Je conviens que j'en ai un peu l'air, seigneur page; mais sérieusement je vous dis la vérité telle qu'elle apparaît à ma science de l'avenir, qui n'est jamais en défaut, ne vous en déplaise.

« — Je vous demanderai alors de me dire pourquoi vous n'avez pas cessé de ricaner, comme quelqu'un qui se moque, tout le temps que vous avez employé à me tirer cet horoscope dont je suis à bon droit enchanté.

« — C'est une vieille habitude que j'ai contractée en contemplant les innombrables misères de l'humanité, et elle est si bien enracinée en moi, que je ne puis m'y soustraire, même dans les rares occasions

où je suis obligé de prédire du bonheur à l'un de vos semblables, ce que je ne fais jamais qu'à mon corps défendant ou pour des personnes auxquelles je désire être agréable, comme c'est le cas dans la circonstance présente.

« — Il faut que cette explication soit sincère, car elle ne vous est pas avantageuse, vous en conviendrez, — répondit le page en se gardant bien de relever ce qu'il y avait d'aimable pour lui dans les dernières paroles de son interlocuteur, dont il aurait bien voulu être débarrassé, maintenant qu'il en avait obtenu tout ce qu'il souhaitait.

« Il allait même recourir pour cela à son expédient infaillible de signes de croix et d'*oremus*, lorsqu'il lui vint à l'esprit d'adresser une dernière question à *l'homme noir* qui le regardait de côté en souriant comme pour l'encourager à réclamer de nouveau ses services.

« — J'ai bien envie de vous demander encore quelque chose, — lui dit-il, — mais

je vous préviens d'avance que cela n'a pas, à beaucoup près, l'importance de l'affaire au sujet de laquelle je viens de vous consulter.

« — Ce qui signifie très probablement que cette seconde consultation doit passer par-dessus le marché de la première.

« — Ce sera absolument comme il vous plaira.

« — Par les mânes de ma plus vieille amie, madame Ève, voilà une réponse de gentilhomme où je ne m'y connais pas ! Demandez-moi donc tout ce qui vous viendra à l'esprit, seigneur page ; je vous donnerai mon avis sans qu'il vous en coûte un jour de purgatoire de plus.

« — Eh bien ! je tiendrais à savoir pourquoi, dans le château de la dame ma marraine, aujourd'hui ma chère fiancée, tout le monde s'était entendu pour me persuader que le chagrin avait détruit la beauté de la noble dame au point de la rendre méconnaissable.

« — Pur bavardage de valetaille désœuvrée, seigneur page, — répondit *l'homme noir* en cherchant à étouffer son ricanement, ce à quoi il n'arriva que d'une façon très incomplète.

« — Mais dans quel but cette engeance s'est-elle permis une plaisanterie qui devait être démentie par le premier regard que j'ai jeté sur la belle comtesse de Guda?

« — Qui sait? peut-être le désir que vous soyez surpris plus agréablement, ou, ce qui est plus probable encore, le besoin de se donner de l'importance en répandant une mauvaise nouvelle... Mais, que ce soit une raison ou l'autre, à votre place je ne m'inquiéterais guère de ces propos de suivante et de majordome. Je vais plus loin, seigneur page; car, à mon avis, il importe peu que la comtesse de Guda soit devenue laide comme la vertu, si les yeux de votre amour la voient toujours aussi jolie que le péché, donc, si vous voulez m'en croire...

« — Vous avez une manière bien impertinente d'envisager et d'expliquer les choses, — interrompit brusquement Ruppert, — et je jure bien qu'il ne m'arrivera plus de vous consulter.

« — Vous dites cela aujourd'hui parce que vous vous flattez que vous n'aurez plus rien à me demander plus tard... Enfin à votre aise, jeune homme. Il y a tant de gens de bonne volonté dans le monde, que je n'ai pas besoin de prendre personne de force. Sur ce je vais vous tirer ma révérence, espérant que je vous trouverai de meilleure humeur une autre fois. A propos, n'allez pas oublier que vous me devez quelques années de purgatoire... Au surplus j'en garderai bonne note, et cela se paiera avec autre chose. Bon voyage et noces joyeuses, seigneur page... Hé! hé! hé!

« Et *l'homme noir* disparut aussi vite et aussi complètement que si la terre s'était ouverte tout à coup sous les pas de son cheval.

« Seulement la petite flamme bleue continua pendant quelques instants à voltiger à côté de Ruppert, juste à la hauteur où elle était auparavant, et le ricanement sarcastique se fit encore entendre par intervalles jusqu'au moment où notre héros, impatienté, appliqua à ces deux prodiges le remède infaillible d'une petite prière à la Vierge Marie.

« Cette fois il n'eut pas besoin de parlementer pour entrer à Schœnberg, dont le grand portail s'ouvrit à deux battants aussitôt qu'on entendit du château le bruit du galop léger de sa jument Numide sur les cailloux de la montée ; et il fut reçu, en mettant pied à terre, par sa chère Marguerite, qui, ayant quitté ce jour-là ses lugubres vêtements noirs, se présenta à lui vêtue d'une robe de toile d'argent, dans laquelle se reflétaient, comme des étoiles dans une onde limpide, les vives clartés des flambeaux que portaient les serviteurs de la comtesse, rangés autour d'elle.

« Quelques jours après, les noces se fi-

rent sans autre pompe que de larges distributions d'aumônes aux indigents de la contrée. Les deux époux l'avaient voulu ainsi, autant pour obéir aux instincts de leurs cœurs compatissants que pour honorer la mémoire du défunt, dont la vie tout entière avait été consacrée à des actes de bienfaisance envers ses semblables malheureux.

« Le lendemain, dès l'aube naissante, une femme éplorée descendait d'une litière soigneusement close à l'endroit le plus désert d'une vieille futaie située à une lieue de distance environ du château de Schœnberg.

« Cette femme était la comtesse Marguerite. Sortie la première de la couche nuptiale, elle avait contemplé son visage dans une grande plaque d'acier poli qui lui servait de miroir, et son cœur s'était brisé à croire qu'elle allait mourir en se trouvant vieillie de vingt années de ce qu'elle était la veille.

« Alors elle s'était hâtée, sans prévenir

Ruppert, bien entendu, de demander sa litière, et elle avait ordonné qu'on la portât aussi vite que possible dans le lieu où nous venons de la retrouver presque folle de douleur.

« Elle se dirigea en courant et seule vers une masse de rochers qu'ombrageaient des chênes gigantesques, et là elle frappa trois fois un immense bloc de granit noir veiné de rouge, avec une branche de houx qu'elle avait cueillie sur son chemin.

« Au troisième coup le bloc se sépara en deux, et une petite vieille en sortit, le sourire sur les lèvres et une mince baguette à la main.

« — Que voulez-vous, ma fille? — demanda-t-elle d'une voix douce à la pauvre comtesse qui s'était jetée à ses pieds en la voyant.

« — Que vous me rendiez ma beauté d'autrefois, bonne fée, — murmura la comtesse.

« — Et qu'en voulez-vous faire puisque vous êtes veuve?

« — Je ne le suis plus... Me voyant aimée avec passion, j'ai cru que j'étais belle encore, et c'est ce matin seulement que la terrible vérité s'est montrée à moi dans toute son horreur ! Si vous ne me secourez, bonne fée, je suis perdue !

« — Vous vous exagérez ma puissance, ma pauvre enfant, — dit la petite vieille avec l'accent du regret, — et je crains bien de ne pouvoir vous rendre le service que vous réclamez de mon affection. J'ai presque toujours échoué quand on m'a fait des demandes semblables à la vôtre, ce qui m'est arrivé bien souvent, ou si j'ai réussi, c'est à des conditions si dures...

« — Je les accepterai toutes sans hésiter, — interrompit la comtesse, dont le regard éteint s'illumina d'une lueur d'espérance.

« — Etes-vous sûre du moins que l'ingratitude ne sera pas le prix de votre généreux dévouement?

« — Je crois en être sûre... au surplus peu m'importe.

« — Etes-vous bien décidée?

« — Je veux être belle jusqu'à la mort ou mourir tout de suite.

« — Je vous préviens que les génies auxquels je vais m'adresser n'accordent rien si on ne s'engage d'avance à accepter toutes leurs conditions, si rigoureuses qu'elles soient; je vous le répète encore: mon pouvoir a des bornes. Vous serez belle, mais il vous en coûtera peut-être bien cher.

« — Hormis son amour, je suis prête à tout sacrifier.

« — Est-ce votre dernier mot, ma fille?

« — Oui, chère protectrice! — répondit la comtesse avec une vivacité qui allait jusqu'à l'exaltation.

« La petite vieille la contempla pendant quelques instants avec une affectueuse tristesse, comme pour l'engager à réfléchir encore, puis, voyant que Marguerite la suppliait du regard de ne pas hésiter davantage, elle se retira à l'écart, traça autour d'elle un grand cercle avec sa ba-

guette, et presqu'aussitôt un énorme crapaud vert et un long lézard rouge, sortant du bloc de granit entr'ouvert derrière elle, vinrent se placer à sa droite et à sa gauche, avec la gravité de deux personnages convaincus de leur importance et de leur sagesse.

« Ils restèrent tous les trois en conférence pendant cinq ou six minutes qui parurent autant de siècles à la pauvre comtesse, dont les mains tremblantes et crispées s'étaient portées rapidement devant ses yeux.

« — Nous sommes seules maintenant, ma fille, — lui dit la fée, — et ce que vous désiriez, je l'ai obtenu.

« — Est-ce bien vrai, mon Dieu! — s'écria Marguerite en se découvrant le visage.

— Jugez-en vous-même?

« Et la petite vieille lui présenta un morceau de cristal de roche dans lequel ses traits se reproduisirent à l'instant même avec une netteté merveilleuse.

« Elle poussa une exclamation de joie et se jeta de nouveau aux genoux de sa protectrice qui la releva et la pressa sur son cœur.

« — Je pourrai donc être aimée encore! — balbutia-t-elle, en proie à tout le délire d'un bonheur inespéré succédant tout à coup à un malheur certain. — Mais c'est ma beauté de quinze ans que vous m'avez rendue, — poursuivit-elle en se regardant une seconde fois dans le morceau de cristal qu'elle n'avait pas quitté. — Je lui dirai, à mon cher époux, que c'est parce que je suis la plus heureuse des femmes que je suis devenue si belle... Oh! permettez que je retourne bien vite près de lui!

« — Allez, mon enfant, et séparez-vous le moins possible, — répondit la petite vieille avec une douloureuse émotion. — Mais d'abord il faut que je vous dise à quelle condition il vous a été accordé de recouvrer tous les charmes de votre jeunesse.

« — Vous avez raison, — repartit la comtesse avec une sublime indifférence ; — est-ce la perte de ma fortune?

« — Non, ma fille.

« — Celle de mon rang?

« — Pas davantage.

« — Alors je ne sais plus quelle question vous adresser : venez donc à mon aide, ma généreuse protectrice.

« — Vous serez belle comme en ce moment aussi longtemps que vous vivrez... mais chaque jour de cette beauté qui surpasse celle de votre jeunesse vous coûtera une année de votre vie.

« — Et je serai heureuse et adorée jusqu'à la fin?

« — Ce n'a pas été sans peine que je l'ai obtenu, mais enfin c'est chose promise, ainsi vous pouvez y compter.

« — Et vous appelez cela de dures conditions, bonne fée! — s'écria Marguerite en sautant de joie comme une jeune fille qui s'élance de l'enfance dans la jeunesse pour la première fois. — Echanger des

années de douleur et d'ennui contre des heures de félicité et d'amour, mais c'est un marché d'or !

« — Ainsi vous êtes satisfaite ?

« — Je suis transportée ! Adorée jusqu'à la mort !...

« — J'ai encore arraché une autre concession pour vous... mais ce n'est ni le lieu ni le moment d'en parler... Et maintenant adieu, ma fille ; ne perdez pas une minute du rapide bonheur qui vous attend.

« La petite vieille rentra dans son bloc de granit, et la comtesse courut vers sa litière.

« Ses gens poussèrent un cri de surprise et d'admiration en la voyant, car à l'exception d'un seul, qui était depuis une trentaine d'années à Schœnberg, aucun d'eux ne croyait à la possibilité du spectacle qui s'offrait aux regards de tous.

« Hildebrand et Yolande y croyaient encore moins, surtout la seconde qui était dans tous les secrets de la destruction de

sa maîtresse, de sorte que quand celle-ci rentra au château après son excursion matinale, le majordome et la suivante auraient certainement crié au miracle s'ils n'eussent craint d'alarmer Ruppert qui dormait encore d'un sommeil de page.

« Quant à l'heureux époux de Marguerite, comment se serait-il aperçu qu'elle était redevenue belle, puisque l'aveuglement de son subit amour, ou quelque malice du démon, ne lui avait pas permis de voir qu'elle ne l'était plus? Il se borna donc à la trouver plus charmante que jamais, et quand il le lui dit en s'agenouillant devant elle, elle ne manqua pas de lui répondre, ainsi qu'elle l'avait annoncé à la fée — *que c'était sans doute parce qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse* — explication qui parut si sensée à Ruppert, qu'il ne songea pas à en demander une autre.

« Nous n'entreprendrons point de peindre dans tous ses détails le bonheur dont jouirent, durant quelques semaines, ces époux-amants, si fortunés entre tous. Leurs

journées s'écoulaient, à la fois pleines et rapides, dans des enchantements qui, au mérite d'être toujours les mêmes, joignaient celui de leur paraître toujours nouveaux. Tantôt leur amour s'épanchait dans un dialogue brûlant où cependant ni l'un ni l'autre n'avait besoin d'exagérer l'ivresse de son cœur, et tantôt il se révélait dans de longs silences, mille fois plus éloquents encore que leurs paroles, si passionnées qu'elles fussent. Le matin ils chevauchaient dans les bois, prêtant l'oreille à tous les chants d'oiseaux et à toutes les rumeurs champêtres, humant à pleine poitrine la brise printannière, respirant les mille parfums des fleurs qui semblaient éclore au-dessus de leurs têtes penchées l'une vers l'autre, ou sous les pas de leurs paisibles haquenées ; pendant le jour ils se retiraient dans l'oratoire de Marguerite sous le prétexte de continuer une lecture qu'ils n'avaient pas même commencée, et le soir, quand le ciel était resplendissant d'étoiles, ils allaient, tendrement enlacés,

s'accouder sur la plus haute tour du château pour attendre l'heure où la lune viendrait se mirer dans le Rhin, dont les flots murmuraient harmonieusement au-dessous d'eux à une profondeur considérable.

« Il y avait juste quarante jours que Ruppert et Marguerite savouraient sans ennui et même sans langueur cette délicieuse existence, lorsque le premier dut s'absenter pendant quelques heures pour visiter un de ses compagnons d'armes qui demeurait dans le voisinage de Schœnberg : les deux époux ne s'étaient pas encore séparés un seul instant depuis qu'ils avaient juré devant Dieu de s'aimer toujours.

« Notre page revenait au château, tout joyeux de la pensée que sa course n'était plus à faire, quand il fut accosté à un détour du sentier qu'il suivait par une petite vieille qui lui dit poliment qu'elle avait à lui parler.

« — C'est que je suis bien pressé, ma bonne dame, — répondit-il.

— « Je le sais, seigneur Ruppert, — reprit-elle, — mais il y va de votre bonheur que vous m'écoutiez : Je suis la fée Doucette, protectrice de la dame votre épouse.

« Ces paroles étaient à peine prononcées, que le page avait déjà mis pied à terre et qu'il prêtait l'oreille, avec un certain trouble de cœur, à ce qu'on allait lui apprendre.

« — Votre chère Marguerite est en grand péril, — dit la petite vieille dont la physionomie franche et bonne exprimait une profonde tristesse.

— « Quel danger la menace? — demanda Ruppert avec impétuosité.

« — Le plus terrible de tous.., la mort !

« — Et vous me retenez ici !

« — Pour vous apprendre comment on peut la sauver, et vous dire qu'il n'est possible qu'à vous de le faire.

« — Oh ! alors parlez vite, je vous en conjure !

« — Eh bien ! sachez donc, seigneur Ruppert, que votre compagne a payé de

quarante années de sa vie, juste le temps qu'elle avait encore à passer sur la terre, le privilège de recouvrer pendant quarante jours la merveilleuse beauté de sa jeunesse.

« — Mais il y a plus longtemps que cela que je la vois telle qu'elle est, — repartit le page, un peu remis de son trouble, — ainsi le délai est expiré.

« — Il ne l'est pas, puisque vous ne devez compter qu'à partir du lendemain de votre mariage. Jusqu'à ce moment-là vous aviez été le jouet d'une illusion : la pauvre Marguerite n'était plus que l'ombre d'elle-même.

« — Comment le savez-vous? ne me cachez rien.

« — Le matin qui suivit le jour de vos noces, elle vint dès l'aube me montrer son visage flétri, qu'elle avait regardé pour la première fois depuis votre arrivée au château, confiante qu'elle était dans l'amour dont vous vous étiez pris pour elle en la revoyant après dix années d'absence. En m'abordant elle se jeta à mes pieds et me

supplia d'employer tout mon pouvoir à prolonger votre illusion, qu'elle tremblait de voir disparaître à votre réveil, ce qui serait advenu en effet.

« — Je me rappelle maintenant avoir eu soupçon de cette course matinale pendant mon sommeil... Eh bien ! que s'est-il passé? qu'avez-vous pu faire pour elle?

« — J'ai combattu son généreux désir, seigneur Ruppert ; mais quand elle m'eut dit qu'elle voulait être belle jusqu'à la mort ou mourir tout de suite, — je vous répète ses propres paroles, — je me résignai, pour lui complaire, à m'adresser à deux génies de mes amis, dont le pouvoir est par malheur supérieur au mien, et ils n'ont consenti à ce que je leur demandais au nom de votre compagne qu'à la condition terrible que je vous ai révélée tout à l'heure : une année de vie pour chaque jour de beauté.

« — Et elle a accepté !

« — Elle l'a dû faire d'avance ; mais je

lui rendrai cette justice qu'elle ne l'a pas regretté après.

— O ma bien-aimée, que Dieu vous a donné un grand cœur ! — murmura Ruppert en levant les yeux au ciel. — Quand expire le délai fatal ? — reprit-il d'une voix plus forte, bien qu'oppressée par l'angoisse.

« — Ce soir à minuit.

« — Et vous dites que je la puis sauver ?

« — Vous seul en avez le pouvoir.

« — Alors rien n'est encore perdu ! Que dois-je faire ?

« — Racheter ses quarante années au prix de pareil nombre des vôtres.

« — C'est une bagatelle... Et combien en aurons-nous encore à passer ensemble ? Dites-moi la vérité sans détour : je suis prêt à tout !

« — Une vingtaine à peu près.

« — Ah ! bonne fée Doucette, que je vous remercie ! Vingt ans d'un bonheur comme celui dont je jouis ! Mais nul homme n'aura jamais été aussi heureux que moi sur la

terre ! Marguerite sait-elle que ce rachat est possible?

« — Je n'ai eu garde de le lui apprendre.

« — Il faut qu'elle l'ignore toujours !

« — Cela dépend de vous.

« — Sur mon honneur, je ne le lui dirai pas !

« — Elle le devinera peut-être.

« — Comment?

« — Au refroidissement de votre amour, car je dois vous dire que si votre dévouement lui sauve la vie, il ne sauvera pas sa beauté. Que, grâce à vous, elle ne meure pas, et ce soir à minuit elle redeviendra telle qu'elle était quand elle est venue m'implorer ; seulement vous serez seul à vous en apercevoir, et le charme durera pour elle jusqu'au moment où vous le briserez par une parole de regret ou une marque quelconque de dégoût.

« Ruppert se sentit pâlir et il lui sembla qu'une main de fer déchirait son cœur ; au même instant il crut entendre retentir sourdement à quelques pas de lui le rica-

nement sinistre et railleur de l'*homme noir*.

« Cependant, comme il avait autant de courage que de générosité dans l'âme, il surmonta la poignante émotion qu'il éprouvait, et rien ne le trahit dans l'accent ferme et décidé avec lequel il dit à la fée Doucette qui l'examinait avec inquiétude :

« — Marguerite vivra, et il ne tiendra qu'à elle de croire toujours qu'elle a conservé sa beauté. Que devrai-je faire pour consommer mon sacrifice ?

« — Votre sacrifice, seigneur Ruppert... Ce soir, entre le coucher du soleil et l'heure de minuit, vous monterez au sommet du beffroi de Schœnberg, et là, tourné vers l'Orient, vous répéterez quatre fois de suite :

« Ce que m'a donné l'amour de ma belle,
« Je le donne ici sans regret pour elle.

« — Quoi ! c'est là tout ?

« — Oui ; seulement il faut le dire avec sincérité.

« — Adieu, bonne fée, et grand merci.

« Et Ruppert s'élançant d'un bond sur son cheval, le poussa à bride abattue dans la direction de Schœnberg.

« A quelque distance du château il trouva sa chère Marguerite qui était venue à sa rencontre sous la garde du brave et fidèle Roland, son lévrier favori. Elle était si belle, si souriante, si radieuse même, que son époux en la voyant perdit pour quelques minutes le souvenir de la formidable révélation qu'on venait de lui faire.

« Vers le soir, la comtesse se sentit prise d'une sorte de défaillance qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais éprouvée. Elle ne se trouvait de douleur nulle part, mais le mouvement de son cœur s'était ralenti, ses artères ne battaient que faiblement et ses beaux yeux se fermaient à chaque instant malgré elle.

« Aux premiers symptômes de ce malaise, Ruppert, qui avait ses raisons pour s'en alarmer, s'était hâté de conduire Marguerite dans son oratoire et l'avait obligée à s'étendre sur des coussins ran-

gés par lui près d'une fenêtre toute grande ouverte qui laissait entrer librement une brise tiède et pourtant vivifiante.

« — Dormez quelques heures, ma mie, — lui dit-il tendrement en s'installant à côté d'elle, — le sommeil vous rendra des forces.

« — Non, non, doux ami, pas de sommeil : vous savez que c'est le seul ennemi de notre bonheur, — murmura la comtesse d'une voix pleine de passion dans son timbre affaibli. — Souffrez donc que je veille encore, — reprit-elle toujours plus faiblement en appuyant son front chargé de langueur contre l'épaule de Ruppert.

« Ils restèrent ainsi pendant quelques minutes, échangeant parfois un regard passionné ou une parole d'amour, puis Marguerite dit, en cherchant pour sa tête l'appui plus moelleux du coussin placé derrière elle :

« — Vous aviez raison, doux ami, il faut que je dorme ; mais vous me réveillerez bientôt, n'est-ce pas ?

« — Je vous le jure, ma mie!

« — Bien vrai?

« — Aussi vrai que je vous aime!

« — Alors je suis tranquille.

« Et les yeux de la comtesse se fermèrent tout à fait, comme ceux d'une personne que le sommeil envahit subitement.

« Puis, comme si un beau rêve était venu aussitôt remplacer le bonheur qu'elle perdait, un sourire rayonnant entr'ouvrit ses lèvres et s'y fixa.

« Quand Ruppert eut acquis la certitude qu'elle était profondément endormie, il quitta sans bruit sa place, alla chercher dans une pièce voisine un mortier plein de cire et le sablier qui marquait les heures de la nuit, puis il posa ces deux objets sur un bahut, de manière à ce que la flamme du mortier, dont il alluma la mèche, donnât en plein sur les chiffres que portait le sablier.

« — J'ai encore trois heures, — se dit-il en lui-même quand tous ces petits préparatifs furent terminés, — je la réveillerai

dans deux, puis, sous le prétexte d'aller quérir ses femmes pour la déshabiller, je monterai bien vite au beffroi, et là je jetterai au vent les quarante années de ma vie qu'on me demande pour la sauver... c'est ma volonté et c'est aussi mon devoir.

« — On dirait que le sommeil lui a déjà fait du bien, — reprit-il en se rapprochant de Marguerite. — Elle sourit toujours, son teint est plus animé... sur mon honneur je commence à croire que tout ceci n'est qu'une épreuve qu'elle a voulu faire subir à mon amour. Cette vieille femme aura été apostée par elle sur mon chemin. C'est mal de se défier ainsi de moi.

« Cette pensée se présenta encore à diverses reprises à l'esprit de notre page, et nous devons dire que s'il la repoussa quelquefois comme injurieuse pour la délicatesse de sa compagne, quelquefois aussi il lui arriva de s'y arrêter sérieusement et de trouver qu'en définitive une femme qui avait épousé un homme dont elle pour-

rait être la mère était excusable de chercher à s'assurer de sa fidélité. Cette réflexion le conduisit à d'autres d'une nature plus grave, et il en vint insensiblement jusqu'à se demander s'il avait bien le droit de mettre en jeu, dans un intérêt purement personnel, quarante années d'une existence qui appartenait tout entière à son souverain et à son pays. Son dévoûment d'époux lui disait bien *oui*, mais sa conscience de chevalier lui murmurait aussitôt *non*. Un autre doute, plus poignant peut-être, le torturait encore. Son sacrifice accompli courageusement et même sans hésitation, aurait-il la force de supporter sans se plaindre la vie toute nouvelle qui devait en être le résultat? Il en avait certainement la volonté et le désir, mais ces vingt ans à passer, en se montrant sans cesse épris comme le premier jour, avec une femme qui n'aurait plus aucun des charmes qu'il aimait en elle, lui semblaient une épreuve au-dessus de l'énergie de l'âme la plus robuste.

Si du moins Marguerite pouvait tout savoir, il trouverait un dédommagement dans sa reconnaissance ; mais elle devait tout ignorer, et dès lors s'il se refroidissait pour elle, ce qui n'était que trop probable, il aurait encore à subir sa jalousie, ses plaintes, ses reproches, sa mauvaise humeur, et vraiment c'était avoir acheté bien cher les quarante jours de bonheur sans mélange qu'il venait de savourer.

« — Je ferai cependant ce que j'ai promis à cette maudite fée Doucette, — se disait-il à chaque instant ; — un homme de mon rang et de mon caractère ne manque pas à sa parole.

« Quand l'esprit est aussi laborieusement tendu que l'était celui de Ruppert, le temps marche avec une effrayante rapidité. Il arriva donc que notre page, ayant jeté les yeux sur le sablier, qu'il avait quelque peu mis en oubli depuis qu'il était plongé dans ses pénibles réflexions, vit avec un certain effroi que l'intervalle existant entre le chiffre onze et le chiffre douze ne

tarderait pas à être comblé par la fine poussière d'or, dont on voyait un filet aussi mince qu'un cheveu tomber sans interruption du globe supérieur dans celui du bas où l'heure fatale se trouvait marquée.

« Le pauvre page, en grand émoi de s'être laissé ainsi surprendre par la nécessité d'agir sans plus de retard, pensa aussitôt qu'il y aurait de la folie à lui à ne pas attendre qu'il fut de retour de son expédition au beffroi pour réveiller Marguerite. Il se disait que celle-ci, en reprenant possession de ses facultés, voudrait sans doute causer avec lui, ce qui lui ferait perdre des instants précieux alors qu'il lui restait à peine quelques minutes pour repasser rapidement dans sa mémoire les recommandations de la fée Doucette, qu'intérieurement il donnait toujours au diable de bon cœur, et se demander une dernière fois si tout ce qu'elle lui avait dit était bien sérieux.

« Cet examen, qu'il crut faire très vite,

parce qu'il avait la volonté qu'il en fût ainsi, ne lui enleva pas une seule de ses incertitudes, et il eut cela de fâcheux qu'il lui montra le mauvais côté de sa situation plus nettement qu'il ne l'avait vu encore depuis qu'il ne pensait plus à autre chose.

« — Le sort en est jeté ! — s'écria-t-il d'une voix forte, sans songer qu'il pouvait réveiller Marguerite et s'exposer ainsi à être retenu par elle dans un moment où il suffisait de quelques secondes de retard pour le mettre en péril de manquer à sa parole.

« Hélas ! il ne voyait plus que cela dans sa tardive ardeur à tenir l'engagement qu'il avait contracté.

« — Ah ! — reprit-il, — je veux la contempler encore une fois dans toute sa merveilleuse beauté... Il me semble que j'en ai bien le droit puisque ce souvenir doit être mon dernier bonheur en ce monde.

« Et de la porte de l'oratoire, qu'il avait déjà ouverte pour courir à l'escalier en

colimaçon conduisant au beffroi, il revint près de la comtesse qui n'avait jamais été aussi belle.

« Elle dormait tranquillement, la tête posée sur une de ses belles mains blanches et fluettes, rejetée en arrière avec une grâce sans pareille, et son autre main tenait délicatement une fleur des bois que son bien-aimé avait glissée dans son corsage en la pressant sur son cœur quand elle était venue à sa rencontre quelques heures auparavant.

« Ce n'était pas la première fois, nous le supposons du moins, que Ruppert voyait Marguerite endormie ; mais nous nous permettrons d'affirmer que jamais elle ne lui avait paru aussi miraculeusement belle.

« Il l'enveloppa d'un long et brûlant regard d'admiration et d'amour, et, sans doute enivré du ravissant tableau qu'il avait sous les yeux, il s'agenouilla à côté de la belle dormeuse sans avoir la conscience de ce qu'il faisait.

« Toujours éperdu et fasciné il effleura d'abord du bout des lèvres les vêtements de Marguerite, toucha ensuite avec précaution et de la même manière, ses cheveux un peu en désordre et ses pieds mignons croisés l'un sur l'autre ; enfin, l'ivresse de sa passion augmentant de seconde en seconde, il saisit celle de ses mains qui tenait la fleur et se mit à la dévorer de baisers frénétiques.

« Tout à coup, la pauvre comtesse qui souriait comme lorsqu'elle s'était endormie, tendit ses bras vers son époux, l'attira sur son sein, que le souffle de la vie ne gonflait déjà plus, et murmura à son oreille, d'une voix aussi faible que le dernier soupir d'un enfant dont l'âme est déjà en route pour retourner au ciel :

« — Adieu, mon beau et vaillant Ruppert... Nulle femme en ce monde n'a été plus heureuse que Marguerite, et aucun homme ne sera jamais aimé autant que toi... Crois cela tant que tu vivras, doux ami... crois aussi que je te regrette,

« Ici la voix, qui faiblissait visiblement à chaque seconde, s'éteignit comme un son qui meurt dans l'espace où il n'existait déjà plus qu'à l'état de vibration insaisissable.

« Ruppert tourna ses yeux égarés par la passion vers le sablier, et aussitôt le malheureux poussa un rugissement de fureur et de désespoir à être entendu à toutes les extrémités du château en même temps.

« Le chiffre XII, tracé dans la partie la plus élevée du globe inférieur, était entièrement couvert, et il ne restait plus un atôme de poussière d'or dans l'autre globe qui ne contenait jamais que ce qu'il fallait bien juste pour marquer les heures jusqu'à minuit, limite la plus extrême des veillées de Schœnberg.

« Au cri de Ruppert, Yolande, dont le logis n'était pas très éloigné de celui de sa maîtresse, se hâta d'accourir.

« Elle trouva l'infortuné page totalement privé de sa raison, qui tenait dans ses bras

Marguerite morte et déjà froide, et ne cessait de répéter, en rugissant toujours : — *Je l'ai tuée! je l'ai tuée!*

« D'autres demoiselles attachées au service de la comtesse arrivèrent successivement, et l'on put porter sur son lit la morte que l'on ne croyait encore qu'en léthargie, bien que Ruppert persistât à affirmer qu'il était impossible qu'elle reprît jamais connaissance, attendu qu'il n'avait rien fait pour la sauver lorsqu'il en était temps encore.

« Effectivement, le médecin qui vint peu après déclara qu'il n'y avait plus de ressource pour renouer la trame de cette chère et précieuse existence ; mais sa visite ne fut cependant pas tout à fait inutile, car il donna un nom très savant à la maladie à laquelle la pauvre comtesse avait succombé au moment où on la croyait pleine de vie.

« Ruppert fut pendant quelques mois fou à lier. Tantôt il voulait étrangler ses gardiens, tantôt il cherchait à s'étrangler

lui-même ; une fois que le comte Frédéric était venu le visiter, le page le prit pour l'*homme noir* et lui adressa toutes sortes d'injures.

« A la folie succéda une morne douleur qui dura longtemps, puis la douleur fut remplacée par une douce mélancolie, et enfin à l'expiration de son deuil, Ruppert put reparaître à la cour où son absence avait laissé un grand vide.

« Comme il était pâle et triste, les femmes trouvèrent qu'il était plus beau que jamais, de sorte que celle qu'il avait perdue lui servit à se faire adorer de beaucoup d'autres ; mais nous lui rendrons cette justice qu'il ne s'attacha à aucune d'elles d'une manière quelque peu sérieuse, bien qu'il se montrât en toutes circonstances fort galant envers celles qui étaient jolies, car, du naufrage de son bonheur, il avait sauvé son goût pour la beauté auquel il avait dû de si grandes jouissances dans sa vie.

« Un soir, le comte Frédéric dit amicale-

ment à son ex-page, devenu l'un de ses plus habiles conseillers sans cesser d'être le premier de ses hommes de guerre et la fine fleur des seigneurs de sa cour :

« — Ruppert, mon ami, ce ne saurait être une bonne politique que celle d'un souverain qui ne s'oppose pas de tout son pouvoir à ce que les grandes races de ses états disparaissent.

« — J'oserai être de cet avis, Altesse, et même j'ai eu plus d'une fois la pensée de proposer à votre conseil une loi qui, bien exécutée, empêcherait l'extinction des familles illustres.

« — Cela étant, mon ami, vous ne ferez nulle difficulté de convenir avec moi que sur ce point c'est aussi à mes conseillers à donner l'exemple.

« — Comme en toutes choses, Altesse, autant qu'ils le peuvent : ce n'est pas sous un règne aussi juste que le vôtre, que ceux qui font la loi croient pouvoir se dispenser de lui obéir.

« — Eh bien ! Ruppert, si vous êtes con-

séquent avec vous-même vous ne tarderez plus bien longtemps à convoler en secondes noces.

« — Excusez-moi, Altesse... mais le souvenir de l'adorable compagne que j'ai perdue est encore si présent à ma mémoire que...

« — Bah! bah! — interrompit le comte Frédéric en riant de tout son cœur, — vous vous marierez sans amour, et de cette manière vous serez aussi peu infidèle que possible à votre chère défunte.

« — Altesse, — balbutia Ruppert, que cette conversation mettait évidemment au supplice, — cela eût pu se faire il y a quelques mois, mais aujourd'hui c'est tout à fait impossible.

« — Et pourquoi?

« — Parce que... parce que... excusez-moi encore, Altesse... je suis amoureux... mais là ce qui s'appelle amoureux.

« — Et aimé sans doute?

« — Je l'ignore, Altesse, — répondit Ruppert en baissant les yeux.

« — Quoi! un amour timide! — s'écria le comte Frédéric, — qui cela peut-il être? Dans ma cour je ne vois personne...

« Ici le comte s'interrompit brusquement: son regard venait de s'arrêter sur sa fille la belle Hildegarde, et il lui sembla qu'il y avait dans sa carnation quelque chose de bien plus animé que de coutume.

« Il ne reprit pas l'entretien, mais quelques jours après il interrogea délicatement Hildegarde sur l'état de son cœur, et la naïve enfant lui avoua qu'elle aimait Ruppert depuis le jour du grand tournois où il s'était montré le plus vaillant et le plus adroit de tous.

« — Tu ne pouvais mieux choisir, ma fille, — reprit le comte, — bien que par ta naissance, ta beauté et tes vertus tu sois digne des plus grands monarques de la terre. Je vais donc vous marier.

« — Mais, seigneur, je ne sais pas s'il partage l'amour que j'ai pour lui... Vous avez entendu ce qu'il a dit de ses regrets.

« — Je le forcerai à s'expliquer claire-

ment, la première fois que je le verrai.

« L'auteur de cette légende ignore ce qui se passa dans cette explication entre le souverain et le sujet ; mais il est en mesure d'apprendre à ses lecteurs que dans la semaine qui la suivit, Ruppert devint l'heureux époux de la belle Hildegarde, avec laquelle il alla s'établir, aussitôt après les fêtes des noces, au château de Schœnberg, que la pauvre comtesse de Guda lui avait donné comme sa marraine en devenant sa femme.

« — Pourquoi tenez-vous donc tant à ce sablier, doux ami? — demanda, bien des années après, Hildegarde à Ruppert, un jour que celui-ci avait témoigné quelqu'inquiétude de voir ce petit meuble servir de jouet au plus jeune de leurs six enfants, tous réunis autour d'eux dans l'oratoire où Marguerite était morte.

« — C'est parce qu'il marque tous les instants de mon bonheur, ma bien-aimée compagne, — répondit-il avec une galanterie passionnée qui n'avait rien de conju-

gal, — comment ne l'aviez-vous pas deviné?

« — Je craignais que vous n'eussiez quelqu'autre raison, – murmura Hildegarde qui ne pensait jamais sans une secrète terreur au désespoir dans lequel avait été plongé Ruppert après la mort de sa première femme, désespoir dont on s'était longtemps entretenu à la petite cour d'Ehrenfels, où les sujets de conversation intéressants manquaient quelquefois, bien que tout s'y passât exactement comme ailleurs pour les choses dont il n'est pas d'usage de parler devant les jeunes filles.

« — Quelqu'autre raison? est-ce qu'il en peut exister une seule au monde qui ne vienne pas de mon amour pour vous, ma bien aimée? J'espérais qu'il serait à l'avenir inutile de vous rappeler cette vieille vérité.

« Et l'heureux époux de la belle Hildegarde était sincère en s'exprimant ainsi, puisque nous sommes en mesure d'affirmer à nos lecteurs que le sablier, au lieu

de réveiller en lui le souvenir des joies et des souffrances passées, l'aidait à mesurer les douces heures de la félicité présente, la seule que, loyalement, il crut avoir jamais goûtée.

« O femmes ! fiez-vous donc à l'amour !

« Jeunes vous êtes victimes de l'expérience de l'homme mûr, qui se sert de votre crédulité pour triompher plus vite de votre faiblesse, et sur le retour vous êtes dupes de la candeur de l'adolescent, qui vous trompe avec d'autant plus de facilité qu'il est souvent de bonne foi lui-même.

« Nous venons de dire que Ruppert et Hildegarde avaient eu six enfants en quelques années, on trouvera donc tout simple que nous ajoutions qu'ils en eurent encore six autres, car on ne s'arrête guère à la demi douzaine quand on est arrivé promptement jusque là.

« Dans le nombre il y avait huit garçons, venus successivement au monde après quatre filles.

« L'heureuse mère de cette famille patriarcale, dont la mort ne s'était pas encore approchée, croyait depuis longtemps que Ruppert, toujours amoureux d'elle, ne pensait plus à la pauvre Marguerite, lorsqu'un jour elle eut la preuve du contraire.

« Voici à quelle occasion.

« Il s'agissait de baptiser prochainement le huitième garçon d'Hildegarde, et l'on discutait amicalement le choix de la marraine autour du lit de l'accouchée, toujours belle à miracle et aussi gracieuse sur ses oreillers de siamoise bleu-de-ciel garnis de dentelle d'argent, et dans ses blancs *linceuls* de fine toile de Hollande, que si elle était debout et vêtue de sa robe la plus magnifique dans la salle d'honneur du château.

« On avait déjà proposé plusieurs personnes, qui toutes se trouvèrent avoir des inconvénients, lorsque Ruppert dit tendrement à sa compagne, un peu silencieuse jusqu'à ce moment.

« — Et vous, ma mie, n'avez-vous point aussi quelque proposition à nous faire? Cela mettrait naturellement un terme à toutes nos incertitudes, puisque ce qui est désir chez vous devient à l'instant même volonté chez moi.

« — J'ai au contraire ma marraine toute trouvée, doux et gracieux ami, — répondit Hildegarde.

« — Et c'est?

« — Ma cousine Isabeau de Flandres, la fiancée du duc Guillaume de Luxembourg.

« — Quel âge a-t-elle? — demanda Ruppert, dont le front serein s'était tout à coup couvert d'un nuage de tristesse ou de mauvaise humeur, ce qui n'arrivait jamais.

« — Je ne sais pas au juste... quelque chose comme dix-huit ou vingt ans. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle était encore bien petite fille à l'époque de notre mariage. Vous devez vous la rappeler, mon bien-aimé : elle était habillée en

amour à la grande fête du lendemain dans la forêt.

« — Mais certainement que je me la rappelle ! et vous voulez que cette ravissante créature, qui doit être une merveille si elle a tenu tout ce qu'elle promettait alors, renonce au nom de notre dernier-né, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres?

« — Et pourquoi pas, doux ami? Je ne vois vraiment pas comment il nous serait possible de faire un choix meilleur.

« — Oh ! d'une manière il est excellent, mais d'une autre il serait déplorable. Je vous prie donc, supplie et conjure, chère Hildegarde de ne vous y point arrêter, car, si pénible qu'il me soit de vous refuser quelque chose, je ne consentirai jamais à donner pour caution devant Dieu à l'un de mes fils, une femme qui lui pourrait inspirer de l'amour plus tard. Ne préparons pas de folies à nos enfants, mignonne : ils n'en trouveront que trop de toutes prêtes sur leur route quand ils chemineront seuls dans la vie. Passe encore pour avoir

une belle filleule; mais une belle marraine...

« Ici Ruppert s'interrompit brusquement, un peu troublé d'en avoir déjà tant dit, et voilà comme Hildegarde découvrit qu'il pensait encore à la pauvre comtesse de Guda.

« Elle ne jugea point à propos de s'alarmer de ce souvenir, qui lui sembla plus rassurant pour elle qu'un complet oubli, et nous pensons qu'elle fit preuve de beaucoup de bon sens en cette circonstance.

« *O femmes! fiez-vous donc à l'amour!* »

CHAPITRE V.

— Est-ce bien là ce que vous aviez deviné, ma cousine? — demanda Conrad à Amélie, au moment ou sir Francis fermait le volume après avoir terminé la lecture de la légende, lecture qui, depuis quelques instants, ne semblait plus autant du goût du petit auditoire qu'elle l'avait été dans le début, alors que la pensée de l'auteur était encore incertaine.

— A peu près, mon cousin, — répondit mademoiselle de Stolberg. — Toutefois je

ne croyais pas que celui qui a arrangé cette vieille histoire se regarderait comme obligé à employer un moyen aussi violent que la mort de la pauvre comtesse de Guda pour amener naturellement l'infidélité de son beau page ; celui-ci aurait tout aussi bien cessé de l'aimer, quand même elle eut vécu quelques années de plus et conservé sa beauté jusqu'à la fin de ses jours.

— D'où nous pouvons conclure, mademoiselle... excusez la liberté que je prends, — dit sir William, — que vous avez encore moins bonne opinion de notre sexe que votre compatriote Wilhelm Ibach.

— Ne concluez rien du tout, messieurs, je vous en prie ; car je ne reconnais à personne le droit d'interpréter ma pensée au gré de sa propre imagination, — repartit Amélie d'un ton gracieux qui atténuait la sécheresse de sa réponse sans lui ôter le caractère positif qu'elle avait tenu essentiellement à lui donner.

Madame de Stolberg remercia du re-

gard sa fille de la prudente fermeté avec laquelle elle se retirait d'une discussion qui pouvait très facilement devenir embarrassante, ou du moins cesser d'être tout à fait convenable pour une jeune personne de son âge, et afin de lui venir en aide en couvrant sa retraite, elle prit immédiatement part à la conversation avec la bonne grâce et la liberté d'esprit qui lui étaient habituelles.

— Quoiqu'on ne m'ait pas demandé mon avis, — dit-elle en s'adressant particulièrement à Conrad, je vous confierai que je ne suis pas à beaucoup près aussi satisfaite de la fin que du commencement de cette légende. Cela traîne, sans racheter la langueur de l'action par le piquant des détails ; puis il m'a semblé que l'idée morale de l'auteur, car je présume qu'il en a eu une, ne se détachait pas du sujet lui-même de manière à être promptement saisie. On la cherche péniblement, et quand, après beaucoup d'efforts d'intelligence, on croit l'avoir trouvée, on se sur-

prend à chercher encore, parce qu'au fond on n'est qu'à moitié sûr de ne s'être pas trompé. Je ne vous donne pas ce jugement comme bon, mais il est très sincère. Quand vous avez commencé à lire, sir Francis, j'éprouvais une sorte de curiosité qui ressemblait à de l'intérêt, et quand vous avez cessé, mon attention était languissante comme l'histoire elle-même ; et pourtant vous lisez à merveille.

— Voilà une appréciation qui me semble parfaite, baronne ! — s'écria avec une satisfaction évidente Conrad, qui avait plus d'une fois manifesté son improbation pendant la seconde reprise de la lecture.

— Pour ce qui est de l'idée morale, — répliqua vivement sir Francis, — à mon avis elle saute aux yeux, madame la baronne : c'est qu'une union disproportionnée est toujours une folie.

— C'est bien aussi ce que j'ai cru comprendre, — reprit madame de Stolberg, du ton le plus naturel et le plus gracieux ; — mais vous conviendrez que cela n'est

pas bien neuf, et j'ajouterai, moi, que cette vérité vulgaire se trouve beaucoup plus clairement exprimée dans un vieux couplet d'origine française qui dit *qu'il faut des époux assortis dans les liens du mariage*. Là, du moins, le lieu commun apparaît dans toute sa naïveté un peu niaise, et l'on en peut faire son profit sans se mettre l'imagination à la torture. Il n'y a d'ailleurs dans cette légende aucun enseignement à la portée de la sagesse humaine, et tout ce que j'y vois, c'est que le dévoûment de notre sexe ne doit jamais s'attendre qu'à l'ingratitude du vôtre, ce qui n'est pas d'une exactitude absolue ; enfin le début de Wilhelm Ibach m'avait fait espérer quelque chose de mieux. Le sujet de sa légende est vulgaire ; son *homme noir* n'est qu'un mystificateur médiocre, à la barbe duquel un héros aussi précoce que Ruppert aurait dû rire ; et quant à la pauvre Marguerite, on serait presque tenté de ne pas la plaindre, parce qu'on se dit qu'elle aurait dû se regarder dans son mi-

roir le jour de la première déclaration du page son filleul, au lieu de remettre cette mesure de précaution au lendemain de leur mariage, alors que le mal était irréparable : c'est une vieille étourdie, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins intéressant au monde, aussi plus d'une fois ai-je été aussi tentée de rire que...

— Ah ! baronne, je vous demande grâce pour elle ! — interrompit Conrad, — mais je vous livre ce misérable Ruppert.

— Je ne le trouve pas si criminel que vous, mon ami ; car je suis convaincue que ce n'est pas volontairement qu'il a laissé s'écouler l'heure de sauver la comtesse : il s'était oublié dans la contemplation de ces charmes qui, seuls, avaient fait naître son amour ; et, selon moi, cette manière ingénieuse de démontrer par un fait, plutôt que par des raisonnements à perte de vue, le néant de certaines affections qui n'ont pour origine que les avantages les plus périssables de notre sexe, est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans le petit

ouvrage dont nous venons d'entendre la lecture. Il est possible que l'auteur n'y ait pas songé, mais, à mon avis, c'est là qu'apparaît vraiment une intention morale, dont un esprit ferme et sain peut faire son profit dans l'occasion.

— Soit, baronne ; mais permettez-moi de vous dire que je ne pardonnerai jamais à ce page de malheur de n'avoir pas gardé plus longtemps le souvenir de cette adorable comtesse de Guda.

— Il a été fou de désespoir pendant quelques mois, ce qui doit, ce me semble, contenter les plus difficiles en fait de douleurs violentes. Auriez-vous donc voulu qu'avant d'avoir atteint sa vingtième année, ce pauvre jeune homme prît la résolution de passer le reste de ses jours dans les larmes et l'isolement ?

— Mais pourquoi pas ?

— Nous aurions tous crié à l'invraisemblance, et vous peut-être tout le premier, mon cher Conrad.

— Moi, baronne ! je vous jure que non !

— Ah ! que vous êtes jeune encore, mon cher comte !

— Les années ne changeront pas ma manière de voir à cet égard.

— J'en appelle à vous, messieurs, — reprit madame de Stolberg en s'adressant aux deux Anglais qui paraissaient s'amuser beaucoup de ce petit débat ; — Auriez-vous trouvé plus naturel que Ruppert pleurât jusqu'à la fin de sa vie au lieu de se consoler au bout d'une année.

— Oui, madame la baronne, — répondit gravement sir Francis, — mais à une condition cependant.

— Et laquelle ? — demanda madame de Stolberg.

— Qu'il n'eût recouvré sa raison qu'à l'heure de la mort, ou, mieux encore, pas du tout.

— C'est juste, je n'y avais pas pensé, — riposta la baronne avec une gaîté du meilleur aloi. — Mais cette opinion, au lieu de détruire la mienne, lui donne au contraire une nouvelle force.

L'Anglais s'inclina en cherchant à voiler d'une expression de gratitude le sourire un peu railleur qui s'était fixé sur ses lèvres depuis le moment où l'entretien roulait sur la légende de Wilhelm Ibach.

— Sir Francis, vous défendez bien mal, ce me semble, la cause de notre sexe, — lui dit Conrad, dont l'attitude et le ton annonçaient qu'il avait pris cette petite discussion au sérieux, — j'ajouterai, — poursuivit-il, — que vous n'êtes pas très galant pour l'autre en cette circonstance... Croire qu'on ne peut être fidèle à une femme qu'à la condition de rester fou tout le temps qu'on l'aimera, c'est d'une gracieuseté douteuse, convenez-en.

— Que voulez-vous, mon cher comte? je ne suis d'abord pas romanesque par nature, et ensuite j'ai vu tant d'hommes mobiles dans leurs affections depuis que je suis au monde, qu'il me paraît plus sage de penser que l'on n'en rencontre guère qui soient capables d'une bien grande fidélité quand l'objet de leur passion n'existe

plus... Je vous dirai même qu'il faut que je me raisonne pour regarder comme possible la durée un peu longue de l'amour heureux.

— Alors vous niez tout à fait la puissance de ce sentiment ?

— J'y crois au contraire quand il est jeune ; mais, je vous en conjure, cher comte ! ne m'en demandez pas davantage.

— Je n'ai aucune envie de vous convertir à mon opinion si vous vous trouvez bien de la vôtre, qui me rendrait fort malheureux si je l'avais, — répondit Conrad.

— Vous l'adopterez cependant dans quelques années, — répliqua l'Anglais avec l'assurance d'un homme sûr de son fait ; — mais comme ce sera peut-être à votre insçu, vous n'en voudrez pas convenir : c'est le plus souvent ainsi que cette transformation a lieu, et si j'ai le plaisir de vous retrouver plus tard...

— Messieurs, messieurs, — interrompit la baronne, — nous sommes à Bingen, et

nous avons tant de choses intéressantes à voir jusqu'à Mayence, que nous ferons bien, je crois, de nous mettre en mesure de les admirer. Cette partie du Rhin est d'une beauté moins imposante que celle que nous avons parcourue pendant les premières heures de la matinée ; mais l'aspect de la richesse a bien aussi son charme pour les esprits sérieux et positifs, indifférents à ces merveilles de la nature et à ces prodiges de l'art qui ne séduisent que les imaginations poétiques. Je suis sûre, par exemple, sir Francis, — poursuivit Cornélie, en se levant, la main étendue avec grâce dans la direction du nord-ouest, — que vous êtes incapables, votre ami et vous, d'apprendre avec indifférence que cette tour dont la masse imposante s'éleve majestueusement au milieu de ces ondulations de collines couvertes de vignobles, est le vieux donjon de Rudesheim, et que le côteau sur lequel il s'appuie est le Johannisberg, où l'on récolte ce nectar fameux qui n'a pas peu contribué à étendre sans

l'affaiblir l'influence politique du Nestor de nos hommes d'Etat.

Cette certitude de trouver chez deux personnes qui n'avaient pas jugé à propos de visiter l'admirable cathédrale de Cologne, de l'intérêt pour un vignoble célèbre, pouvait passer à la rigueur pour une innocente épigramme. Les deux Anglais ne témoignèrent pas qu'ils en jugeaient ainsi ; mais Conrad fut plus pénétrant ou plus sincère, car il remercia par un regard affectueux madame de Stolberg de s'être permis cette petite malice à l'endroit de leurs compagnons de hasard, pour lesquels il éprouvait depuis quelques instants une sourde antipathie dont il n'avait pas encore cherché à se rendre compte.

Madame de Stolberg n'eut pas l'air de comprendre le remerciement muet du jeune comte, et toute la petite colonie alla se grouper, mais cette fois sans s'asseoir, sur le pont du *Frédéric-Guillaume* d'où l'on pouvait le mieux voir les deux rives du fleuve.

Elles offraient le coup d'œil le plus animé et le plus riant toutes deux, l'une splendidement éclairée par les rayons obliques du soleil qui se rapprochait de l'horizon, l'autre déjà à demi noyée dans l'ombre projetée par les collines situées du côté du couchant. Les nombreux travailleurs répandus dans la campagne redoublaient d'activité comme il arrive habituellement au déclin du jour, et dans les villages devant lesquels passait *le Dampfschiff* on apercevait au rez-de-chaussée des maisons, dont les fenêtres et les portes étaient toutes grandes ouvertes, les bonnes ménagères allemandes qui s'agitaient autour du foyer pour préparer le repas du soir destiné au mari et aux enfants, que le crépuscule ramènerait au logis, l'un marchant le premier, la faucille sur sa robuste épaule, les autres le suivant, la gerbe d'épis glanés posée en travers sur leurs petits bras, chacun ayant, dans la mesure de ses forces et de son intelligence, employé sa journée à améliorer la condition de tous.

— Je ne sache rien de plus attendrissant que l'aspect de la campagne à cette heure, — dit madame de Stolberg avec l'accent d'une sensibilité vraie. — La bonté de Dieu pour ceux de nos semblables qui sont condamnés à gagner leur vie à la sueur de leur front s'y révèle dans toute son étendue.

Cornélie s'était particulièrement adressée à Conrad en prononçant ces paroles, mais, à sa grande surprise, elles le laissèrent indifférent ou du moins silencieux, bien que son attention parut captivée par le spectacle qui les avait inspirées à la baronne.

Celle-ci avait trop de tact pour revenir sur un sujet avec lequel personne ne semblait sympathiser autour d'elle, et elle se borna à soutenir la conversation par quelques fines remarques de détail sur les différents épisodes champêtres qui se présentaient successivement à leurs regards à mesure que le paquebot avançait vers le terme de son trajet de ce jour.

Les deux Anglais furent aimables et spirituels à leur manière, c'est-à-dire avec sécheresse et raideur, sans toutefois s'écarter des devoirs les plus stricts d'un savoir-vivre qui n'avait que le défaut de manquer de grâce ; Amélie prouva à plusieurs reprises par ses réflexions que son âme était plus sensible et son imagination plus poétique qu'il ne lui plaisait d'ordinaire de le montrer ; mais rien de tout cela ne put déterminer le jeune comte de Falckenstein à renoncer au parti qu'il paraissait avoir pris de renfermer en lui-même toutes ses impressions, de quelque nature qu'elles fussent.

Si cette petite circonstance se fût présentée la veille, madame de Stolberg n'eût pas hésité à demander compte à son jeune compagnon de voyage de son obstination à garder le silence ; ce jour là l'idée lui vint encore de lui donner ce témoignage d'intérêt tout naturel dans sa position ; mais quand elle voulut le questionner, elle éprouva un embarras subit qu'elle n'a-

vait jamais ressenti, et qu'il lui fut impossible de vaincre, bien qu'elle ne pût l'attribuer à aucune cause.

Il était près de six heures quand on vit se détacher au-dessus de la verdure de toutes les nuances des arbres gigantesques qui croissent dans les îles dont le fleuve est semé entre Bingen et Mayence, le dôme rougeâtre de la cathédrale de cette vieille cité où le *Frédéric-Guillaume* devait déposer tous ses voyageurs, alors même qu'ils auraient eu envie d'aller plus loin ce soir là, ce qui était le fait de quelques-uns.

Chacun se prépara donc à débarquer, et tout naturellement les voyageurs qui composaient les divers groupes disséminés sur le pont se dispersèrent pour un motif ou pour un autre.

Pendant que sir Francis et sir William, qui n'avaient pas de domestique avec eux, suivant l'usage adopté par la plupart de leurs compatriotes, étaient occupés à reconnaître les malles, sacs de nuit et nécessaires de toutes les dimensions formant

leur bagage, Conrad, que son valet de chambre et la caméristе de ses deux compagnes de voyage dispensaient de tout souci à cet égard, dit à madame de Stolberg que puisqu'ils repartaient de grand matin pour Manheim le lendemain, ils devraient peut-être profiter de ce qu'il y aurait encore de jour pour visiter à la hâte les principaux édifices de la ville où l'on allait arriver dans quelques minutes.

La baronne consulta sa fille du regard, et toutes deux approuvèrent la proposition du jeune comte, qui ne dissimula pas sa satisfaction de cette condescendance pour ses avis.

En conséquence le valet de chambre Johan et mademoiselle Bertha la caméristе, charmante fille aux longs cheveux noirs et aux grands yeux bleus, que les Grecs du *Dampfschiff* auraient volontiers recrutée, reçurent l'ordre de faire porter les bagages et de retenir des logements à l'hôtel *des Trois-Couronnes*, cette doyenne des auberges de l'Allemagne rhénane, où leurs

maîtres iraient les rejoindre dans le courant de la soirée.

Il résulta de cet arrangement que sir Francis et sir William ne purent mettre à exécution le projet qu'ils avaient formé de suivre, au moment du débarquement, la petite colonie allemande dans le logis vers lequel elle dirigerait ses pas.

On se borna donc à s'exprimer de part et d'autre l'espoir et le désir de se retrouver tôt ou tard puisque l'on suivait la même route, et l'on se sépara sur le quai de la ville, au très grand contentement de Conrad qui ne se sentait plus aucune sympathie pour les deux insulaires, ainsi que nous l'avons dit plus haut : ils lui étaient devenus tout à coup insupportables, et il avait toutes les peines du monde à le leur cacher.

Une heure après environ, Murray et Morton étaient assis en face l'un de l'autre à l'hôtel de Prusse, devant une table couverte de mets solides et de bouteilles de toutes les formes, depuis la commère tra-

pue qui renferme dans ses larges flancs le nectar de madère, jusqu'à la fluette demoiselle dont le galbe élégant contient le liquide plus célèbre qu'agréable qui mûrit sur les côteaux du Johannisberg.

Quand les deux amis eurent bu et mangé pendant quelques instants en se bornant à échanger quelques phrases insignifiantes sur le plus ou le moins d'excellence de ce qu'ils mangeaient et buvaient, sir Francis se renversa sur le dossier de sa chaise et dit à sir William :

— Je pense, Morton, que vous devez avoir sujet d'être mécontent de moi depuis cette après-midi.

— Moi, mon cher?

— Oui, vous.

— Je vous assure que non.

— Cherchez bien.

— Cela me donnerait trop de peine, et si vous voulez m'être agréable, vous me direz simplement pourquoi je devrais être mécontent de vous.

— Parce que j'en suis mécontent moi-même.

— Ce second aveu ne m'éclaire pas plus que le premier, mon cher Murray. Vous n'avez rien fait, que je sache, de toute la journée, si ce n'est de commander notre dîner, or, comme il est excellent, il s'ensuit que vous êtes irréprochable à mes yeux dans cette circonstance grave.

— Vous oubliez la lecture de la légende, Morton.

— La lecture de la légende ! quel diable de radotage me faites-vous là, Murray ? Vous ne savez plus supporter le vin, mon cher.

— Comme il vous plaira ; mais je soutiens que vous devez m'en vouloir pour ce fait, et je suis sûr que vous finirez par en arriver là.

— Je n'ai pas écouté une ligne de ce conte bleu, que j'avais déjà lu ce matin ; je ne saurais donc avoir aucune rancune contre vous à cet égard.

— En serait-il de même si vous étiez convaincu autant que je le suis moi-même que cette maudite lecture nous a fait perdre nos compagnons de voyage?

— Non ; mais c'est impossible.

— Tenez pour certain que rien n'est plus vrai.

— Avez-vous réellement cette pensée?

— Je l'ai, Morton.

— C'est absurde.

— Réfléchissez un peu, mon cher, et vous serez de mon avis.

— Vous me disiez tout à l'heure de chercher, vous voulez maintenant que je réfléchisse : savez-vous bien, Murray, qu'une conversation avec vous devient une chose très fatigante? Allez au fait en quatre mots ou laissez-moi boire et manger tranquillement.

— Alors, mon cher, bornez-vous à vous rappeler nos remarques de ce matin sur nos nouveaux amis.

— J'y suis maintenant ; mais convenez qu'il n'eût bien tenu qu'à vous que j'y

fusse plutôt. Vous êtes absolument, mon cher, comme ces romanciers au cerveau stérile qui allongent un dialogue insignifiant pour attendre qu'il leur vienne une idée... Ainsi, pour en revenir non pas à *nos*, mais à *vos* remarques de ce matin, vous persistez donc à croire que le jeune comte de Falckenstein est très épris de sa cousine, et vous partez de là pour vous imaginer que ces deux jeunes amants ont trouvé que vous aviez été très perfide ou tout au moins fort gauche en choisissant justement dans le volume de Wilhelm Ibach une légende qui montre le peu de fonds qu'on doit faire sur l'amour le plus passionné.

— Je crois bien d'autres choses, ma foi, et j'en ai surtout imaginé une fort originale que je n'ai pas eu le temps de vous communiquer, parce que nous n'avons pas été seuls sur le paquebot, depuis le dîner pendant lequel j'ai fait mes nouvelles observations. Apprenez donc, Morton, que tout en persistant à penser que le comte

de Falckenstein regarde la belle Amélie de Stolberg comme sa fiancée, je suis convaincu que le pauvre diable est au moment de devenir amoureux de la mère.

— C'est en effet fort original, et il ne serait pas impossible que vous fussiez dans le vrai... par hasard.

— Ce n'est jusqu'à présent qu'une conjecture ; mais elle me semble entourée de tant de probabilités, qu'elle a à mes yeux toute l'importance d'un évènement à l'état de fait accompli.

— Et c'est pour cela, méchant sournois, que vous avez eu l'infernale idée de lire d'un bout à l'autre cette vieille histoire de la *Marraine*, longue et cruelle allusion à la découverte que vous avez cru faire d'un amour qui, en définitive, n'existe encore peut-être que dans votre imagination diabolique, bien que je convienne avec vous qu'il y a beaucoup de chances pour qu'il naisse bientôt s'il n'est pas déjà né. Eh bien ! Murray, qu'il soit éclos ou à éclore, je n'hésite pas à vous déclarer nette-

ment que vous avez commis là une des plus abominables actions de votre vie.

— Ce n'est cependant pas l'action elle-même que je me reproche.

— Pardieu, je m'en doute bien : vous ne regrettez que les conséquences fâcheuses qu'elle peut avoir pour votre agrément.

— C'est la vérité, mon cher. J'ai eu le tort de ne pas prévoir que si mes soupçons étaient absurdes, ma méchanceté serait inutile, et que s'ils étaient fondés, elle aurait pour infaillible résultat de nous faire un ennemi irréconciliable de notre aimable compagnon de voyage, et c'est ce qui est arrivé.

— Comment le savez-vous aussi positivement ? D'ordinaire votre conscience ne vous avertit pas du mal que vous faites.

— Elle a été aidée par mes yeux en cette circonstance.

— Et aussi par votre intérêt, — repartit vivement Morton, — je l'avais oublié. Enfin qu'avez-vous vu ?

— Trois choses capitales : que made-

moiselle de Stolberg a écouté votre lecture avec une attention dévorante, que sa mère a affecté assez gauchement de n'y avoir rien compris, et que le jeune Falckenstein m'en garde une si terrible rancune, qu'en débarquant tout à l'heure il n'a rien eu de plus pressé que d'entraîner la baronne et sa fille à la cathédrale et je ne sais où encore, comprenant très bien que nous étions des gens de trop bonne compagnie pour nous permettre de les suivre dans cette course sans y être invités d'avance, ce qui n'a pas été fait.

— Je ne vois rien là que de très naturel, mon cher. Vous dites à tout propos, et quelquefois même hors de propos, que nous ne sommes pas curieux, il en résulte qu'on nous traite comme des paresseux de corps et d'esprit que rien n'intéresse. Il nous en arrivera autant partout et avec tout le monde.

— C'est possible ; mais pour aujourd'hui ce n'est pas l'indifférence que je professe à l'endroit de toutes les merveilles de l'art

qui nous a fait mettre de côté : je suis parfaitement assuré de mon fait.

— Quand ne vous croyez-vous pas infaillible, Murray?

— Quand j'avoue franchement mes gaucheries, comme je viens de le faire à l'instant même. Rendez-moi quelquefois justice, ne fut-ce que pour vous donner le droit de vous railler de ma présomption lorsque je suis réellement en faute.

— Enfin qu'avez-vous donc vu ou entendu qui ait fait éclore dans votre cervelle le beau roman que vous m'avez débité tout à l'heure?

— Eh bien! ne vous a-t-il pas semblé que notre jeune compagnon a montré beaucoup de vivacité, je dirai même beaucoup d'aigreur, dans la discussion qu'il a soutenue contre moi.

— Non; mais je vous l'accorde; et après?

— Après... après... je ne saurais vous citer une circonstance plutôt qu'une autre, et cependant je suis parfaitement sûr de ce

que je vous ai dit et que je vais vous répéter encore : le comte de Falckenstein sera tôt ou tard amoureux de la personne qu'il regarde aujourd'hui comme sa future belle-mère.

— Soit, mais comme cet amour n'existe pas à l'heure qu'il est, il ne doit exercer aucune influence sur les actions de celui chez qui vous le supposez.

— On peut avoir le pressentiment d'une passion à venir comme on a celui d'un malheur qui n'est pas encore arrivé, et il n'en faut pas davantage pour que notre jeune Allemand ne se soucie plus que nous voyagions avec ces deux charmantes femmes, ce qui m'est fort désagréable, car leur compagnie me convenait beaucoup.

— Il fallait alors vous abstenir de faire à leur cavalier une malice qui est d'assez mauvais goût, si vos suppositions sont fondées.

— Je le sais aussi bien que vous, Morton ; aussi je suis exaspéré contre moi-mê-

me, et je vous reconnais le droit de m'en vouloir de ma maladresse, que je trouve impardonnable pour un homme de mon âge et de mon caractère.

— Vous en vouloir de votre maladresse, Murray? Je serais au contraire plutôt tenté de vous en remercier.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Parce que je suis convaincu que vous en auriez fait une multitude d'autres bien plus irréparables, si notre intimité de hasard avec mesdames de Stolberg se fût prolongée pendant quelques jours.

— En ami charitable vous devriez plutôt supposer que j'aurais eu assez d'esprit et de tact pour réparer la première.

— Votre taquinerie s'y serait opposée; puis vous êtes passablement orgueilleux, et vous devez savoir que l'orgueil est un grand obstacle à ce qu'on détruise la prévention qu'on a fait naître, s'il ne s'y joint un peu de bonhomie réelle ou apparente; or la nature ne vous a pas créé bonhomme,

Murray, et je crois que ce serait vainement que vous chercheriez à le paraître.

— Eh bien ! j'aurais eu la ressource d'essayer de plaire assez à mesdames de Stolberg pour neutraliser l'influence que leur chevalier, comme il vous convient d'appeler le comte, peut avoir sur elles.

— Autre illusion, mon cher : la jeune fille est très pénétrante, et sa mère ne me semble pas du tout disposée à l'entraînement. Le beau et mélancolique jouvenceau l'aurait encore emporté sur vous. Les femmes très pures et très calmes préfèrent toujours les hommes un peu timides.

— Qui sait?

— Sur mon honneur, Murray, le moment est merveilleusement choisi pour vous poser en vainqueur à peu près sûr de son fait — repartit Morton en vidant son verre tout d'un trait. — Croyez-moi, mon cher, reprit-il gaîment, — le plus sage est d'abandonner cette affaire au hasard, sauf à tâcher de reprendre vos avantages si ce Dieu fantasque nous réunit de nouveau

aux personnes que vous avez éloignées par votre gaucherie : vous voyez que jusqu'à un certain point j'abonde dans votre sens.

— Je ne vois pas cela du tout, car je suis décidé à ne pas attendre une rencontre accidentelle.

— Et comment ferez-vous?

— Je découvrirai, ce soir même, où ces dames sont logées, et je me présenterai chez elles pour leur faire une visite de politesse. Je la dois, et vous aussi, à la bienveillance qu'elles nous ont témoignée aujourd'hui.

— Ce sera montrer le bout de l'oreille, sans compter que cela ne vous mènera pas bien loin.

— Peut-être.

— *Qui sait? — Peut-être.* — Voilà de singulières expressions dans la bouche d'un homme qui a la prétention d'être positif... Ainsi, Murray, vous êtes décidé à tenter cette visite?

— Oui, Morton, dussiez-vous dire que c'est une faute.

— Vous savez que je ne donne jamais aux choses plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir ; je dirai donc tout simplement que c'est une étourderie d'écolier.

— Alors vous ne m'accompagnerez pas.

— De ce que je cherche à vous détourner d'un danger, il ne s'ensuit pas que je veuille vous abandonner quand l'heure du péril est venue... je suis d'ailleurs curieux de savoir comment vous vous y prendrez pour justifier cette démarche qui, sans être précisément inconvenante, n'est du moins pas du tout nécessaire à mon avis : c'est ce que les Français appellent, je crois, *un coup d'épée dans l'eau.*

— Je suis d'un sentiment tout autre : l'Allemand m'a vaincu par surprise, moi je prendrai ma revanche par une attaque de vive force.

— Je souhaite qu'elle n'ait pas pour ré-

sultat un second échec plus désagréable que le premier, parce qu'il sera plus évident.

— Vous verrez, Morton, quelle figure fera le comte de Falckenstein si la baronne, dans la conversation, nous dit à quelle heure et de quelle manière ils comptent se mettre en route demain pour continuer leur voyage.

— Comment ! vos prétentions ne s'étendent à rien moins que cela : presqu'un rendez-vous ?

— Mais sans doute.

— Peste, comme vous y allez ! — s'écria Morton du ton d'un homme qui raille avec bonne humeur.

— Enfin que direz-vous si cette espérance ou tout autre analogue se réalise ?

— Oh ! alors, mon cher, j'aurai la conviction que vous serez à tout jamais insupportable, odieux au comte de Falckenstein, qui, jusqu'à ce moment, n'a peut-être qu'un peu d'éloignement pour vous.

— Et cela ne vous prouvera pas de la

façon la plus incontestable que j'ai raison dans mes conjectures ?

— Mon Dieu ! non, excusez mon entêtement ; mais, voyez-vous, Murray ? j'ai appris par une longue expérience que vous déplaisez à presque tous les hommes qui ne vous connaissent pas encore assez pour avoir eu le temps de découvrir qu'il y a en vous quelques qualités précieuses enfouies sous vos nombreux défauts. Ainsi, par exemple, moi qui vous parle, je suis parfaitement sûr que si je n'étais pas lié avec vous depuis nos plus jeunes années, je ne m'aventurerais pas à vous prendre pour ami sur l'étiquette du sac, si je vous rencontrais par hasard sur mon chemin. Ce jeune Allemand est sensible, romanesque, et, vous, vous affectez en toutes circonstances, ou vous avez réellement peut-être... entre nous je penche pour cette dernière hypothèse, — une grande sécheresse de cœur et une absence complète d'imagination ; il est crédule à l'égard d'un enfant qui n'a jamais éprouvé une déception, et

vous êtes sceptique comme un vieillard qui a passé sa vie à être trompé ; il a toutes les illusions de la jeunesse la plus épanouie et la plus confiante, et vous n'avez pas perdu une occasion de lui faire entendre que toute illusion est une folie ; pour lui l'amour est un culte sérieux, éternel, et pour vous il est à peine une distraction frivole et passagère ; vous comprenez dès lors, mon cher Francis, que pour peu qu'avec tout cela notre compagnon se soit imaginé de voir en vous un rival redoutable près de deux femmes auxquelles il désire plaire de façon ou d'autre, — ceci n'est qu'un détail de peu d'importance, car l'amitié a sa jalousie comme l'amour, — il ne doit rien avoir de plus à cœur que de se débarrasser de votre compagnie.

— Cette fois je suis complètement de votre avis, Morton ; mais c'est une raison de plus pour moi de ne pas quitter la partie sans faire une tentative pour la reprendre pendant que les dés sont encore à la portée de ma main. Il me serait fort désa-

gréable de penser que j'ai été la victime pacifique et secrètement raillée peut-être d'un escamotage de cet adolescent ; car tenez pour certain, mon cher, que quant à ces dames, elles n'auraient pas mieux demandé que de continuer leur route avec nous. Il les a emmenées sans leur donner le temps de réfléchir, et il ne serait même pas impossible qu'il leur eût laissé croire que nous avions été informés par lui de son projet.

— Le plus présomptueux de tous les Français ne tiendrait pas un autre langage, — s'écria sir William. — Au surplus, — poursuivit-il aussitôt, — nous aurons le cœur net de tout cela si nous sommes reçus. Demandons encore une bouteille de champagne (1), Murray, puis nous parti-

(1) Nous n'ignorons pas que la règle et surtout l'usage veulent qu'on dise : — *du vin de* etc., etc., etc. — Mais les Anglais les mieux élevés n'ont pas adopté cette manière de parler; ils disent toujours : — *du champagne, du bordeaux, du madère,* etc., etc., etc.

rons pour *votre* expédition, que je persiste à blâmer cependant.

— Pylade se décide à suivre Oreste, dans l'espoir qu'il trouvera l'occasion de se moquer de lui, — repartit gaîment sir Francis.

— Tous les Pylades en sont là depuis le commencement du monde, mon cher ami, — riposta Morton avec l'accent de la bonne humeur, — mais j'ajouterai que j'ai sur la plupart d'entre eux un grand avantage, c'est que, tout en ne croyant pas à vos succès, je ne ferai rien pour les empêcher, et que même, si vous en obtenez quelques-uns, je m'en réjouirai de grand cœur avec vous.

La bouteille fut demandée sans le moindre retard, et bue assez rapidement ; cela fait, les deux amis se prirent par le bras pour aller parcourir la ville : on sait dans quel but.

En sortant ils demandèrent à leur hôte qui prenait le frais, assis devant sa porte, quels étaient les autres hôtels de la ville où

logeaient d'habitude les étrangers de distinction.

On leur en désigna plusieurs, mais comme à chacun d'eux on ajouta toujours que celui des *Trois Couronnes* était le plus achalandé de tous, après l'*Aigle de Prusse*, bien entendu, Murray et Morton se décidèrent à commencer leur tournée par celui-là.

Ils y furent promptement rendus, et en arrivant ils eurent la satisfaction d'apercevoir dans une petite salle basse le valet de chambre Johan qui soupait en compagnie de mademoiselle Bertha, la soubrette de madame de Stolberg.

Ainsi ils n'avaient plus besoin de chercher davantage, ce qui était déjà d'un heureux augure, comme Murray ne manqua pas d'en faire la remarque à voix basse.

Puis il remit sa carte et celle de Morton à Johan en le priant de demander si on pouvait les recevoir.

Quelques minutes après, Johan les in-

troduisit dans un salon au premier étage, où il les laissa.

— Eh bien ! William, ai-je eu une bonne inspiration ? — dit Murray avec une satisfaction évidente.

— Je suis presque tenté de le croire, cependant...

En ce moment une porte s'ouvrit, et le comte de Falckenstein parut.

Il exprima en termes dignes et polis aux deux visiteurs la gratitude que lui faisait éprouver leur démarche, et après les avoir invités à le suivre sur une petite terrasse où se trouvaient trois siéges, et au-dessous de laquelle coulait le Rhin, il ajouta aussitôt qu'ils furent assis :

— Ces dames, un peu fatiguées de leurs courses dans la ville, viennent de se retirer dans leur appartement, messieurs ; mais je serai sans doute leur fidèle interprète en vous assurant qu'elles regretteront d'avoir manqué votre aimable visite.

Comme la terrasse n'était que très im-

parfaitement éclairée par les réverbères du quai et la flamme vacillante d'une bougie posée sur la cheminée du salon, Murray ne chercha pas à dissimuler la mauvaise humeur qui se peignit à l'instant même sur sa figure, seulement il garda le silence pour empêcher son dépit de se trahir par le son de sa voix.

Morton se hâta de venir au secours de son ami en prenant aussitôt la parole, et ce fut avec la gracieuse négligence d'un homme du monde que rien n'embarrasse, qu'il pria Conrad de vouloir bien être aussi l'interprète de leurs regrets auprès de mesdames de Stolberg, puisqu'ils n'avaient pas le bonheur de les rencontrer.

— Avons-nous du moins la chance de vous retrouver demain ? — poursuivit-il résolument.

— Oui et non, messieurs.

— C'est bien vague pour le désir que nous éprouvons de vous revoir.

— *Mes compagnes de voyage* sont encore

incertaines de ce qu'elles feront, — repartit Conrad en appuyant sur les quatre premiers mots de sa réponse. — Elles étaient un peu tentées ce soir d'une petite excursion à Francfort, d'où nous regagnerions ensuite Manheim ou Spire en passant par Heidelberg, où la baronne a un jeune parent à l'Université ; mais ce projet est subordonné aux dispositions dans lesquelles se sentiront ces dames demain matin à leur réveil... et vous, messieurs ?

— Nous ne comptons rien changer à notre itinéraire, — répondit vivement Murray qui se trouvait enfin en état d'affecter une contenance ferme, — ainsi nous prendrons le paquebot la *Reine-Victoria* qui se dirige vers Bâle. C'est là, je crois, qu'ont été envoyés en avant vos gens et vos équipages ? Si vous avez quelques ordres à leur transmettre, monsieur le comte, nous nous en chargerons avec plaisir.

— Je vous rends mille grâces ; ils ont celui de nous attendre, ce qui suffit à tout, y compris le chapitre des évènements im-

prévus, auquel il faut toujours faire une large part en voyage.

Et Conrad détourna avec une aisance merveilleuse la conversation sur un autre sujet, que le charme de son esprit sut rendre bientôt intéressant.

Un peu plus tard il fit apporter du thé et d'excellents cigarres, et la réunion se prolongea sur la terrasse jusqu'à une heure presque indue pour des gens qui avaient passé la nuit précédente à la belle étoile.

Quand Murray et Morton se retirèrent, le jeune comte les reconduisit jusqu'à leur hôtel, et au moment où il prenait congé d'eux il leur exprima gracieusement, quoiqu'en termes assez vagues, l'espoir de les retrouver par hasard en Suisse ou en Italie, ce qui pouvait signifier qu'il était bien sûr de ne pas les revoir le lendemain.

Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent.

— Eh bien ! Murray, que pensez-vous de la campagne que nous venons de faire en quelques heures ? — demanda peu d'instants après sir William à son ami qui

marchait à grands pas dans l'appartement.

Et comme sir Francis ne parut pas disposé à répondre à cette première interpellation, il ajouta :

— Il faut convenir que nous n'avons pas eu de peine à rencontrer l'ennemi : c'est une compensation dans notre désappointement.

— Allez-vous-en à tous les diables, Morton ! — s'écria Murray en jetant avec dépit son chapeau par terre, — ce sont toutes vos mauvaises plaisanteries qui m'ont porté malheur.

— Etes-vous donc à ce point mécontent du résultat de notre entreprise ?

— Beau résultat, ma foi ! je suis furieux !

— Je ne m'en serais jamais douté, mon cher, en vous voyant aussi naturellement aimable.

— Il n'aurait plus manqué que je laissasse voir qu'intérieurement j'étais humilié de ma niaiserie et exaspéré de mon humiliation.

— Il me reste alors un compliment à vous faire.

— Epargnez-vous-en les frais, car je n'en mérite aucun.

— Je vous demande pardon, mon cher : vous avez un talent merveilleux pour jouer la comédie, puisque malgré votre colère je ne vous ai jamais vu aussi disposé à la bienveillance, même quand vous avez le désir d'en montrer beaucoup, ce qui ne vous arrive pas souvent. Tant d'empire sur vous-même méritait un meilleur sort.

— Mais vous êtes fou, Morton, de continuer à vous moquer ainsi de moi dans l'état de fureur où je suis ! Vous ne voyez donc pas que je serais capable d'oublier que nous sommes amis ?

— Vous vous garderez bien, Murray, de me chercher querelle et de vous exposer à me mettre une balle dans la tête ou au milieu de la poitrine : vous vous ennuieriez trop s'il vous fallait continuer votre voyage sans moi.

Sir Francis ne put s'empêcher de sou-

rire de cette boutade, et il tendit la main à William.

— Au surplus, mon cher, — reprit celui-ci, — je vous jure que je ne me moque point, car si je persiste à dire que votre plan de campagne était détestable, je conviens sans difficulté que vous avez fait une magnifique retraite devant un ennemi fort habile, en apparence du moins, et qui occupait une position plus avantageuse que la vôtre.

— Le fait est que ce jeune homme est très fort, en dépit du mélange de candeur et d'enthousiasme qui forme le fond de son caractère, — repartit Murray.

— Cela en a l'air, et cependant il ne serait pas impossible qu'il n'eût été que vrai avec nous.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Soit ; mais quoi de plus naturel pourtant que cette excuse de la fatigue de mesdames de Stolberg, pour ne pas nous introduire auprès d'elle?

— Il le serait encore plus que ce ne fût

qu'un prétexte, et qu'il leur eût laissé ignorer que nous étions là.

— Il paraissait bien sincère.

— Et cette excursion à Francfort dont il n'était pas question ce matin, comment l'expliquez-vous ?

— De la manière la plus simple du monde : ce sont de ces choses qui arrivent sans cesse en voyage aux personnes qui n'ont pas comme nous le respect d'un itinéraire tracé à l'avance : on a décidé qu'on irait à droite, et il se trouve que c'est à gauche que l'on va.

— Ainsi vous voulez m'enlever jusqu'à la satisfaction de penser que le comte de Falckenstein *nous* trouve assez redoutables pour ne pas se soucier de faire plus longtemps route avec *nous?*

— Ne parlez pas au pluriel, Murray, je vous en prie, car je n'accepte dans tout ceci que le rôle de confident, que je trouve déjà assez laborieux pour mon indolence. Quant à vouloir vous enlever l'agréable illusion que le comte est jaloux de vous, j'y

songe si peu que je n'hésite pas à vous dire qu'il préfère très probablement jouir seul du bonheur d'accompagner deux femmes charmantes sur l'une desquelles au moins il croit avoir des droits.

— J'ai eu bien de la peine à vous arracher cet aveu.

— Cela a cependant à mes yeux bien peu d'importance, parce que tout autre homme en ferait autant à sa place.

— S'il croyait deviner un rival dans un compagnon.

— Non... s'il y voyait tout simplement un importun : c'est peu flatteur, je l'avoue, mais cela se passe presque toujours ainsi.

— Eh bien ! Morton, si nous les rencontrons encore j'y mettrai bon ordre, je vous l'affirme.

— Vous en êtes bien le maître, à coup sûr... Comment vous y prendrez-vous, mon cher ?

— Je demanderai tout bonnement à la comtesse la permission pour vous et pour moi de nous joindre à eux tout le temps

que durera leur excursion en Suisse, et une fois qu'elle me l'aura donnée je laisserai le beau Falckenstein bouder et ruser tout à son aise.

—Ce sera vous imposer comme un Français à des gens qui peut-être ne se soucient pas de vous... Ne craignez-vous point que l'orgueil britannique reçoive une petite atteinte de cette façon d'agir?

— C'est de quoi je ne m'inquiète guère.

— Mais vous êtes donc amoureux jusqu'à la folie, Murray?

— Pas encore, mais je compte le devenir.

— Bravo! sera-ce de la mère ou de la fille?

— Du diable si j'en sais quelque chose, Morton!

— De mieux en mieux!

— J'attendrai pour faire mon choix que le comte ait fait le sien. Qu'en pensez-vous?

— Que c'est fort délicat, et que de cette manière la bonne harmonie pourra régner entre vous... mais comme mon rôle va

être agréable au milieu de cette partie carrée ! Heureusement que je ne suis pas de ces gens qui sont malheureux du bonheur d'autrui.

— Pour qui me prenez-vous, Morton, de supposer que je puisse me conduire aussi mal envers un ami tel que vous ?

— Je vous prends pour l'homme que vos dernières paroles viennent de me révéler, c'est-à-dire pour un égoïste qui ne s'inquiète jamais de l'appétit des autres quand il a une table bien servie.

— Mais, mon cher, quand je vous ai dit que je n'arrêterais mon choix que lorsque le comte de Falckenstein aurait décidément manifesté le sien, j'ai sous-entendu, comment ne l'avez-vous pas deviné tout de suite? que je ferais le même que lui... De cette manière il restera toujours un cœur libre à votre disposition : comprenez-vous maintenant?

— J'en ai peur — répondit Morton après avoir médité un moment sur la question de Murray.

— Peur ! — reprit celui-ci avec l'accent de la surprise.

— Mais, sans doute... n'êtes-vous pas dirigé dans tout cela par une arrière-pensée de vengeance ?

— Je ne vous dis pas le contraire.

— Vengeance de qui et vengeance pour quoi ? Il s'est donc passé des choses dont je n'ai pas connaissance ?

— En aucune façon, et il me serait impossible d'articuler un grief quelconque... je dois avoir à me plaindre, et cela me suffit.

— Mais, Murray, c'est absurde !

— Eh ! non !

— Quel plaisir peut-on trouver à tourmenter pour un méfait imaginaire, quelqu'un que l'on connaît à peine ?

— Je vous le dirai quand j'en aurai essayé.

— Gardez donc plutôt vos heureuses dispositions à la rancune pour ceux de vos amis qui vous joueront quelques mauvais tours : les occasions ne vous manqueront

pas, et la vengeance vous offrira alors un certain charme ; mais vous en prendre à un pauvre jeune homme qui s'est montré très courtois à notre égard, et chercher à lui nuire, uniquement parce que vous ne pouvez supporter de sang-froid l'idée qu'il est très heureux... heureux d'un bonheur aussi peu réel, peut-être, que vos prétendus motifs de lui en vouloir, c'est vraiment de la perversité ou de la folie : je vous laisse le choix.

— Faites-le vous-même, Morton, et comptez d'avance que je ne réclamerai pas contre lui.

Et Murray se mit à sifflotter entre ses dents comme un homme qui ne daigne plus même répondre aux objections qu'on lui fait, afin de mieux prouver que sa détermination est inébranlable et que désormais il restera indifférent à tout ce qu'on lui pourra dire.

Morton, qui employait quelquefois ce moyen, ne se trompa point sur la signification véritable de cette petite musique,

car il poursuivit, après quelques instants très courts de silence, et en donnant à sa voix un accent de reproche qu'elle n'avait pas eu jusqu'à ce moment :

— Je vois, mon cher, que vous avez un parti pris, contre lequel il serait bien inutile de lutter dans la disposition d'esprit où vous êtes depuis cette malencontreuse visite.

— Pour le coup vous voyez juste, William.

— Aussi, — reprit Morton, — je me bornerai provisoirement à souhaiter que la rencontre sur laquelle vous comptez d'une manière si positive, pour mettre tous vos beaux projets à exécution, n'ait jamais lieu, si vous ne devez pas revenir, comme je ne le crains que trop, à des sentiments meilleurs... Savez-vous bien que ceux dont vous subissez la tyrannie depuis ce matin sont d'une immoralité révoltante.

— Je n'en juge pas du tout ainsi, — riposta froidement Murray qui s'était remis

à siffler ; — parce que si je parviens à toucher le cœur de la baronne ou celui de sa fille, j'empêcherai peut-être cet étourdi sentimental de les aimer l'une et l'autre, comme il est au moment de le faire. La main sur la conscience, mon cher Murray, connaissez-vous rien de plus moral que cette entreprise ? Je voudrais qu'il y eût là un tiers bien désintéressé dans la question pour nous mettre d'accord.

— Si vous étiez en possession de la petite dose de bon sens dont la nature vous a doué dans un de ses jours d'avarice, je n'aurais besoin de personne pour vous démontrer victorieusement que rien n'est plus illusoire que la volonté d'une action honnête quand on a un mobile qui ne l'est pas... Mais à quoi cela servirait-il dans l'état d'aveuglement où je vous vois plongé jusque par-dessus le dernier atôme de votre raison, et la résolution où vous êtes de fermer obstinément les oreilles à tout ce que je vous dirai ?

— Cela vous servirait de prétexte pour

continuer votre rôle de sermonneur, ce dont vous seriez ravi, j'en suis convaincu; mais il y a une autre difficulté encore que mon aberration d'esprit et ma surdité volontaire, c'est que je tarderai peu à me mettre au lit dans l'espoir de rêver agréablement à ces deux charmantes femmes.

— Quoi! après ce que vous venez de me dire de vos intentions honnêtes, vous voulez rêver à toutes les deux!

— Comme je n'en aime encore aucune, cela m'est bien permis... d'ailleurs, mon cher Morton, je suis comme tous les redresseurs de torts et tous les professeurs de morale depuis le commencement du monde : je ne me prive point de ce que je défends aux autres, et je ne pratique que très rarement ce que j'enseigne... vous voyez que j'y mets de la sincérité.

— Vous voulez dire du cynisme... Mais c'est monstrueux! aussi je me demande, si dans l'intérêt de ma réputation d'honnête homme, je ne devrais pas dès à pré-

sent décliner toute espèce de solidarité avec vous.

— Eh bien ! envoyez une circulaire à tous nos *correspondants*, à commencer par nos amis du *Frédéric Guillaume*, pour annoncer que la raison sociale Murray, Morton et compagnie est dissoute.

— Ce serait un grand acte de sagesse que je ferais là, Francis, parce que vous êtes à la veille de devenir un aussi détestable sujet que Lovelace, ce type immortel de la corruption implacable et frivole.

— Et vous, Morton, vous tournez d'une façon déplorable au quaker, hypocrite engeance que j'ai en horreur, comme vous savez. Sur ce, bonsoir, mon cher. Onze heures sonnent en ce moment, et, si je ne me trompe, notre paquebot part à quatre. Mon beau rêve serait en vérité trop court si je vous écoutais plus longtemps.

Ce fut ainsi que se termina la longue discussion des deux amis ; mais nous avons des raisons de croire qu'ils la reprirent plus d'une fois les jours suivants, sans par-

venir à s'entendre davantage sur les faits qui l'avaient soulevée, comme cela arrive le plus habituellement.

Le lendemain matin, Murray et Morton ne retrouvèrent pas la petite colonie allemande sur le *Dampfschiff la reine Victoria.* Le dernier ne le regretta pas beaucoup, et l'autre s'en consola en pensant que très décidément le beau Conrad était jaloux de lui.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Sceaux, imp. de E. Dépée.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

—

Page 11, ligne 3:

Au lieu de : — Partout le sol cultivé. — lisez : — Partout le sol *est* cultivé.

Page 139, ligne 1 :

Au lieu de : — *Un Very gentleman* : — lisez : — *Un True gentleman.*

Page 237, ligne 18:

Au lieu de: — madame Yolande: — lisez: — la demoiselle Yolande.

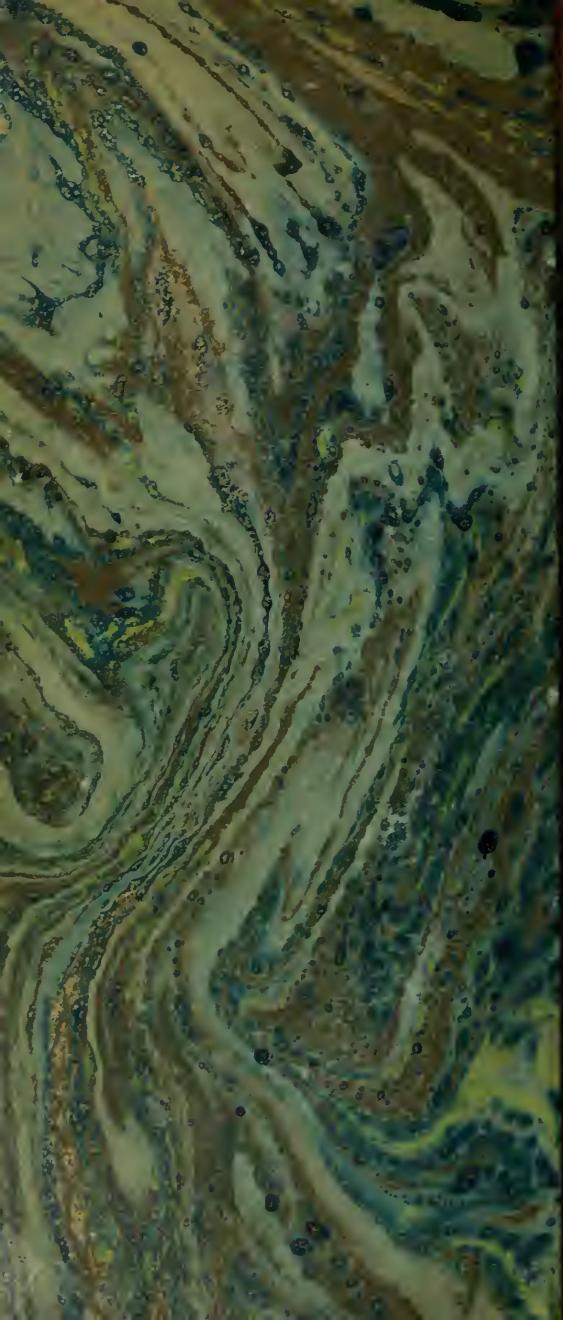
Page 349, ligne 23:

Au lieu de: — à l'égard d'un enfant · — lisez: — à *l'égal* d'un enfant.

30

thèque
d'Ottawa
nce

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002246758b

CE PQ 2253
.F75D7 1853 V001
C00 FOUDRAS, THE DRAME EN F
ACC# 1376697